This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

22. h. 4

✓

22. h. 4

OEUVRES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

Publiées du vivant de l'Auteur.

TOME QUATRIÈME.

A BERLIN,

Chez Voss et Fils, et Decker et Fils,

Et chez Treuttel.

1789.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
11 OCT 1900

POESIES.

PRÉFACE.

C'est à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage;
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage.
Vous y verrez du sérieux
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.

Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette préface.
Ma passion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.
Ma Muse tudesque et bizarre,
Jargonnant un françois barbare,
Dit les choses comme elle peut;

Et du compas parfait bravant la symétrie,
Le purisme génant, et la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette servitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raison,
Que cette froide exactitude
Dont les modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.

ODES.

ODE A LA CALOMNIE.

QUEL est ce monstre, ou ce fantôme
Qui poursuit sans cesse mes pas?
Échappé du sombre royaume,
Ses yeux me lancent le trépas;
Ce spectre livide et farouche
Vomit de sa profane bouche
Des flots d'amertume et de fiel :
Hors le mensonge, et l'imposture,
L'aigreur, la fourbe, et le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.

Barbare fille de l'Envie,
Je reconnois tes lâches tráits,
A ta rage, non assouvie
De trahisons et de forfaits;
A l'impudence de tes oeuvres,
A tes serpens, à tes couleuvres
Qu'allaite l'animosité;
Au voile qui couvre ta tête,
Au son de ta fausse trompette,
Organe de l'iniquité.

Des noirs flambeaux de Tisiphone
Animant les sombres lueurs,
Tu les agites près du trône,
Qui disparoît sous leurs vapeurs ;
Et dès que ta fureur l'assiége,
De l'innocence qu'il protége,
Il n'entend plus les tristes cris;
Bientôt complice de ton crime,
Le trône, en te servant, opprime
Tous ceux que ta haine a proscrits.

Du masque de la politique
Tu couvris tes difformes traits :
L'audace de ta langue inique
Aux rois intenta le procès;
D'un mugissement effroyable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les cours :
Désormais l'ame des ministres,
Tu changes, ô projets sinistres !
En sombres nuits leurs plus beaux jours.

Ainsi l'agile Renommée,
Pleine de tes discours pervers,
De ta rage qu'elle a semée,
Empoisonne tout l'univers.
De ses nouvelles affamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton souffle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des mensonges,
Pour l'arrêt de la vérité.

Ta rouille s'attache sans cesse
Aux noms célèbres et fameux ;
Leur beauté trop brillante blesse
Tes yeux louches et ténébreux:
L'affreux Démon qui te possède,
Flétrit César chez Nicomède,
N'épargna pas les Scipions;
Tu fis exiler Bélisaire ;
Ta magie aux yeux du vulgaire
Changea leurs lauriers en chardons.

Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne poursuivis point Thersite,
Mais Achille entendit tes cris;
Afin d'éteindre l'héroïsme,
En Grèce on vit de l'ostracisme
S'armer tes disciples cruels ;
Les grands hommes sont tes victimes,
Leur sang répandu par tes crimes
Fume encor sur tes noirs autels.

Luxembourg, dans ta folle ivresse,
Fut accusé d'enchantemens ;
*) Eugène même en sa jeunesse
Porta les marques de tes dents;
Colbert, Ministre respectable,
Du vil opprobre qui l'accable
Fait encor rougir les François ;
De Louis, ce Monarque auguste,

*) On l'appelloit à Paris Dame Claude, comme à Rome on appelloit César la femme de tous les maris.

On osoit insulter le buste
Le moment d'après son décès.

Ton poignard, qui frappe la gloire,
Fait ressusciter les héros;
Plus d'un guerrier dut sa victoire
Aux aiguillons de ses rivaux:
Et s'il franchit tous les obstacles,
Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins;
En t'acharnant aux noms célèbres,
Leur grand éclat dans tes ténèbres
En éblouit plus les humains.

Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir souffert de ton courroux,
Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'oppose à ta ruse,
Minerve, en s'armant de Méduse,
Ne sauroit te pétrifier:
Du temps seul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous justifier.

Et vous, ses nourrissons perfides,
Par le monstre même allaités,
Vous dont les langues parricides
Ont sucé ses méchancetés,
Ajoutez votre voix profane,
De l'imposture infame organe,
A ses farouches hurlemens;
Battez plutôt les flots de l'onde,

De ma tranquillité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclose,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De son nectar qu'elle compose
L'abeille amasse les douceurs;
En suçant une plante vile
Des frelons la troupe stérile,
Prépare et distille son fiel;
Quand vers la ruche industrieuse
Bourdonne la mouche envieuse,
L'essaim prend son essor au ciel.

Ainsi, quand heureuse et tranquille,
Satisfaite de son destin,
L'innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares
Aiguisés avec tant d'ardeur,
Pour détruire jusqu'au vestige
Le nouveau monument qu'érige
Et la sagesse et le bonheur.

Cent fois j'ai vu tes mains ingrates,
Par d'indignes raffinemens,
Caresser les morts, que tu flattes
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recèle,
Craignent le jour qui te décèle,
Pareils aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus sombres

De leurs cris effrayant les ombres,
S'attroupent autour des tombeaux.

Et toi, venimeuse vipère,
Toi dont la morsure d'aspic
Blessa ce régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre sanguinaire et sauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces moeurs;
Plutôt sous son ardent tropique,
Le Maure des monstres d'Afrique
Pourroit-il dompter les fureurs.

Soyez l'émule de Virgile,
Et régnez sur le double mont,
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous font déserter l'Hélicon;
Et l'aigle audacieuse & fière,
Qui s'élevoit dans sa carrière
Jusqu'au palais du Dieu du jour,
Baissant l'aile, qu'elle déploie,
Subitement oiseau de proie
Se change en rapace vautour.

En consacrant la Calomnie,
Le coeur enflé de ses venins,
Vous prostituez le génie,
Vos chants et vos concerts divins.
N'abusez point de votre veine.
Des eaux limpides d'Hippocrène
Son fiel empoisonne le cours.
Je préfere à votre éloquence

Le sage et vertueux silence
De Bernard, chantre des amours.

Ainsi la Naïade éplorée,
Quand aux vents mutins et fougueux
Son onde tranquille est livrée,
Sent bouillonner ses fonds pierreux:
Du sein de ses grottes profondes,
Le limon se mêle à ses ondes,
Et trouble le crystal des eaux;
Mais dans le calme, transparente,
Et plus claire suivant sa pente,
Rien d'impur n'altère ses flots.

Ainsi ces forfaits qu'on publie,
S'ils sont nouveaux, frappent les airs,
On les méprise, on les oublie;
Le libelle est rongé des vers.
Le seul mérite véritable
En soi trouve un appui durable
Contre l'imposteur effronté:
Il oppose, sans qu'il s'abuse,
A l'injustice qui l'accuse
L'équitable postérité.

La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,
Contre l'imposture sacrée
Julien trouve un défenseur:
Lorsque la haine et sa cohorte,
Lorsque la jalousie est morte,
La vertu paroît sans abri;
Et toujours dans l'auguste histoire

Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avoit flétri.

ODE A GRESSET.

Divinité des vers et des êtres qui pensent,
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Écoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre et les cieux;
Pallas te doit l'égide, & Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité sévère en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les héros: ton sublime génie,
En son immensité bienfaisant et fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voua ses nobles fictions;

Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grâce
De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matière,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végètent sans penser, & n'ouvrent la paupière
Que par l'instinct des sens.

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon.

O toi, fils de ce Dieu, toi nourrisson des Grâces!
Tu prends ton vol aux cieux qu'habitent les neuf soeurs,
Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse;
Et chacun de tes vers paroît la démentir:
Non, je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en eſt frappée : à sa voix qui t'appelle,
Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour et les plaisirs.

LA FERMETÉ.

Fureur aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du sort;
Insensible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colère irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal présent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore
Des maux l'assemblage infernal:
Mais par un reste de clémence,
Ces Dieux placèrent l'espérance
Au fond de ce présent fatal.

Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains sont les acteurs

La Nature, envers eux marâtre,
Semble se plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naissance,
Rien n'exempte de la souffrance;
Dans nos destins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée,
Et Charles *) sur un échafaud.

Ici ta fortune ravie
Anime ton ressentiment;
Là ce sont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou sur ta santé florissante
La douleur aiguë et perçante
Répand ses cruelles horreurs;
Ou c'est ta femme ou c'est ta mère,
Ton fidelle Achate, ou ton frère,
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels sur une mer orageuse
Naviguent de frêles vaisseaux,
Malgré la fougue impétueuse
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,
Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais rassurés par leur courage,
Ils bravent la fureur des mers.

*) Charles I, Roi d'Angleterre.

Ainsi dans ces jours pleins d'alarmes,
La constance et la fermeté
Sont le bouclier et les armes
Que j'oppose à l'adversité :
Que le Destin me persécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire est plein de crainte,
Que l'espérance semble éteinte,
L'homme fort doit se signaler.

Le Dieu du temps d'une aile prompte
S'envole et ne revient jamais;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ses bienfaits ;
Des maux qu'il fait et qu'il efface,
Il emporte jusqu'à la trace;
Il ne peut changer le Destin :
Pourquoi dans un si court espace,
Du malheur d'un moment qui passe
Gémir et se plaindre sans fin?

Je ne reconnois plus Ovide,
Triste et rampant dans son exil,
De son tyran flatteur timide,
Son coeur n'a plus rien de viril ;
A l'entendre, on diroit que l'homme,
Hors des murs superbes de Rome,
Ne trouve plus d'espoir pour soi :
Heureux si pendant sa disgrace
Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puissans

Puissans esprits philosophiques,
Terrestres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles stoïques,
Mortels vous devenez des Dieux;
Votre sagesse incomparable
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut sur un cœur insensible
Déterminé, ferme, impassible,
La douleur et l'adversité?

Régulus se livre à Carthage,
Il quitte patrie et parens,
Pour assouvir dans l'esclavage
La fureur de ses fiers tyrans:
J'estime encor plus Bélisaire
Dans l'opprobre et dans la misère,
Qu'au sein de la prospérité;
Si Louis paroît admirable,
C'est lorsque le malheur l'accable,
Et qu'il perd sa postérité.

Sans effort une ame commune
Se repose au sein du bonheur;
L'homme jouit de la fortune
Dont le hasard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospère
Que brille un noble caractère;
Dans la foule il est confondu:
Mais si son cœur croît et s'élève
Lorsque le Destin se soulève,
C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort est inflexible,
En vain voudrait-on l'appaiser;
A sa destinée invincible
Quel mortel pourroit s'opposer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'auroit pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame constante
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne sauroit changer.

LA FLATTERIE.

Quelle fureur, quel Dieu m'inspire?
Quel feu s'empare de mes sens?
Viens, Muse, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monstres affreux;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monstres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
Brise les vaisseaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux rochers:
Les airs dont l'haleine empestée
Fait de la terre dévastée

L'affreux théâtre d'Atropos,
Sont moins craints sur cet hémisphère
Que n'est le flatteur mercenaire,
Qui corrompt le cœur des héros.

L'insinuante Flatterie
Est la fille de l'Intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle est sans cesse au pied du trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enivre les rois et les grands;
Le masque de la politesse
Couvre la rampante bassesse
De ses faux applaudissemens.

Tel un serpent caché sous l'herbe,
Serrant ses anneaux tortueux,
Dérobe sa tête superbe
A l'Africain audacieux:
Il rampe ainsi pour le surprendre;
Le piége qu'il a su lui tendre
Est caché sous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légère
Égare, à l'instant qu'elle éclaire,
Les trop crédules voyageurs.

Un adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est trompeuse et perfide,
Sa langue est un dard homicide

Qui frappe et perce sans effort,
Comme le chant de la Syrène
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaisir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphose
En cèdre change le roseau,
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau!
Mévius devient un Virgile,
Thersite est l'émule d'Achille:
Tous les objets sont confondus:
Rois, connoissez la flatterie,
C'est elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
Adora d'infames tyrans,
Approuva leur scélératesse,
Et leur vendit cher son encens.
La fortune présomptueuse,
La trahison, l'audace heureuse
Trouvèrent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina sur le trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorsque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant,
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à la frénésie;

En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,
Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma santé.

Loin que la basse flatterie
Puisse colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des héros ;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Malades, sains, dispos, perclus :
Non, ce n'est point votre éloquence,
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

Louis, qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignoit le bras,
Louis étoit grand à la guerre
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un roi consacre à sa mémoire,
Rendent son triomphe odieux ;
Et je méconnois sur le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, princes, savans et guerriers,
Et subjuguez une foiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers ;
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge ;

Vous vous noyez par vanité:
Que votre ame aux flatteurs rebelle
Brise le miroir infidelle
Qui lui cache la vérité.

O Vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux!
De la demeure étincelante
Daignez descendre sur ces lieux;
La lumière est votre partage,
Dissipez le sombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raison;
Comme aux doux rayons de l'aurore
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendoit sur l'horizon.

Ministres, qui suivez l'exemple
Des Cynéas et des Mornay,
Vous seuls vous méritez un temple
Aux plus grands hommes destiné;
Vous, dont la critique sévère
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes seuls de vrais amis.
Flatteurs, n'employez plus la ruse;
Ne croyez point qu'elle m'abuse,
Je connois vos traits ennemis.

Césarion, ami fidelle,
Plus tendre que Pirithoüs,
Je retrouve en toi le modèle
De la première des vertus.
Que notre amitié sans foiblesse
Nous dévoile avec hardiesse

Et nos erreurs et nos défauts :
Ainsi l'or que le feu prépare,
Se purifie et se sépare
Du plomb et des plus vils métaux.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE

Que vois-je ! Quel spectacle ! O ma chère patrie !
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours ;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
Chassés de tes palais, sont bannis pour toujours :
Les beaux arts sont vainqueurs de l'absurde ignorance ;
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre et le compas ;
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux portique,
Abattu par les mains de la grossièreté,
S'élève élégamment un temple magnifique
Au Dieu de tous les arts et de la vérité ;
C'est-là que le savoir, la raison, le génie,
Ayant vaincu l'Erreur à force réunie,
Élèvent un trophée aux Dieux leurs protecteurs ;
Ainsi qu'au Capitole
Se portoit le symbole
Du succès des vainqueurs.

Sous le règne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre étoit en proie à la stupidité,
Ses tyranniques fers tenoient sous leur puissance
Les membres engourdis de la simplicité;
L'homme étoit ombrageux, crédule, abject, timide,
La Vérité parut et lui servit de guide;
Il secoua le joug des paniques terreurs,
Sa main brisa l'idole
Dont le culte frivole
Nourrissoit ses erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le sage,
De sa foible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne et l'eau point de rivage,
Il est environné par l'immense infini;
Il le trouve partout et ne peut le comprendre;
Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,
Tout offusque ses yeux, tout échappe à ses sens;
Mais l'obstacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux constans.

Par un dernier effort la raison fit paroître
Ces sublimes devins des mystères des Dieux;
C'est par leurs soins que l'homme apprend à les connoître;
Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux;
Les astres sont décrits dans leur oblique course,
Les torrens découverts dans leur subtile source;
Ils ont suivi les vents, ils ont pesé les airs,
Ils domptent la nature,

Ils fixent la figure
De ce vaste univers.

L'un par un prisme adroit et d'une main savante
Détache cet azur, cet or, et ces rubis,
Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de son trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain, que son art examine,
Décompose avec soin la fragile machine
Et les ressorts cachés à l'œil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche, et communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité, la sublime Éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les temps,
Ressusciter la voix du stupide silence,
Des flammes du génie animer ses enfans.
Ici coulent des vers, là se dicte l'histoire,
Le bon goût reparoît, les filles de Mémoire
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs fastes
De leurs mains toujours chastes
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
La nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, et les enfers;
Dans cette immensité chacun a son partage:

Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Éole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages confidens, ces ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
Leurs soins ont partagé l'empire des sciences,
Leur sénat réunit toutes les connoissances,
Leur esprit a percé les sombres vérités,
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleurissez, Arts charmans; que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos lauriers immortels;
C'est à vous de régner sur le monde frivole,
C'est au peuple ignorant d'honorer vos autels:
J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomène et la voix d'Uranie;
Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les rois;
Une main souveraine,
Un goût puissant m'entraîne
Sous vos suprêmes lois.

LA GUERRE DE 1747.

Bellone, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'apperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages et des morts.
Ce monstre au front d'airain, le Démon de la guerre,

Monstre avide et de sang et de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux,
Où tenoient les jours des héros.

La Discorde barbare, encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique chaos sombre et farouche amante,
Ébranle la nature, et poursuit les vivans;
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le désespoir, la mort, la trahison, les crimes,
Complices et vengeurs de ses cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.
Quel transport inouï? Quel nouveau feu m'anime?

Un Dieu subitement s'empare de mes sens,
Apollon me possède, et son esprit sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens.
Que l'univers se taise aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaisez les transports de vos sens agités,
Pour recevoir ces vérités!

Vous, juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers,
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains sont vos fils, ayez un cœur de père:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidelle,
Défend et garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup et la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite,
Son troupeau se repose et paît sous sa conduite;
Et s'il traît ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre et bon monarque,
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,

Il allonge pour eux la trame de la Parque,
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits;
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire,
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire:
Tels furent ces héros, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.
Abhorrez à jamais ces guerres intestines:
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théâtre!
L'Europe à ses enfans trop cruelle marâtre,
De l'Asie étonnée arme le puissant bras,
Pour les dévouer au trépas.
La Sibérie enfante un essaim de barbares,
Les froids glaçons du nord mille fiers assassins;
Je les vois réunis, Caspiens et Tartares,
Marcher sous les drapeaux bataves et germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus assez de place,
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre univers.
Quitte enfin le séjour de la voute azurée,
Déesse dont dépend notre félicité,
O Paix! aimable Paix! si long-temps désirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers,
Tes myrtes et tes oliviers.

LES TROUBLES DU NORD.

L'univers ébranlé ne respire qu'à peine,
Tout le sang fume encor que sa rage inhumaine
Avoit fait ruisseler dans l'horreur des combats;
On ne voit sur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes désertes;
De la fureur des rois les vestiges sanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tout fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent tristement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres,
Il n'est plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans son épuisement l'Europe frénétique
Sentit de ses transports la folie héroïque,
Et sa foiblesse enfin rallentit ses fureurs,

Désarma la vengeance,
Réprima l'insolence
De ses fiers oppresseurs.

La Paix, du haut des cieux de Bellone vengée,
Vint planter sur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant sur ces rives
Les muses fugitives,
Qu'on ne connoissoit plus.

C'est toi, fille du Ciel, dont la douce puissance,
Ramène les plaisirs, les arts et l'abondance,
Qu'exiloit loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui respire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hasards.

Mais déjà sous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en son sein sa fureur étouffée;
Il veut rompre les fers qui causent son tourment;
De son terrible gouffre,
Le bitume et le soufre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du nord s'élèvent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons:
Ah! quelle ardeur funeste,

Ou bien quel feu céleste
Embrasa ses glaçons?

O vous! qui n'enfantez que de complots sinistres,
Fléaux du genre humain, ambitieux ministres,
D'esclaves entourés tous flétris de vos fers,
Vos funestes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Désolent l'univers.

Votre esprit occupé de projets tyranniques,
Pour usurper le nom de fameux politiques,
De crimes, d'attentats, de forfaits enivré
Se livre à son caprice,
Et pour lui la justice
N'a plus rien de sacré.

De la foi de vos rois l'auguste privilége
Ne sauroit arrêter l'audace sacrilége,
Ni l'impétueux cours de vos débordemens,
La guerre qui s'élance,
Flattant votre arrogance,
Rompra tous vos sermens.

Déplorables sujets, qu'on méprise et qu'on brave,
Nés libres, mais au fond esclaves d'un esclave,
Contre des inconnus, quand il veut se venger,
Gladiateurs sans haine
Vous courez dans l'arène
Pour vous entr'égorger.

Mais le péril s'accroît, les nuages grossissent,
Les

Les vents sont déchaînés et les cieux s'obscurcissent,
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de sa chute
Les provinces en butte
De deux puissans États.

De notre illusion le brouillard se dissipe;
Dans ce mystère obscur je lis nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Césars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces guerriers du nord.

Secouant ses flambeaux, la Discorde infernale
Répandant les venins de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le coeur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour servir sa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuses destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdîtes les années,
Et les jours fortunés de l'univers naissant?
Seroit-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un vengeur tout puissant?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrète satire
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux,
Méprisons ces chymères:

Oui, nous valons nos pères,
Ils valoient leurs aïeux.

Mais quel Dieu secourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente,
Dont étoient animés nos furieux rivaux ?
Il prolonge la trève
Il émousse le glaive
Qu'aiguisoit Atropos.

Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde
D'un coup de son trident frappa la mer profonde,
Dont l'amant d'Orithie excitoit la fureur;
Les vagues s'appaisèrent,
En grondant respectèrent
Les loix d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique,
Que l'univers entend de sa voix pacifique
Retentir en tous lieux les magnanimes loix;
Mars suspend les alarmes,
Et renferme ses armes
Qui menaçoient cent rois.

Venez plaisirs charmans, venez grâces naïves,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives,
Je consacre mon luth au beau Dieu des amours ;
Je suis sous son empire,
Déjà ce Dieu m'inspire,
Adieu Mars pour toujours.

AUX PRUSSIENS.

Peuples que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil et la mollesse
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un État sous ses lois asservit la Fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas ;
Mais sa vertu s'efface ;
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fière Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposoient leur joug à ces peuples guerriers ;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'orient trembloit devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, sa sage politique,
De ses puissans voisins arrêtoient les progrès,
Quand la Grèce opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xerxès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où régnoit la valeur,

Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.
Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
Dans son rapide cours un éclat éblouit ;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à disparoître,
Son feu s'anéantit.
Le soleil plus puissant, du haut de sa carrière,
Dans son cours éternel dispense sa lumière,
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers ;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.
Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source;
Il en est le principe, il en est la ressource ;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les astres qui pâlissent,
Bientôt s'ensevelissent
Au sein du firmament.
Tel est, ô Prussiens, votre auguste modèle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'étoit arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où prospère le sage,
L'imprudent fait naufrage,
Le sort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et monté jusqu'au faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Est près de reculer.

Dans les cours triomphant de vos succès prospères,
Soyez humain et doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

O Maupertuis, cher Maupertuis,
Que notre vie est peu de chose!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain se fane à peine éclose!

Tout périt, tout est emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la Destinée;
Votre Vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du temps
Le seul délai d'une journée.

Mes beaux jours se sont écoulés;
Ainsi qu'une onde fugitive
Mes plaisirs se sont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon;
Lorsque je baisse, elle s'élève,
Le présent s'échappe sans fin,
L'avenir est très-incertain,
Et le passé est moins qu'un rêve.

Homme si fier, homme si vain
De ce que ton foible esprit pense,
Connois ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
La dans la foule confondus,
Les Virgiles, les Mévius
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager et frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,

Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît et tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses et vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux univers,
Pour rétablir votre mémoire,
Rappellez-vous ces conquérans
Inscrits dans les fastes du temps:
Pourrez-vous égaler leur gloire?

Je veux que de vos grands exploits
La terre paroisse alarmée,
Et qu'au niveau du nom des rois
Vous élève la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les siècles destructeurs
Font périr toutes vos grandeurs:
L'homme meurt, le héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
Les siècles grossiront leur nombre;
Élevez-vous à leur côté,
Vous serez caché dans leur ombre.

Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel sera votre sort funeste?
Souvent un tyran furieux
Vante ses exploits glorieux,
Quand tout l'univers le déteste.

Que de siècles sont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde!
Le temps soumet tout à sa loi,
Le présent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empresse à le suivre:
Homme, ton terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité;
Être un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvoit subsister
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oseroit-on flatter
L'orgueil sur lequel il se fonde.
Vos voeux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux;
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aspirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleste?
Le bien est un songe flatteur,
Et le mal un songe funeste;

Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connoît notre durée:
Partez chagrins, plaisirs, amours
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richesses, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Éclats faux, éclats imposteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence;
Non, rien de solide ici-bas,
Tout jusqu'aux plus puissans États,
Est le jouet de l'inconstance.

Connoissons notre aveuglement,
Nos préjugés et nos foiblesses,
Tout ce qui nous paroît si grand
N'est qu'un amas de petitesses;
Transportons-nous au haut des cieux,
De sa gloire jetons les yeux
Sur Paris, sur Pékin, sur Rome;
Leur grandeur disparoît de loin;
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah! que sera-ce donc de l'homme?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le temps qui nous précéde,
Et l'absorbante éternité
De l'avenir qui nous succède.

Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans cesse agités par l'envie,
Pleins de ce songe séduisant,
Nous nous perdons dans le néant:
Tel est le sort de notre vie.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homère de la France,
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

La providence égale toutes choses;
Le doux printemps se couronne de roses,
L'été de fruits, l'automne de moissons;
L'hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

Voltaire, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
La raison diserte

Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, sa superbe sagesse,
Avec dédain condamne la jeunesse,
Qui par instinct suit une aimable erreur:
L'ambition vaine
L'excite et l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorsque le temps qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le temps?

Sur tes vertus ce temps n'a point de prise,
Un bel esprit nous charme à barbe grise;
Lorsque ton corps chemine à son déclin,
Le Dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaste génie:
Et c'est ainsi que l'astre des saisons,
Des bras d'Amphitrite

Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le foible vulgaire,
Qui, sans penser, languit dans la misère,
Traîne ses jours et son nom avili,
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli:

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la prompte Renommée
Ne publier que ta prose et tes vers;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'univers.

Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avoit versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort eclipsés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel avenir t'attend, divin Voltaire,
Lorsque ton ame aura quitté la terre!
A tes genoux vois la postérité;
Le temps qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.

SUR LA GLOIRE. *)

Un Dieu s'empare de mon ame;
Je sens une céleste ardeur:
O Gloire! ta divine flamme
M'embrase jusqu'au fond du coeur:
Rempli de ton puissant délire,
Par les doux accords de ma lyre
Je veux célébrer tes bienfaits:
Tu couronnes le vrai mérite;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs succès.

Nos vertus mènent à la Gloire,
Et la Gloire mène aux vertus;
Elle est mère de la victoire,
Elle déchaîne les vaincus;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Sénèque, la vaste science;
Elle forma les vrais Césars;
Sortez des voûtes ténébreuses,
Dites-nous, ames généreuses,
Qui vous fit braver les hasards?

Déjà je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenseurs,
S'immolant, pour sauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs:
Et si leur valeur en impose,
Au nombre leur courage oppose

*) Faite en 1734.

L'inébranlable fermeté ;
Tandis que le fer les abyme,
La Gloire seule les anime,
Leur montrant l'immortalité.

Généreux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus!
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus!
Exemple illustre de l'histoire!
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes sermens,
Pour le salut de ta patrie,
Tu bravas Numance en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel est ce héros! c'est Eugène,
Ce fortuné triomphateur;
De la victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur:
Protectrice de cet Alcide,
Son étendard brillant le guide
Aux bords du Danube et du Rhin,
Contre l'infidelle en Hongrie,
Dans les champs sanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des arts et du génie,
Fils de Minerve et d'Apollon,
Qui vous excite et vous convie
A monter sur le double mont?
Parlez, répondez-nous, Homère,
Horace, Virgile et Voltaire;

Quel Dieu préside à vos concerts ?
Vous aspirez tous à la gloire ;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'honneur lime et polit vos vers.

Le scélérat au regard louche
Se trompe toujours sur l'honneur ;
La gloire à son ame farouche
Paroît un excès de fureur :
Il ne sort point de son ivresse ;
Sa raison coupable et traîtresse
Défigure la vérité :
Dans son aveuglement étrange,
Il se croit digne de louange,
Lorsque son crime est détesté.

Qu'un Hérostrate, objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Expose aux fureurs de la flamme,
Un temple antique & floriſſant !
Que Thaïs, trop présomptueuse,
Aspire à se rendre fameuse,
En détruisant Persépolis !
Aux fastes sacrés de la gloire,
On noircit les noms et l'histoire
Et d'Hérostrate et de Thaïs.

Sors des cendres, Rome payenne ;
Viens te reproduire à mes yeux :
Va confondre Rome chrétienne,
Et ses prêtres ambitieux :
Du sein de ta vertu féconde,
Oppose les vainqueurs du monde

A tous ces prêtres imposteurs;
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui sur des livres apocryphes
Fondent leur culte et leurs erreurs.

O Gloire! à qui je sacrifie
Mes plaisirs et mes passions:
O Gloire! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions:
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'esprit qui réside en moi.
Que ta main m'ouvre la barrière,
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre et mourir pour toi.

SUR LE TEMPS.

Toi qui n'admets rien de solide,
Dont l'essence est le changement,
O Temps, que ta course est rapide!
Que tu passes légèrement!
Le globe que le ciel enferme,
N'a point de puissance si ferme,
Que tu n'entraînes avec toi,
Rien n'arrête ta violence
Et le moment même où je pense,
S'enfuit déja bien loin de moi.

Les jours, qui composent ma vie,
Me sont comptés par les destins,

Des

Des uns la douceur m'est ravie,
Les autres me sont incertains;
Le passé n'a plus aucun charme,
L'avenir me trouble et m'alarme,
Le présent m'est un foible appui;
Et comme un point indivisible,
Ou comme un atome insensible,
Il passe, et je passe avec lui.

Fatale erreur qui nous entraîne,
Nous poursuivons de vains objets:
Pour une fortune incertaine
Nous formons mille vains projets.
L'homme conduit par des caprices
Semble oublier dans les délices
Que le Ciel a borné ses jours.
Plein du doux poison qui l'enivre,
Il s'embarrasse autant de vivre,
Que s'il devoit vivre toujours.

Vainement il voit que la Parque
Nous tient tous soumis à ses lois,
Et que tous passent dans la barque
Où jamais on n'entre deux fois;
La raison et l'expérience
Ne peuvent par aucune instance
Réveiller ses sens engourdis;
Pour suivre ces fidelles guides,
Ou ses vertus sont trop timides,
Ou ses vices sont trop hardis.

Jusqu'à quand, vanités mondaines,
Enchanterez-vous nos esprits?

Tiendrez-vous toujours dans les chaînes
Nos coeurs de vos charmes épris?
Passerons-nous dans l'esclavage
Toutes les saisons de notre âge,
Sans que nous puissions en sortir?
Nous faudra-t-il donc pour victime
Donner notre jeunesse au crime,
Notre vieillesse au repentir?

Non, faisons un meilleur usage
D'un trésor qui nous vient des Cieux.
Le temps est court, qu'on le ménage,
Tous les momens sont précieux.
Que les vertus, que la sagesse
Occupent notre ame sans cesse;
De tout vice fuyons l'écueil
Que notre esprit souvent médite;
Combien la distance est petite
Du berceau jusques au cercueil.

ÉPITRES.

ÉPITRE à mon Frère de Prusse.

O vous, à qui je dois le plus sincère amour,
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour,
De mes plus chers parens la ressemblante image!
Vous qui de leurs vertus héritez l'assemblage,
O Frère, en qui je vois briller, avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naissans!
Recevez d'un coeur franc un hommage sincère,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

Votre esprit par les arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point énivré;
De vos aïeux fameux, que nous vante l'histoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangère est indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils besoin d'aïeux?

Le courage d'Albert qu'on surnomme l'*Achille*,
N'est pour ses descendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Nestor* mérita le surnom,
Et ce prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
Ont reçu pour eux seuls ce tribut légitime
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique estime;

Mais il ne passe point à la postérité:
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également sublime,
Lui fit par l'univers donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, sa vie est notre livre:
Plus l'exemple nous touche, et plus il le faut suivre.

Si, malgré tous les soins et l'art du jardinier,
Un chardon s'élevoit à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancheroit cette plante sauvage,
Placée indignement sous un si noble ombrage.

Les fils de Jupiter, s'ils n'étoient pas des dieux,
N'en ont pas moins paru des héros dignes d'eux.

C'est un roc élevé que la haute naissance;
On y découvre l'homme à travers l'apparence;
Malignement suivi par des yeux attentifs,
On juge ses dessins et leurs secrets motifs;
Et sur ses actions le public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un temps,
Il lit au fond du coeur, ses regards sont perçans;
Ce censeur sourcilleux, ce précepteur sévère,
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire;
Richesses, dignités, honneurs, rien ne nous sert;
Un défaut nous décrie, un seul faux pas nous perd:
De nos légers écarts la terre est informée,
Nous occupons tous seuls la prompte Renommée;

Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des censeurs, ou nous font des rivaux.

Ainsi, plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'est lui seul qu'on estime, et vous devez savoir
Combien sur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un monarque impose et se fait suivre :
Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour;
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son bréviaire.

Tout prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour son ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dit-on, eut le torticoli,
De tous ses courtisans le cortége poli
Par art négligemment laissoit pencher la tête;
Des seigneurs de la cour tel est l'usage honnête,
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui corrompant vos moeurs, perdroit votre raison.

Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;

C'est un plaisir divin de faire des heureux.
Surtout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance:
Qui ne peut se dompter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hasard,
L'un guida la charrue, et l'autre fut César:
C'est ainsi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un ustensile abject, ou le saint qu'on révère;
La matière est égale, et c'est sa volonté
Qui seule en fait l'usage et forme sa beauté.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même père et font une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang.
Ouvrez toujours le coeur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misère avec votre fortune:
Voulez-vous en effet paroître au dessus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au temple de Mémoire;
Leur ame juste et pure, et surtout leur bonté
Ennoblit à mes yeux la foible humanité;
Mon coeur en les nommant est ému de tendresse,
On fait en leur faveur grâce à toute l'espèce:
Pères de leurs sujets, délices des humains,

Leur nom devient le nom des meilleurs souverains.

Il est un monstre affreux, né de la perfidie,
Cruel dans ses excès, et calme en sa furie,
Son visage hideux se cache sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,
La trahison l'arma de ses noirs artifices,
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices,
Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent,
De ses traits empestés l'atteinte est incurable;
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur:
Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux et l'or,
Dévouez vos beaux jours, dès votre adolescence,
Aux arts ingénieux, à l'auguste science;
C'est l'école où se forme et le coeur et l'esprit
La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit,
L'erreur est son poison, l'antidote est l'étude:
D'un si noble travail contractez l'habitude.

L'étude embrasse tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, la mer, le ciel et son auteur,
Les desseins du très-haut, ses ouvrages immenses;

Mais loin que votre esprit, fier de ses connois-
sances,
Perde sur l'infini son temps à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre savoir marche la modestie:
Ayez toujours pour but l'amour de la patrie:
Qui s'instruit pour briller, n'en devient pas meil-
leur,
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son coeur.

Soyez l'ami des arts, et des talens le père;
Mais sachez réunir, par un choix nécessaire,
Les qualités du sage à celles du héros:
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au sein de ses exploits, le vainqueur de Carthage
Entre Apollon et Mars partageoit son hommage;
Volez à son exemple, étonnez l'univers;
La gloire a cent chemins, ils vous sont tous ou-
verts.

Il est une beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paroît resplendissante;
La santé sur son front brille dans sa vigueur,
La gaîté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs et même la folie;
Sur un trône de fleurs elle embrasse Vénus,
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connoissez-vous point cette aimable Déesse?
Mon Frère, elle est en vous, c'est la vive Jeunesse.
Craignez de ses excès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

La mollesse en tout temps fut contraire à la gloire :
Sur elle remportez la première victoire ;
Domptez vos passions, il en est encor temps,
Elles sont des humains esclaves ou tyrans ;
Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique.
Rien de plus flétrissant pour un coeur généreux,
Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux :
Mais surtout des héros évitez la foiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse.
On peut à tous ses goûts se prêter sagement,
Le plaisir est plus fin goûté modérément.
Je blâme comme vous cette misanthropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie,
En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que seroient les humains sans voeux et sans désirs ?
Des esprits engourdis, des êtres imbécilles,
De la société membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient ensévelis dans un sommeil fatal :
Nos désirs sont des feux qui réchauffent notre ame ;
C'est leur embrasement qu'on redoute ou qu'on blâme :
Il est certain milieu, qu'il faut savoir tenir ;
La sagesse, mon Frère, y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse ;
De mes égaremens je sens toute l'ivresse,

Je sens, en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu secret mon orgueil confondu;
Sans traîner ce discours et trop long et trop ample,
Ah! je devrois plutôt vous prêcher par l'exemple.

ÉPITRE à Hermotime, sur l'avantage des lettres.

Ecoutez, Hermotime; une amitié sincère
Remplit mon coeur pour vous des sentimens d'un père;
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes voeux,
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adolescence
Le cours impétueux de vos égaremens.
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens,
Le frein de la raison sécoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage,
Ces feux séditieux qui brûlent votre coeur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.
Vous entrez dans le monde encor jeune et novice,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse,
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'est là que les plaisirs ont la voix des Syrènes,
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,

La licence, le bruit, la fausse liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.
Je vous dois mes secours, je veux d'un bras stoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal, et faire évanouir
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir.

Si le vice abrutit et rend l'homme difforme,
Devez à vos vertus votre première forme;
Reprenez ces travaux qui relèvent le coeur,
Qui nourrissent l'esprit, qui mènent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécille,
Qui de ses passions porte le joug servile,
Qui ne distingue point, dans sa brutalité,
Le plaisir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vides.

Suivez l'instinct du peuple, ou suivez la raison,
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon:
Préférez ses conseils; la raison salutaire
N'interdit point à l'homme un plaisir nécessaire.
Apprenez que c'est moi qui dois vous enseigner
Les plaisirs qui sur vous sont dignes de régner;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourrissent dans l'esprit une divine flamme,
Qui charment la jeunesse et la caducité,
Brillans dans la fortune et dans l'adversité;
Ces vrais biens, au dessus de la vicissitude,
Nous suivent dans le monde et dant la solitude;

Malades comme sains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils font dans tous les temps le bonheur de la vie.

Les Dieux, pour nous marquer leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins;
L'un c'est le doux sommeil, l'autre c'est l'espérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance
Pour les sages exprès fit un consolateur,
Pallas nous amena ce secours enchanteur,
C'est l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle;
Plus on la voit de près, plus elle paroît belle;
Les hommes fortunés que son amour remplit
Négligent les faux biens, et cultivent l'esprit;
La science est le don que sa main distribue,
Mais ne présumez point qu'elle se prostitue:
Les arts sont comme Églé, dont le coeur n'est rendu
Qu'à l'amant le plus tendre et le plus assidu.

Si vous savez l'aimer, prodigue en ses largesses,
Elle ouvrira pour vous des sources de richesses;
L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité, tenant la plume de l'histoire,
Embrassant tous les temps, présente à la mémoire
Ces empires puissans que le ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaisser et mourir.

C'est-là qu'on apprend l'art de régner sans puissance,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence ;
Qu'on se connoît soi-même et que maître de soi,
En domptant ses désirs, on est son propre roi:
Qu'avançant pas à pas l'expérience sûre,
A force de sonder, devine la nature,
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premières causes,
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui, le sage en effet, maître des élémens,
Rassemble tous les lieux, réunit tous les temps.
Il voit avec mépris, sur ce triste hémisphère,
De la gcandeur des rois la splendeur passagère,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque Mételle assiégea Syracuse,
Archimède ignoroit, dans un sage repos,
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairoit le monde;
Dans sa sublime extase il ne s'apperçut pas
Du monstre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des cieux, habitant sur la terre,
Déploroit les humains qui se faisoient la guerre;
Son esprit, affermi contre les coups du sort;
Méprisoit les faux biens, les malheurs, et la mort.

Mais ces antiques faits vous paroissent des fables,
Voyez donc de nos jours des exemples semblables;
Voyez ce philosophe entouré de jaloux,
Toujours persécuté, toujours modeste et doux.
Lorsque Bayle eut appris qu'un démon scolastique *),
Animé contre lui d'un zèle fanatique,
Avoit à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payoit à ses vertus;
Tout pauvre qu'il étoit, se mettant à sourire,
Il plaignit son rival et poursuivit d'écrire.
Malgré la noire envie, et les grands en courroux,
Les trésors de l'esprit restent toujours à nous;
Ils sont.... Mais je vous vois sombre, distrait et tiéde;
Je lis sur votre front l'ennui qui vous excède;
„ Observez, dites-vous, soixante bons quartiers
„ Qui distinguent mon nom de ceux des roturiers;
„ On connoît mes aïeux; mon antique noblesse
„ M'allia dans l'empire à mainte fière Altesse;
„ Je possède des biens, des talens, de l'esprit,
„ Et je plais, si j'en crois ce que le monde en dit;
„ La Nature agissant comme une tendre mère,
„ A si bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.

*) *Jurieu.*

J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous;
Mais, sans vous courroucer, et soit dit entre nous,
Elle eut autant de soin de cette pierre brute,
De ce cocon de soie au ver servant de hutte,
De la vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'est l'art qui les raffine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé, passant sur des roulettes,
Artistement tissu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, et ses riches couleurs
L'égalent à l'iris et surpassent les fleurs.

La vigne produiroit, sans jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles;
Quand la Nature a fait, c'est à l'art de polir,
Et le grand point consiste à savoir les unir.

Vous avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire;
Et que de vos aïeux les insignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus?
Votre esprit est imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins usés ne sont que des chimères;
Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hasard reclame et reprend comme siens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême;
Leur prix est idéal, ils ne sont rien d'eux-même.

Vint mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent;

Quand Berlin le méprise et que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure, en plaignant son délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retomboit sur son bien?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque,
Qui seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Sans grâces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenoit les vendredis par grandeur table ouverte,
Et pour tout parasite également couverte:
Dans la maison logeoit un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambroisie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avoit choisi sa place.

Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savoit l'Apicius françois.
Qui voulez-vous? lui dit un Suisse à bonne mine:
Celui des deux Bernards auprès duquel on dîne,
Répondit le seigneur d'un air déterminé,
Méprisant les Bernards, estimant le diné,
Trouvant à la maison, à la table peut-être
Tout bon et rien de trop, exceptez-en le maître.

Hermotime, les biens ne font que des jaloux,
Ils semblent nos amis, ils sont à nos genoux,
La fortune à leur gré d'un sot fait un Voltaire:
Sommes-nous malheureux? nous cessons de leur plaire;

Leur

Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus :
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

Le mérite, à la longue, à coup sûr est vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé:
Tout l'appareil pompeux de sa magnificence
En vain cachoit d'un fat la sotte insuffisance;
C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaisse à l'instant.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides,
Ses progrès sont subits, ses chutes sont rapides;
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu,
Au jeune Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, l'embellit, le cultive,
Au sceptique d'Argens, au sage Maupertuis,
A l'Homère françois, des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez sage en vos mœurs, et dans les arts habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché;
Le mérite à la longue est toujours recherché,
Le besoin le connoît, il l'implore, l'admire.

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire:
C'est peut-être le seul qui souffre des excès;
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaisirs pervers, qu'avec raison je blâme,

Laissent en nous quittant un vide affreux dans
l'ame,
Et le pesant ennui, blasé sur tous les goûts,
L'air sombre, l'oeil éteint, vient s'endormir chez
nous.

Si l'appât de la gloire en secret vous attire,
Sachez, que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour le fils de Mars.
On a vu des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'esprit, à la vertu du sage.

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent
rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimoit Aristote et méditoit son livre;
Heureux si son humeur, plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!
Mais ce même Alexandre, arrêtant sa furie,
Dans Thèbes de Pindare épargna la patrie.

La Grèce étoit alors le berceau des beaux arts,
La science y naquit sous les lauriers de Mars.
De la gloire des rois, vains juges que nous sommes!
L'époque des beaux arts est celle des grands
hommes.

Avant qu'on eût vu Rome au point de sa
splendeur,
Le sénat n'honoroit que la seule valeur;
Mais le grand Africain, destructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la science,

Apprit par son exemple à ses grossiers rivaux
Que les arts n'ont jamais dégradé de héros.
César vint après lui, le vainqueur de Pompée
Tint dans ses mains le sceptre, et la plume, et
l'épée.

Depuis, l'heureux Auguste, appaisant l'uni-
vers,
Dans un temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La Muse de Virgile, et la lyre d'Horace,
A la postérité pour lui demandant grâce,
Par l'effet enchanteur de leurs illusions
Détournèrent nos yeux de ses proscriptions.

Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit son vol vers la céleste cour,
Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour;
Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives,
Et l'on n'entendit plus que Muses fugitives
Attendrir l'orient de leurs tristes récits.

Douze siècles après s'éleva Médicis,
A sa voix les beaux arts, rappelés à la vie,
Pour la seconde fois ornèrent l'Italie.

François premier en vain chez ses peuples
grossiers
Des Grecs et des Latins transplanta les lauriers;
Ces temps si fortunés n'étoient pas près d'éclore:
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore;
Louis à sa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut, tout à la fois, Térence, Cicéron,

Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluste,
Et l'on revit les jours d'Alexandre et d'Auguste.

Ainsi tous ces héros, dans ces temps fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés:
L'exemple et le plaisir guidoient vers la science,
Et la gloire en étoit l'illustre récompense.
Qu'heureux sont les mortels avides de savoir!
Éclairer notre esprit est pour nous un devoir.
La science, Hermotime, est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis, automates pesans,
Imbécilles humains absorbés dans vos sens,
On voit revivre en vous ce monarque superbe
Qui privé de raison dans les bois broutoit l'herbe:
Votre vie est un rêve, un stupide sommeil;
Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.

Craignez ce sort affreux, ô mon cher Hermotime!
Près de vous assoupir, que ma voix vous ranime:
Laissez, laissez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégoûts:
Opprobres des humains que le monde méprise.

La sagesse prospère où périt la sottise.
A tout être créé le ciel accorde un don;
Aux animaux l'instinct, aux hommes la raison:
Qui vers les vérités sent son ame élancée,
Animal par les sens, est Dieu par la pensée.

Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux?

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales;
Il est pareil au feu qu'attisoient les Vestales,
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint et périt.

Voilà le seul parti que le sage ait à suivre.
Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.

ÉPITRE sur la gloire et sur l'intérêt.

Soit dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use;
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse.
Mon feu s'éteint, je touche à l'arrière-saison,
Il est temps d'écouter la tardive raison.
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse:
D'autres temps, d'autres moeurs; à la fin la sagesse
Étouffe les transports de nos désirs ardens.
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'Octave, et les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Les plus savans projets, et l'art le plus sublime
Deviennent odieux lorsqu'ils servent au crime.
Qu'au milieu de Paris un prélat insolent
Gouverne les ressorts d'un peuple turbulent;

Que la révolte enfin contre la cour éclate,
Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate;
Qu'il laisse à son orgueil pervertir ses talens:
J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour avoir usurpé l'autorité suprême,
Conduit sa tyrannie avec art et système,
Pour être habile, heureux, vigilant, séducteur,
Intrépide aux combats, et rapide vainqueur,
Cromwel, qui de son roi prépara le supplice,
Pouvait-il colorer sa barbare injustice?
Auroit-il pu souffrir qu'un impudent flatteur
Osât nommer vertu son atroce fureur?

En vain l'encens dans Rome a fumé pour Auguste;
Malgré l'apothéose, il fut cruel, injuste,
En noyant dans le sang le plus pur de l'État
La liberté, les lois, et les droits du sénat:
Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante!
De ses lauriers affreux la moisson abondante
Sous sa coupable main fut prompte à se flétrir,

Comment sans murmurer enfin peut-on souffrir
Qu'un lâche, un Harpagon, un misérable avare
Du nom de vertueux sans scrupule se pare?
Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il est l'usurpateur;
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites.
Quels sont donc ses hauts faits, quels sont ses grands mérites?
L'insatiable soif qu'il a d'accumuler

Est l'unique talent qu'il nous puisse étaler;
Il en fait jour et nuit sa misérable étude.

Observez les accès de son inquiétude:
Son navire est frété, prêt à sortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le sort,
Il brûle de partir, et son espoir le flatte
D'acquérir les trésors de l'Inde et de l'Euphrate;
D'enrichir ses neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins:
Mais l'aquilon s'appaise; on l'appelle, il s'embarque,
On lève l'ancre, il part plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les saisons,
L'été n'a plus de feux, l'hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide,
Il n'est plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obscurcir les airs,
Les flots, lancés aux cieux, retombent aux enfers,
Éole se déchaîne, et pousse dans sa rage
Le vaisseau démâté sur le prochain rivage,
Et sur des ais brisés, pilotes, matelots,
Se sauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine est-il sauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui donner le temps de se sécher,
L'entraîne en lui disant: "Debout, il faut marcher,
„ Méprise des dangers la terreur importune;
„ Les chemins épineux sont ceux de la fortune."

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'intérêt lié,
N'hésite qu'un moment; sa funeste habitude,
L'ardente soif de l'or, l'espoir, l'inquiétude,
Chassent de son esprit tout désir de repos,
Le sommeil sur son front voit faner ses pavots;
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Une seconde fois court affronter l'orage.

Pourra-t-il dévorer ses trésors amassés,
Ces barres, ces lingots dans sa cave entassés?
Des faux et des vrais biens vains juges que nous sommes!
Le sort plus qu'on ne pense égale tous les hommes;
A nos nécessités le Ciel avoit pourvu.
Quel usage Midas fait-il du superflu?
Je vois de jour en jour accroître ses misères
Par de nouveaux besoins devenus nécessaires;
Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.

C'est bien pis si ce fou, comblant le ridicule,
Sans jouir de son bien sans cesse l'accumule,
Afin qu'un beau matin la mort, à l'oeil hagard,
De sa tranchante faux moissonnant le richard,
Mette en possession de cette immense proie
Un parent affamé, qui s'en pâme de joie,
Qui sans donner le temps d'enterrer le vilain,
Vide son coffre fort et boit son meilleur vin:
Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain:

Il marche à la grandeur le poignard à la main :
Ses desseins, ses hauts faits sont autant d'injustices,
Tout jusqu'à ses vertus devient en lui des vices.
Ces tristes passions charment des coeurs pervers,
Renversent les États et troublent l'univers.

Je vais sur ce sujet vous conter une histoire.
Le sordide *Intérêt*, et la superbe *Gloire*,
Voyageant par le monde, enrôloient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats,
Pâtres, bourgeois, guerriers, prêtres, seigneurs, ministres,
Étoient bientôt séduits par leurs bienfaits sinistres.
Ils virent, en passant près d'un petit hameau,
Un berger peu connu qui guidoit son troupeau,
Il se nommoit *Damon*, et malgré sa naissance,
Des plus rares talens il avoit la semence,
De l'esprit, un coeur tendre, et dans sa pauvreté
Du goût pour le repos et pour la liberté,
Seul avec sa *Phyllis*, ses moutons, sa houlette
Il vivoit loin du monde, heureux dans sa retraite.

" Quel berger, dit la *Gloire* ! Ah ! verrons-nous tous deux
„ Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux ?
„ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
„ Des plus sages humains les ames vertueuses ;
„ Que de mortels sans nous, dans le sein de la paix,

„ Jouiroient d'un bonheur que nous n'avons ja-
„ mais!
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„ Et nagé dans le sang des guerriers expirans?
„ Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout
„ puissans,
„ Mon frère, verrons-nous lâchement, sans rien
„ dire,
„ Que cet heureux berger échappe à notre em-
„ pire?
„ Ah! troublons son repos, égarons sa vertu,
„ Qu'il tombe dans le piége à nos pieds abbatu„.

Alors, pour mieux voiler leur funeste im-
posture,
Ils prennent d'un berger l'habit et la figure,
Ils abordent *Damon* d'un air doux et flatteur:
La *Gloire* parle ainsi: "Je te plains, cher pasteur;
„ Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„ Restent ensevelis pour nous et pour le monde?
„ Quitte l'obscurité, connois-toi mieux, *Damon*,
„ C'est une double mort que de mourir sans nom;
„ Il faut à tes vertus une illustre carrière.
„ Il est temps, viens, suis-moi, parois à la lumière,
„ Cesse de te cacher ton mérite éminent,
„ La Fortune t'appelle et la Gloire t'attend.

„ J'annonce à ton génie une grandeur cer-
„ taine,
„ Choisis, deviens auteur, ministre, ou capitaine;
„ De tes contemporains applaudi, respecté,

„ Ton nom peut passer même à l'immortalité.
„ Vois-tu bien ces bergers, éblouis de ta gloire,
„ S'écrier, tout surpris et ne pouvant le croire,
„ C'est donc là ce *Damon* que nous connûmes
„ tous?
„ *Colin* et *Licidas* en sont déjà jaloux,
„ Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs sans pa-
„ reilles!

Damon à ce discours, nouveau pour ses oreilles,
Sent un trouble secret; un charme suborneur
A porté son poison jusqu'au fond de son coeur,
L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'*Intérêt* attentif s'apperçoit qu'il s'égare;
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
Afin de lui donner un assaut redoublé,
Et d'exciter encor, dans le fond de son ame,
L'insatiable soif de son métal infame:
„ Connois ton ignorance, ô rustique pasteur!
„ Apprends de moi, dit-il, quel est le vrai bon-
„ heur:
„ Tu n'es qu'un indigent, et tu crois être sobre;
„ Vas, ta simplicité dans le fond n'est qu'op-
„ probre.
„ Quoi! *Damon* lâchement esclave d'un troupeau,
„ Abreuve ses brebis, les tond de son ciseau,
„ Tandis que tant d'humains, vivans dans l'opu-
„ lence,
„ Ont consacré leurs jours à la molle indolence?
„ Ah! quel luxe charmant s'étale chez les grands!
„ Des palais somptueux logent ces fainéans;

„ Leurs promenades sont des pompes triompha-
„ les,
„ Leurs repas des festins, leurs jeux des satur-
„ nales ;
„ Les humains ici-bas aux richesses soumis
„ Leur doivent leurs honneurs, leurs talens,
„ leurs amis.
„ Sans argent il n'est rien que misère et bassesse,
„ On prône vainement la stérile sagesse ;
„ Un esprit merveilleux, un mérite divin,
„ Vous laissent sans argent, un vertueux faquin.
„ L'or a, dans ces climats, une entière puissance,
„ Il donne à tous vos goûts une heureuse in-
fluence :
„ Faut-il faire valoir des droits litigieux ?
„ Votre coeur brûle-t-il d'un feu séditieux ?
„ Frappez d'un marteau d'or, les portes sont ou-
„ vertes,
„ Vos talens sont prônés, vos sottises souffertes ;
„ De l'univers entier ce précieux métal
„ Est le premier mobile et le nerf principal.„

Le malheureux *Damon*, que l'*Intérêt* assiége,
Ne peut plus résister, et tombe dans le piége :
Ses moutons et *Phyllis*, objets de ses plaisirs,
Sont effacés soudain par de nouveaux désirs.
Ce champêtre séjour lui devient insipide ;
Des grandeurs et des biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin *Phyllis* et ses brebis.

Dieux ! que devintes-vous, malheureuse
Phyllis ?

Cette amante aussitôt, demi-morte et glacée,
Rappelle son amant d'une voix oppressée;
Ses larmes et ses cris ne peuvent l'attendrir.
L'inconstant de sang froid part sans la secourir;
L'*Intérêt* l'endurcit, et la *Gloire* hautaine,
En méprisant *Damon*, avec elle l'entraîne.

Que d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune pasteur dont la simplicité
Sort novice et sans fard des mains de la Nature!
Incertain sur le choix, il erre à l'aventure;
Le désir de briller et d'acquérir un nom
Des neuf savantes soeurs le rend le nourrisson;
Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
Il en veut par ses soins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abrégent son chemin,
Il passe promptement par le pays latin:
Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
Secondé dans son vol des ailes du génie,
On le voit, au grand jour publiant ses écrits,
Se placer parmi vous, Messieurs les beaux esprits.
Mais la fureur des vers et la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante satire:
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il apprend à se taire.
Damon quitte le Pinde, et des desseins plus hauts
L'élèvent au théâtre où brillent les héros:
Il vole sur les pas de Mars et de Bellone,
Il venge sa patrie, il raffermit le trône,

Il brave les périls, il cherche les hasards;
Il conduit les assauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ses combats nombreux sont suivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques succès de plus,
Damon seroit l'égal du vainqueur de Brutus.

Mais on brigue, on conspire, et l'implacable envie,
Répand avec fureur ses poisons sur sa vie;
Du front victorieux de ce jeune guerrier
Elle vient arracher le superbe laurier.

De ses exploits, dit-on, il n'est point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paroître habile;
Si l'État par son bras a pu se soutenir,
D'un aussi grand service il faudra le punir;
Ses vertus du ministre ont allumé la haine,
Encore une victoire, et sa perte est certaine;
Qu'il répande pour nous son sang dans les combats,
Ce sang augmentera le nombre des ingrats:
On l'accuse, et ces bruits volent de bouche en bouche,
Le courtisan malin et le guerrier farouche
Divulguent au hasard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot est abusé par eux.
Ah *Damon!* quelle épreuve! ambition trompeuse!
Telle est de tes héros la récompense affreuse!
Quand même leurs exploits semblent se surpasser

Souvent un envieux les fait tous éclipser.
Damon, dont l'imposture ose obscurcir la gloire,
Déçu de son espoir au sein de la victoire,
Perdu par ses jaloux lorsqu'il vengeoit l'État,
Quitte plein de dépit le métier de soldat;
Mais dans ce désespoir l'ambition altière
Lui fait tourner ses pas vers une autre carrière.

Il paroît tout à coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient sombre, rêveur, défiant, misanthrope;
Damon comme soldat fut simple dans ses moeurs,
Il se livra ministre aux vices des grandeurs.

Lorsque la politique, adoptant le sophisme,
S'imbut des trahisons du machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que ministres trompés et ministres trompeurs;
On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes:
Cette corruption, qui l'infecte soudain,
Rend *Damon* soupçonneux, double, dur, inhumain.
Ivre de son pouvoir et plein de son système,
Il ne voit, ne connoît et n'aime que lui-même.
Ce n'est plus ce berger gai, modéré, content,
Qu'un sort doux, mais uni, rendoit compatissant;
C'est un riche, écrasé du poids de sa richesse,
Qui porte au fond du coeur le dégoût, la tristesse:
Il aime son aisance, il trouve des travaux;

Il cherche des amis, il trouve des rivaux:
Il doit de l'avenir deviner le mystère:
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines,
Le temps, qui détruit tout, déjà glace ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes libertins,
Aux bacchiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux a cuvé leur ivresse,
Recouvrer au réveil l'esprit et la sagesse;
Ainsi, de son erreur rejetant le poison,
Damon retrouve enfin sa première raison:
Il maudit l'Intérêt, la Gloire et sa folie,
Et reprend ses moutons et sa première vie.
Phyllis à son retour, la constante *Phyllis*,
Embrassant son amant, vit ses voeux accomplis:
Damon jouit en paix d'une heureuse vieillesse,
Et goûta les plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais *Phyllis* ni ses moutons!
Les frivoles faveurs que fait la renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour;
Ils sont autour de vous, mais semblable à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa lèvre fatale,
Le vrai bonheur est fait pour les coeurs vertueux.

Allez

Allez donc maintenant, avare, ambitieux,
Follement vous bouffir de pompeuses chimères;
Nos fortunes, mortels; ne sont que passagères.
Tel possède aujourd'hui de superbes jardins,
Qui seront dès ce soir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous sont prêtés, rien n'est sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie.
Le temps emporte tout, les maîtres, les sujets;
Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi, sans profiter des biens qu'on nous destine,
Nourrir en notre esprit une guerre intestine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un pilote bien sage
Doit préférer le port aux risques du naufrage.

ÉPITRE à Rottembourg, sur les voyages.

J'en conviens, Rottembourg, quoi que l'on en présume,
L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné,
Est par un vieil usage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottise, allant de race en race,
Maîtrisera toujours la foible populace;

Le siècle la transmet aux siècles à venir;
Tout sot est son sujet; né pour la soutenir,
Il pratique avec soin ce ridicule code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Ses fantasques décrets, ses tyranniques lois,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée,
Ses changemens subits qui la font un Protée;
Je conterois plutôt les roses du printemps
Les épis de l'été, les grappes des sarmens,
Et de l'hiver glacé.... Mais sans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remarquez, Rottembourg, que de pères chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protége,
Lui font courir l'Europe au sortir du collége;
Lors même que ce fils est dépourvu de sens,
Pleins de leurs préjugés, ces obstinés parens
Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'est un remède sûr, et dès long-temps prescrit,
Qui guérit la cervelle et donne de l'esprit.

Qu'un Dieu, fléau des sots, puisse un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londre,
Raffineroit-il plus que celui de Berlin
Les tissus engourdis d'un cerveau né mal-sain?
L'esprit est inhérent et propre à la personne,

Le climat n'y fait rien, la Nature le donne;
Un organe bouché ne se formeroit pas
Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécille,
De ses opinions esclave trop docile,
Penser et raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai et leur dis brusquement:
„ Avez-vous résolu dans votre frénésie
„ De vous déshonorer avec votre patrie,
„ En promenant partout, sans valable raison,
„ L'opprobre de la Prusse et de votre maison?
„ Et que diront de nous les nations polies?
„ Certes leur vanité rira de nos folies,
„ En voyant arriver ce vol de nos badauds,
„ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigoths.
„ Je crois voir des François qui secouant la tête
„ Diront avec dédain : ah! que ce peuple est bête!
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
„ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

Ainsi je leur parlai; les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.

Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui;
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui:
Que sait-il? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence?

A-t-il l'esprit de *Still?* en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
De stupide qu'il fut il est devenu fat:
Et jouant l'étourdi, sans pouvoir jamais l'être,
C'est un lourdaud badin qui fait le petit-maître.
Chrysippe, dites-vous, est un homme prudent;
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant;
Son école est le monde, et son père qui l'aime,
Assuré de ses moeurs, l'abandonne à lui-même;
Avec son esprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens,
Et les bonnes maisons... dites les dangereuses;
Chez l'Abbesse *Paris* et ses religieuses
Votre phénix des fils décemment introduit,
De son zèle dans peu recueillera le fruit;
Au pieux exercice ardemment catholique,
Il en emportera Dieu sait quelle relique,
Qui macérant sa chair lui fera ressentir
D'un plaisir passager le cuisant repentir.

S'il passe chez l'Anglois, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation;
Bizarre et singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie:
Dieu vous garde surtout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le spleen par goût,
Que poussant l'anglicisme insensément au bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage
Il ne se pende un jour à la fleur de son âge!

Si Paris le retient dans un hôtel garni,

Voyez son char superbe artistement verni,
Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
Au cours, à l'opéra sa folle extravagance,
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan.
Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans sa triste patrie?

Ce seigneur opulent, qui prodiguoit son bien,
Puni de ses excès, doit partout et n'a rien,
Et pour lui la Fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carrosse il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux, par un arrêt fatal,
L'enverront dès demain crever à l'hôpital.

Mais *Posthume*, dit-on, doit vous charmer sans doute,
Ce père prévoyant, choisit une autre route;
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un théologien:
Cet austère Mentor, guidant ce Télémaque,
Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des séductions garantissant son coeur....

Suffit, je vous entends; ce dévot gouverneur,
Brutalement savant, sans monde, sans manières,
Déplacé dans le siècle, et manquant de lumières,
Auroit besoin lui-même, afin qu'on le souffrît,
D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
Le pupille encloîtré, tenu sous la férule
Par ce cuistre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Gardé dans sa maison sous de doubles verroux

De prisons en prisons voyageant par le monde,
De l'univers entier pourroit faire la ronde :
Il verroit tout au plus les dehors des cités,
Des enseignes, des murs, et des antiquités;
Il n'aura fréquenté, grâce au cuistre incommode,
Qu'un nombre d'artisans, ministres de la mode,
Et si son plat dévot n'en est point alarmé,
Il verra de ballets un maître renommé,
Qui jusqu'à l'entrechat portant sa connoissance,
Fera couler ses pas au gré de la cadence;
Le beau monde surtout, qu'on recherche avec soin,
Sera fui du bourru, qui ne le connoît point,
Qui prend Londre et Paris pour des lieux exécrables,
Où le Ciel doit lancer ses foudres redoutables.

Posthume, je vous plains, il valoit mieux, je crois,
Élever votre fils sous vos austères lois;
Voyez comme il paroît sombre, craintif, sauvage,
La honte et l'embarras se lit sur son visage.
Viendroit-il de Paris, cet asile des jeux?
Non, vous m'en imposez, ce fils sort des chartreux.
Ah l'utile projet! Ah la belle dépense!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que sait-il? qu'a-t-il vu? qu'en fit son directeur?

Mais voyez ses habits, ils sont du bon tailleur,
De ses cheveux tapés l'élégante frisure
D'un toupet arrangé relève la parure;
Il met du grand *Passot* le génie aux abois,

Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh quoi! pour s'ajuster fit-il ce long voyage?
Qu'on auroit épargné de longueur et d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier et friseur et tailleur à Berlin!
Un jour leur eût suffi pour orner sa figure:
Croyez-vous que ce fils pourra par sa parure,
Malgré son esprit sec et son cerveau perclus,
Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces pères,
De leurs desseins secrets pénétrons les mystères:
Ils ont sans doute un but, et ces sages parens
Auront pensé surtout au bien de leurs enfans.
Dites, lorsque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air et les usages,
Qu'ils seront plus François, plus Anglois que Germains,
Quels utiles emplois leur préparent vos soins?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hasard en décide et non votre prudence.

Je vois vos voyageurs s'empresser chaque jour:
L'un juge postulant se présente à la cour;
Il a pris ses degrés, et soutenu ses thèses
A l'université des coulisses françoises;
De crainte que *Cujas* ne gâtât son cerveau,
Il ne lut que *Mouhi*, *Moncrif* et *Marivaux*;
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait cité d'un vaudeville.

O le juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils rapporteurs!

Le flasque Dameret, fils chéri de sa mère,
Jeune athlète énervé des combats de Cythère,
Désire de couvrir ses membres délicats
Du fer et de l'acier dont s'arment les soldats;
Il n'a jamais connu *Vauban*, *Folard*, *Feuquière*,
Mais l'art d'aimer d'*Ovide* est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,
Imite ses ayeux et se fait campagnard;
C'étoit bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur temps;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
Prirent, en voyageant, un goût si vagabond,
Et ne pouvant depuis rester à la maison,
Se dévouant par choix aux grandes aventures,
Finirent en fripons tout chargés d'impostures?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez les grands des plus fous, des plus sots;
Leur impuissant orgueil, plein de la cour de France,
Imite les *Louis* par leur magnificence.
Des princes dont l'État contient six mille arpens,
Réduisent en jardins la moitié de leurs champs;
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,

Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles;
Dans leurs vastes palais on chercheroit un jour,
Avant que d'y trouver le prince avec sa cour.
Dix hourets font leur meute, et cent gueux leur armée;
Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
C'est le faste des rois, gravé dans leurs cerveaux,
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites provinces,
Falloit-il voyager, et voir tant d'autres princes,
Enfler leur vanité, se rendre malheureux?
Qu'on eût fait sagement de les garder chez eux!

Ces exemples récens ne corrigent personne,
La coutume se suit, soit mauvaise, soit bonne,
L'homme est imitateur sans penser, sans juger;
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette classe;
Elle suit Farfillau qui la mène et qui chasse.
S'il aboie, aussitôt tout aboie après lui,
Sans conoître le cerf qui devant elle a fui,
Sans savoir où ce chien par sa course les mène,
Ils japent après lui, ne le suivant qu'à peine.

Nos gothiques ayeux, dans leur grossièreté,
Ignoroient les douceurs de la société;
Les arts qui florissoient en France, en Italie,
N'avoient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine et du Tibre ils décoroient les bords:
Le besoin demandoit qu'on voyageât alors.
L'Allemagne depuis, quittant sa barbarie,
Par les arts à son tour à la fin fut polie:

L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais sans autre dessein on voyagea toujours.
Cet abus, en croissant, allant à la sottise,
Infecta nos vertus des moeurs de la Tamise.

Mais malgré la coutume, et tous ses sectateurs,
Il est des gens sensés au dessus des erreurs,
Qui présageant de loin, et calculant d'avance,
Pèsent leurs actions au poids de la prudence.

Oui, *Varus* a raison, il prétend que son fils
Augmente ses talens par des talens acquis,
Et des pays lointains rapporte en sa patrie,
De la capacité, du goût, de l'industrie,
Afin que plus utile à soi-même, à l'État,
Dans l'emploi qui l'attend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires
Enter soigneusement des branches étrangères,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi l'heureux *Jason* revint en conquérant
Rapporter la toison dans Argos sa patrie.
Il faut au voyageur un but et du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours,
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le sage vainement vous attaque et vous fronde.
Il n'est que trop certain, les écarts des ayeux
N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.

J'abandonne le monde en proie à sa bêtise;
Maudit soit qui prétend réformer sa sottise:
Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

Qu'on suive votre exemple, on aura mon suffrage;
Je condamne l'abus en approuvant l'usage;
Si tous nos jeunes gens profitoient comme vous,
Je voudrois, *Rottembourg*, qu'ils voyageassent tous.

ÉPITRE, à d'Argens, sur la foiblesse de l'esprit humain.

Oui, je doute avec vous, j'adopte, cher d'Argens,
La raison qui retient votre esprit en suspens,
Qui loin de décider légérement des choses,
Vous fait modestement examiner les causes;
Vous connoissez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des superstitions;
Je vois, entre les mains d'un philosophe libre,
Sa balance en flottant respecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier et présomptueux dans ma tendre jeunesse
J'aimois à décider: c'étoit une foiblesse;

Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, et l'orgueil des docteurs.
En songe je volois aux plaines immortelles;
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avois point d'ailes:
Je sus me défier d'un esprit inventif,
Curieux mais léger, prompt mais spéculatif,
Qui créant des erreurs, adoroit son ouvrage.

Il me semble, d'Argens, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
Qui bien que limité pour nos besoins suffit;
Cet esprit fut pour nous un présent nécessaire,
Et le Ciel le devoit à l'humaine misère:
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme auroit succombé sous le nombre des maux;
Imbécile en naissant, exposé sans défense,
La mort l'eut moissonné dès sa plus tendre enfance;
Un tissu délié, de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre corps;
Contre les aquilons et la bise perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
Il falloit en tout temps combattre les saisons,
Tondre, filer, ourdir et tramer les toisons,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrières,
Et sur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais sur tout autre soin il falloit se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
Par des sons variés, interprètes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre sureté créer des arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, dompter les animaux:
Ainsi sur nos dangers la Nature attendrie,
A la foiblesse humaine accorda l'industrie.
Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut,
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires
La nuit dont la Nature a voilé ses mystères,
Son audace frivole, au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphère apprend à voir le bout.
Non, l'esprit hors de sens n'a plus intelligence;
Nos organes grossiers font toute sa puissance;
Notre raison sans eux, comme un esquif léger,
Sans boussole et sans mâts flotte au gré de la mer;
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des absurdités tout système conduit;
En évitant Scilla, Charybde m'engloutit.

Seroit-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeurs qu'il ne sauroit connoître?

Par le rapport des sens et leurs illusions
Il reçoit des objets quelques impressions;
A l'entendre on diroit que le maître du monde,
Quand il forma les cieux, quand il abaissa l'onde,

Daigna le consulter sur ces profonds desseins
Qui règlent la nature et fixent les destins;
Et l'orgueilleuse Athène et la savante Rome
Définissoient les Dieux, tout en ignorant l'homme.

Est-ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
D'asservir sous tes lois l'immense éternité?
Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Vois l'abyme des temps et ta courte durée!
Aurois-tu précédé ces siècles si nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis en eux,
Ton oeil qui peut à peine endurer la lumière,
Prétend percer des cieux la brillante carrière?

Plutôt des humbles champs où s'élève Berlin,
L'on pourroit découvrir le superbe Apennin,
Que de connoître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés ce mystère muni,
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce docteur ce qu'est la cohérence,
S'il connut la matière et sa pure substance?
Il avoûra que non; mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un roman sur l'esprit!
Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
C'est un souffle, une essence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et se perd dans sa route au lieu de l'applanir.
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,

Voulant être profonde, est tout au plus subtile.
Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté
Obéit en esclave à la fatalité?
Il ne se connoît pas, mais son esprit devine
Que ce vaste univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du sein de l'antique chaos;
Et ce juge éclairé, décidant sans connoître,
Dira comme de rien se peut former un être?
Sait-il ce qu'est le vide? A-t-il pu concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir?

Laissons à cet Anglois, digne de notre estime,
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul sublime,
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,
Et quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps, pesant sur l'autre, également l'attire?
Le grand Newton l'ignore et son art n'en dit rien;
Qui poussera plus loin son calcul que le sien?
Dans une région de ténèbres couverte,
Qui de ces grands secrets fera la découverte,
Si cet esprit puissant fait pour y réussir,
Malgré tous ses efforts n'a pu les éclaircir?

Lorsqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer sur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des vallons ou mesurer des champs,
Il éprouve d'abord ses divers instrumens;
Son opération dépend de leur justesse.

Cet usage en effet est rempli de sagesse;
Si l'on veut raisonner, n'est-il pas de saison
De connoître avant tout quelle est notre raison?
Mais l'homme qui s'ignore, au hasard s'abandonne;
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne:
Resserré dans lui-même, un désir curieux
Égare sa pensée et la perd dans les cieux.
Sait-il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si, malgré ce frein, par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son coeur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On diroit en effet que notre esprit trompeur,
Froid pour la vérité, s'échauffe pour l'erreur;
Dans cent absurdités sa foiblesse nous plonge:
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge.
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité:
Il est comme un miroir dont la glace infidelle,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui sont présentés.

L'homme ne connoît pas jusqu'où va sa foiblesse:
Au sein de la folie il vante sa sagesse;
Enivré d'amour propre il chérit ses talens,
Et de sa propre main se parfume d'encens.

Ce

Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse:
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse;
Qu'un adepte paroisse, et promette son or,
Cent dupes du grand oeuvre en attendront leur sort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.
Qu'un astrologue vienne, et lisant dans les cieux,
Annonce par son art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, rêveur et taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit, pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces astres muets sont-ils donc des prophètes?
Quoi! tout est-il perdu quand on voit des comètes?

J'en sais dont les cerveaux sont vivement frappés
D'esprits et de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres dans la nuit leur semblent des fantômes:
Sans cesse en frénésie, ils en ont les symptômes,
Et toujours alarmés de spectres effrayans,
Ils accusent les morts des crimes des vivans.

Les superstitieux, encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules;

Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs ?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des prestiges vains fabriquer des miracles?

Rassemblons tous les temps, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un seul, je consens qu'on le nomme,
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme?

Oui, l'homme de tout temps fut le jouet honteux
Des grossières erreurs des prêtres frauduleux;
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile; *)
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguoient leur encens à des dieux inhumains.
L'erreur leur immoloit, pour appaiser leurs haines,
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix, suivant ses visions,
N'avoit point combattu pour ses opinions;
Mais les chrétiens depuis dans leur sang se plongèrent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgèrent;
Défenseurs d'une foi qu'ils ne comprenoient pas,

*) L'oignon.

Ces dévots assassins se portoient le trépas :
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs, sans rien gagner par elles :
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par foiblesse, ou croit par préjugé.

Mais que devient au fond cette raison si vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que foiblesse et qu'imbécillité ;
Le bon sens est captif de la crédulité ;
Une erreur singulière est sûre de séduire :
Folard nous en a pu à saint Médard instruire.
Le bon sens est voisin du transport insensé,
L'entre-deux par malheur est bien peu nuancé :
Oui, l'ame la plus forte est pleine de foiblesse,
Ce n'est qu'un bon esprit qui voit sa petitesse.

Les hommes doivent tout aux organes des sens;
Leur ministère instruit leurs esprits impuissans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'est le seul point d'appui de leur intelligence :
Mais ne jugeant de tout que par comparaison,
Dès qu'ils sortent des sens ils perdent leur raison.
De leur esprit borné la petite étendue
Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue ;
De tant de mots nouveaux les sons articulés
Enveloppent des riens en termes ampoulés.

De ce vaste univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devoit t'être accessible ?
Dans tes projets hautains il n'est point de milieu,
Tes destins sont d'un homme, et tes voeux sont d'un dieu.

Tandis que l'aigle atteint le séjour du tonnerre,
La timide Progné vole en rasant la terre;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen;
La prudence le règle et lui sert de soutien.
Non, ne condamnons point cet amour des sciences,
Qui remplit notre esprit d'utiles connoissances;
Qu'un sage soit savant; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connoître il apprenne à douter,
Et que de sa raison gouvernant la foiblesse,
Dans son propre néant il puise la sagesse.
Un peu d'or pour un pauvre est un immense bien;
C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne sait rien.
De tous les animaux que l'univers enferme,
Chaque espèce a ses lois, ses limites, son terme;
La Nature fixa, par ses arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est ainsi qu'Anthée, illustré par la fable:
Sur terre ce géant fut toujours indomptable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étouffé.
Il faut, sage d'Argens, s'enfermer dans sa sphère;
Qui pourroit respirer hors de son atmosphère,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre esprit, sans tenter l'impossible,

Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, d'Argens, seroient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la métaphysique;
Notre esprit dégagé des terrestres liens
Pourroit, en s'élevant aux champs aériens,
Y voir ce qu'il suppose et tout ce qu'il ignore;
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore,
Nos yeux seroient perçans, nos désirs satisfaits,
On n'auroit plus besoin du microscope anglois,
Point de problème alors, tout seroit axiome,
On pourroit disséquer la monade et l'atome,
Et prenant la nature à l'instant que tout naît,
Décomposer chaque être, et savoir ce qu'il est.

L'Éternel nous cacha ces objets des sciences;
Il nous rendit heureux sans tant de connoissances;
Plions modestement nos voeux à ses arrêts,
Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits;
Qu'à notre esprit débile et prudemment timide
La modération serve toujours de guide.
Ce fut dans son école où fleurit autrefois
Ce philosophe grec *) dont nous suivons les lois;
Ce sage, de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle se couvrit de l'égide sceptique;

*) Carnéade.

De notre foible esprit il connoissoit l'orgueil,
Et d'un système adroit le dangereux écueil.

Cicéron, son disciple, au fond de l'Ausonie
Transporta son école et son académie;
Philosophe prudent, généreux sénateur,
Père de la patrie, et fléau de l'erreur.

O sage Cicéron! présidez à ma verve,
Soyez mon Uranie et soyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tuscule
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.

Oui, laissons dans les cieux la science sublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime.
Que sert-il après tout à l'esprit curieux
De descendre aux enfers, d'escalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce sombre dédale,
Appliquons notre esprit à l'utile morale:
C'est elle qui fondant tous les replis des coeurs,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connoître au fond ce que nous sommes,

Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes:
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O céleste Morale! épurez tous mes vers:
Accordez Épicure avec l'âpre stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui mène à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il sera battu.
Tant que la destinée et sa vicissitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et sans perdre à connoître un temps fait pour jouir,
Descartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir.

ÉPITRE AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour satisfaire des épicuriens.

O Comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouissez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus et de la Volupté,
Nourri dans le berceau de la prospérité!
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaisirs, sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels, pour vos nombreux besoins,
Épuiser leurs talens, les arts et l'industrie.

Dans la pompe des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercenaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner, et d'abord contenter vos désirs:
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous sait plaire,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel terrible embarras de servir votre table!
Souvent votre *Joyard* veut se donner au diable,
Pour inventer des mets, dignes dons de Comus,
Sous leurs déguisemens à peine encore connus;
Et vous n'appercevez sous tant de mascarades
Que pâtés, hachis fins, farces et marinades;
Vous ne connoissez plus la chair qui vous nourrit,
Satisfait d'assouvir votre avide appétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
Et réduire à la casse, à la manne, au séné
D'un appétit glouton le goût désordonné.

Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hasard ses languissans pavots,
Fait bâiller l'enjoûment et glace les bons mots.

Tandis que les festins, le luxe et la paresse
De vos sens émoussés séduisent la molesse;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce spectacle, et souffrez que ma Muse
De leurs nombreux travaux un moment vous amuse;
Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.

Cet immense univers, ces divers élémens
Fournissent vos repas; la féconde Nature
Réserve ses faveurs aux enfans d'Épicure:
Nos ruisseaux, nos étangs vous donnent leurs poissons,
L'air donne ses oiseaux, la terre ses moissons,
Et la mer vous présente, en fouillant ses abymes,
Ces monstres recherchés, malheureuses victimes
De la voracité des célèbres gourmets.

Mais laissons pour un temps tous ces étranges mets,
Ces poupars, ces turbots et ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaisans, moins bons que singuliers et rares;
Loin de l'art des Nevers et du raffinement,
Considérons ce pain, pur et simple aliment,
Qui sert toujours de base à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de soins et de culture!

Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs;
Ils éternisent l'art qu'enseigna *Triptolème;*

Par leurs rustiques mains le grain divers se sème,
On creuse avec le fer, on ferme les sillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons;
En vain sur les guérets l'aquilon souffle et gronde,
Vers le riant printemps la semence féconde,
Se sentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pousse, s'élève et couvre les guérets
De sa plante touffue en été jaunissante;
Alors le laboureur saisit sa faux tranchante,
Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit sur ses pas ses enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles,
Après l'avoir lié l'entassent en javelles;
De là le boeuf tardif vers le plus proche lieu
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'essieu:
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et séparent enfin par leurs pesans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins: ce grain que l'on sépare,
Par un autre instrument se broie et se prépare;
Il change de nature, une pierre en tournant
Opère ce miracle à la faveur du vent;
C'est une poudre fine artistement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle soit délayée,
Que la chaleur du four et l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fière mollesse

De ce simple aliment dédaigne la bassesse,
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immense ouvrage
Le François prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connoisseur,
Et dont vous nous vantez la sève et la douceur;
Les fertiles côteaux où serpente la Saone
L'ont fait croître et mûrir vers la fin de l'automne;
Le vigneron soigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile sarment,
Il pressa des raisins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié sans mélange, sans art,
Vieilli dans ses vaisseaux devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre.
Et ce brillant cristal que vous jetez par terre,
Ce vase transparent que vous n'estimez plus
Dans les bruyans transports des plaisirs de Bacchus,
Vous le devez encor à l'industrie humaine.

La cendre, la fougère, et le sable d'arène,
Préparés par les mains d'un habile artisan,
Changent de forme et d'être en un brasier ardent;
Leur composition, de dure et de solide,
Par la vertu du feu, soudain devient fluide;
L'ouvrier, en soufflant par un tube de fer,
Dilate cette masse et la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie,

Elle devient cristal dès qu'elle est refroidie;
Et permet aux rayons d'oser la traverser.

Ainsi s'est fait ce verre où l'on vous voit verser
Cette boisson des dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait savourer sa mousse pétillante.

Avec plus d'art encor se font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale et sans défauts,
Vous rend exactement, comme un portrait fidelle,
Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.
C'est-là tous les matins, après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conseil;
Ce miroir toujours vrai règle votre parure,
Il vous fait arranger la fausse chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit superbe, avorton de la mode,
Qui plus il paroit beau, plus il est incommode,
Vous dérobe sous l'or le drap et sa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'est pas le tailleur,
Qui toisant votre corps sur son moule façonne
Le drap auné, coupé, recousu, qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces bosquets, ces vallons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ses moutons?
Il les tond deux fois l'an; leur utile dépouille
Se convertit en fil, passant sur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,

Minerve dans cet art forma les ouvriers:
Que d'hommes occupés, et que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font voler les navettes!
Un nouvel univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur;
Des couleurs de l'iris on a l'art de le teindre;
Pour lui donner du lustre on emploie un cylindre,
Qui de son poids égal, en roulant, l'aplatit;
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art et de l'adresse humaine!
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie, et de laine;
Un élève d'Apelle en donna le dessein,
Corrège et Raphaël conduisirent sa main;
Ces contours, ces couleurs animent la tenture;
La haute lisse exacte égale la peinture.
Oui, Mercier*), ton aiguille, à l'aide du fuseau,
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau:
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance,
Le lointain fuit des yeux, aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits, poussés au clair obscur,
Couvrent dans vos palais la nudité du mur:
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence;
A quoi servent ces biens sans goût, sans connoissance?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,

*) Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.

Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire!
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
Apprenez à connoître, ô mortel fortuné!
De quel prix est pour vous l'industrie et l'ouvrage;
Du moins à ces travaux donnez votre suffrage.

Mais je parle des arts du ton d'un amateur.
La moindre attention lasse votre Grandeur;
Vos sens sont engourdis, vous sortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La mollesse déjà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un sopha commode, au sommeil délectable;
Ou bien sans y penser je vous vois parcourir
Des romans licencieux, ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos temps dénotent les misères,
Et partagent le sort d'insectes éphémères;
Vous lisez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu;
Cette heure sonne enfin, votre carillon chante.

Savez-vous comme on rend cette montre agissante?
Par quels moyens secrets ses ressorts différens
Travaillent de concert à mesurer le temps?
Comment sur son cadran en tournant en silence,
L'aiguille, en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont le bruit retentit,
Du matin jusqu'au soir, Comte, vous avertit

De la fin de vos jours, dont le terme s'avance,
Et de ce temps perdu par votre nonchalance?

Mais tout est préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre coeur est content;
En vain l'obscure nuit baisse ses sombres voiles,
L'industrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre salon chassent l'obscurité,
Et ravissent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête,
Vous comptez sur le sort qui règne à la comète.

Ces cartons par Muller *) timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
Et leurs combinaisons que le hasard amène,
Règlent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louis, ces ducats, entassés en monceaux,
Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur et rare
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?
On ne l'a point creusé dans ces monts sourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux cieux;
Leur stérile tribut, dont on se glorifie,
N'enrichira jamais la vide Westphalie.

Ah, cher Comte, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ses propriétés la vertu découverte
Aux sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,

*) Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Le fer obéissant connut l'attraction;
Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le pôle tourner sur son pivot mobile;
Un Génois, partagé d'un esprit créateur,
Amant des vérités et rempli de valeur,
Assuré des effets du pouvoir magnétique,
Fonda sur leurs vertus son projet héroïque.

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusus furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Russe esclave;
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel univers.
On lève l'ancre, il part guidé par sa boussole,
Il brave tous les vents déchaînés par Éole,
Tous les flots soulevés du fougueux océan:
Sa proue, en fendant l'eau, s'approche du couchant,
Et ballotté long-temps entre le ciel et l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand, attentif à d'aussi grands travaux,
Fait du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
Les saints sont ennichés sur les bords du Potose.
Les Incas détrônés sont livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
Apprit aux Espagnols, secourus par Neptune,
Sur les bords étrangers à chercher la Fortune;
Cortès, le fier Cortès, avec peu de soldats
Dompte Montézuma, subjugue ses États.

L'Américain

L'Américain troublé voit, rempli d'épouvante,
Approcher de ses bords une ville flottante,
Et huit cents Espagnols lui paroissent des Dieux,
Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux;
Des monstres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides:
Tout se soumet, tout plie, on enchaîne le Roi,
Cortès aux Mexicains fait respecter sa loi:
Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire,
Par des meurtres affreux ternissent leur victoire;
Les caciques, les rois sont livrés au trépas.

Depuis, l'astre brûlant de ces riches climats,
En dardant ses rayons sur cette ardente zone,
Ne vit plus de cacique ou de roi sur le trône;
Le peuple avoit péri comme ses souverains,
Les fleuves regorgeoient du sang des Mexicains:
Parmi tant de fureurs et tant de funérailles
On fouilloit dans les monts; du sein de leurs entrailles
L'Espagnol retiroit ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que cachoit l'Amérique,
La dépouille des rois, les trésors du Mexique,
Et tous ces biens gagnés par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid, passèrent à Cadix.
On timbra les lingots, la pièce eut son poids juste,
De Charles *) à chacune on imprima le buste,
Ces signes des valeurs reçurent divers noms,

*) *Charles-Quint.*

On vit piastres, ducats, pistoles, patagons;
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main se verse.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers;
L'Espagnol les reçoit, il nous rend des espèces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses;
Les tributs du Mexique, en Prusse transportés,
Entretiennent les arts dans les grandes cités;
Ils font naître le luxe, enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépense;
Le laboureur qui vend le fruit de sa sueur
Du prix qu'il en reçoit va payer son seigneur;
C'est lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
Jugez, Comte, jugez, par ces foibles desseins,
Des travaux étonnans qu'embrassent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matière est immense,
Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

Mais ceci vous suffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'industrie en tous lieux qui s'accroît et s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appât du commerce;
L'Asie et l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprisez-vous encor ces artisans habiles,
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles?

Leurs occupations les rendent vertueux:
Comte, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines.
Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont achetés les peines:
La paresse offre à l'homme une fausse douceur:
Le travail est pour lui la source du bonheur.

ÉPITRE A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espèce.

Non, ne présumez point, sublime Maupertuis,
Que Dieu règle un détail trop au dessous de lui:
De nos frêles destins, de notre petitesse
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi! notre individu, quoi! nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause première,
En donnant une forme à l'antique matière,
Aux êtres imposa ses immuables lois:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pommier l'arbre se reproduit,

Mais jamais ce pepin ne produira de roses :
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tyrans de son coeur et de ses actions ;
Leur empire est connu par des effets semblables ;
La trahison naquit des haines implacables ;
L'amour à ses douceurs mêle un cruel poison ;
Il égare l'esprit et séduit la raison ;
Inquiet, soupçonneux, rempli de jalousie,
Il produit la fureur ou la mélancolie ;
La colère est subite, aveugle en ses accès ;
Et pousse les humains au comble des forfaits.
Nous sommes tous marqués d'un de ces caractères ;
Ils ont, vous le voyez, des suites nécessaires :
Un *Héraclite* pleure, un *Démocrite* rit,
L'atrabilaire est dur, et l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces passions ; une main inconnue
Dans un ordre ignoré partout les distribue.
Tant de variétés, tant de destins divers
Par leurs combinaisons décorent l'univers,
Et d'un spectacle usé renouvellent la scène.

Mais l'être tout-puissant ne se met point en peine
Du rôle que je joue et du sort qui m'attend ;
Mon principe m'entraîne, et je suis son torrent :
Si du faîte des cieux il abaisse sa vue,
Il voit, d'un oeil égal, la rose et la ciguë :
Le grand est son ouvrage, et dans l'immensité
Il sait manifester toute sa majesté :

Dans de vastes desseins ce Dieu peut se complaire;
Mais il est sourd aux cris du stupide vulgaire:
Sans soins, sans embarras, sans peine, sans tourment,
Il sait que la Nature exécutant son plan
Obéit à ses lois sans leur donner d'atteinte;
Et garde les vertus dont il l'avoit empreinte.

Tel, sûr de son ouvrage, un horloger expert
Agence des ressorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement son allure constante;
Au principe moteur la montre obéissante,
Dans l'absence du maître accomplit ses desseins.

Et tel, ayant posé des principes certains,
Dieu soumit les effets à leurs premières causes;
Sûr des événemens il laisse aller les choses:
Ce qui nous paroît bien, ce qui nous paroît mal,
Tout concourt en effet à son plan général.

Les lois qu'à la matière imposa sá sagesse
Se bornent au devoir de conserver l'espèce;
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le temps présent répare le passé,
Ainsi nous occupons les places de nos pères;
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires;
Le Rhin fournit la mer du tribut de ses eaux;
Là naissent des forêts, ici des végétaux;
Leur semence diverse, également féconde,
Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde:

Mais leur force inhérente et leur fécondité
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connoissez la Nature; attentive à l'espèce
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse;
Par sa fécondité le monde est maintenu,
Et son sein abondant fournit au superflu:
Elle sait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine
Qui tombent les hivers, abattus par les vents,
Et sans multiplier pourrissent dans les champs.

Qu'un déluge en été détruise la semence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance:
Que l'Afrique fournisse aux besoins des François,
Que les champs des Germains nourrissent les Anglois,
Ces objets, grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il poursuit son allure.

Voyez, quand le printemps vient déchaîner les eaux,
Que les torrens saxons font enfler nos ruisseaux,
Dans son cours orgueilleux l'Elbe majestueuse,
Étendre sur les prés sa fange limoneuse,
Changer en serpentant la forme de son lit,
Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit;
Sans égard au terrain, qu'il soit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'univers il n'est rien de perdu;
Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu:
Il rit de l'homme vain, qui rempli de lui-même,
Mécontent de son sort, blâme l'être suprême.

Eh quoi, la taupe aveugle en son vil souterrain,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle appercevoir leur immense étendue?
A sa motte de terre elle borne sa vue.

Maupertuis, l'homme est taupe, étroitement borné,
Par l'instinct de ses sens il se trouve enchaîné;
Ses jugemens sont faux, ses lumières trompeuses.

Ce campagnard se plaint que des sources bourbeuses
Coulent par le gagnage à travers ses vallons,
Il accuse les Dieux; connoît-il leurs raisons?
Ce marais desséché qui forme sa prairie,
A l'utile ruisseau doit son herbe fleurie,
Et ces eaux serpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

Tels sont nos préjugés : l'homme d'un regard louche
Voit et sent vivement le malheur qui le touche;
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que son mal fait à la société.

Atome imperceptible, insecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avoit-elle promis de troubler l'univers

Pour t'épargner des soins, des peines, des revers ?
Étouffe ton orgueil, qui te rend misérable,
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général, par le Ciel arrêté,
Un homme, un Etat même est à peine compté;
Un empire n'est rien, il disparoît dans l'ombre
De ce vaste univers, de ces mondes sans nombre
Qui nagent dans le vide autour de leurs soleils,
Supérieurs aù nôtre, ou du moins ses pareils.

Des plus puissans États examinons l'histoire:
Je vois de grands revers à côté de leur gloire;
La Grèce, jadis libre, esclave des Romains;
La maîtresse des mers et des champs africains,
Par Scipion conquise, abattue et rasée.
Par les Huns, et les Goths je vois Rome embrasée,
Ici tout un pays submergé par les flots,
Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos;
Tant de vastes États, tant d'immenses colosses
Ébranlés et détruits par des peuples féroces;
De la vicissitude ils se ressentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous;
Insensible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde:
Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui, dans l'immensité l'homme est anéanti,
Oui, cette vérité, qui blesse une ame vaine,
Par les événemens paroît claire et certaine.

Lorsque l'astre des jours qui règle les saisons,
De ses rayons ardens vient brûler nos moissons,
Et que les cieux d'airain, qu'à grands cris on implore,
Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'aurore,
L'État prévoit sa perte, il va manquer de pain;
Le besoin, la pâleur, la misère, la faim,
L'horreur, le désespoir, et la mort implacable
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignoit veiller sur nos foibles destins,
A ces calamités donneroit-il les mains?
Verroit-il de sang froid le démon de la guerre
Voler d'un pôle à l'autre, en détruisant la terre?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces massacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats sanglans qui nous ensevelissent,
Ces générations qui par le fer périssent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'espèce fièrement triomphe du destin.

Qu'un monarque absolu, par des arrêts très-sages,
Proscrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés, aux humains serviables,
Ont pour multiplier des ressources semblables,
Notre voracité de leur chair se nourrit,
Mais il en naît partout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux est présent à ma vue
Qui ravit la génisse au joug de la charrue;
Nos prés semblent déserts; sur nos troupeaux nombreux
La mort appesantit son glaive rigoureux;
Tous les secours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs, sans leurs travaux, vont demeurer stériles;
Le triste laboureur pensif, désespéré,
Sans toucher son rateau demeure désoeuvré:
Les François, les Bretons, la vaste Germanie,
La Prusse, tout le nord et la froide Scythie
Éprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement exerce ses fureurs;
Voici d'autres troupeaux, parés de leur jeunesse
La Nature par eux réparera l'espèce.

Cette calamité rappelle à mon esprit
Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit.
Citoyens malheureux! ô ma chère patrie!
De votre triste sort mon ame est attendrie.
Le trépas n'épargnoit le peuple ni les grands,
Et le royaume en deuil déploroit ses enfans.

Du mal contagieux l'attaque étoit subite,
De ceux qu'il atteignoit la vie étoit proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûloit,
L'haleine leur manquoit, la soif les accabloit;
Ils buvoient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courses,
Sans éteindre leur soif, auroient tari leurs sources;

Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau,
Leurs entrailles sentoient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étinceloient, leur gorge étoit aride,
Leur langue desséchée, et leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendoient les bras,
Ils portoient sur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuses
Sentoient couvrir leurs corps de taches venimeuses,
De ces charbons crevés sortoit un poison noir,
Ils mouroient dans les cris et dans le désespoir.

O temps infortunés, ô temps vraiment funestes!
Il n'étoit plus alors de Nisus ni d'Orestes;
Les noeuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvoit lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter? ô comble de nos crimes!
On fuyoit lâchement ces plaintives victimes,
Qui sentoient les fureurs de la contagion;
On les laissoit mourir sans consolation:
La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance,
Alors de tous les coeurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces temps,
Les places, les maisons pleines de nos mourans;
Là le frère expirant sur le corps de son frère,
Le cadavre du fils couvrant celui du père;
Là de tristes sanglots et des cris douloureux;

De lamentables voix qui s'élevoient aux cieux:
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend, sans le savoir, une boisson mortelle;
Sa mère, défaillante, et manquant de secours,
Veut même en expirant lui prolonger les jours.
Figurez-vous ces morts privés de sépulture,
Et représentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'exhaloient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frappés que d'objets lamentables.

O jours trop désastreux! spectacles effroyables!
A la sombre lueur d'un funèbre flambeau,
Une famille entière est conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur dernière
Dans peu sont tous portés au même cimetière.
Là des monceaux de morts on détournoit ses pas.
Où fuir? hélas! partout on trouvoit le trépas;
La mort, jusqu'aux saints lieux insultant tout asile,
Fit un sépulcre affreux de cette triste ville *)!
La peste avoit juré la mort des Prussiens,
Il nous restoit si peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avoit commis sa rage,
Que ce pays désert sembloit un champ sauvage.

Soit que la peste alors, lasse de ses fureurs,
Terminât de nos maux les funestes horreurs,
Ou bien qu'elle perdît par ce ravage insigne

*) Koenigsberg.

De son poison mortel l'influence maligne;
Le mal finit enfin, et sous un règne heureux *)
La Prusse répara son destin malheureux;
Le peu de citoyens qui des maux échappèrent,
Secondés par le temps, depuis la repeuplèrent:
La Nature attendrie, attentive à nos jours,
Nos pertes rétablit, vint à notre secours:
Tout le peuple nouveau dont la Prusse est remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie,
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux États
Les traces qu'imprimoit la fureur du trépas.

Si ces calamités troubloient l'ordre des choses,
La main du tout-puissant arrêteroit leurs causes;
Mais ce qui nous paroît un malheur capital,
N'est rien, quand on le voit d'un coup d'oeil général.
Que cette vérité, quoique dure et sévère,
Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire.
Le sage gagne à tout, l'école du malheur
Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur
Il sait à quels dangers l'expose sa nature;
Dans des jours fortunés disciple d'Épicure,
Dans des jours désastreux disciple de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs: respectons en silence
Ces lois qu'à l'univers donna la providence;
De notre esprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider sur tant de profondeurs,

*) Celui du feu Roi.

Et soyons assurés, malgré nos catastrophes,
Que le Ciel en fait plus que tous les philosophes.

ÉPITRE à mon Frère Ferdinand, sur les voeux des humains.

Tous les hommes sont fous : Platon dans son erreur
Leur donna la raison, et leur fit trop d'honneur ;
Un triste instinct les porte à la vicissitude,
Leur vié est le tableau de leur inquiétude.
Empressés d'obtenir, lassés de posséder,
Leurs voeux et leurs destins ne sauroient s'accorder.
J'aime à voir tel qu'il est l'homme et son caractère,
Et l'exemple d'autrui sur mes défauts m'éclaire,
Oui, le coeur des humains, ce fidelle miroir,
Nous peint tous dans le vrai, si nous voulons nous voir.

Un jour en raisonnant je traversai la ville,
L'esprit tout occupé, suivi de Théophile ;
Le hasard me mena du côté du jardin ;
Un peuple d'importuns remplissoit le chemin,
De mille voix en l'air le discordant mêlange
Nous annonçoit de loin la multitude étrange
Qu'assembloit en ces lieux l'esprit d'oisiveté.
Aussi désoeuvrés qu'eux, la curiosité

Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante,
Les fous sont pour un sage une leçon puissante.
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre pressés;
Se heurtant, se fuyant, poussés et repoussés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée,
Nous voilà des secrets de l'absurde assemblée.

Un jeune fou disoit, parlant vîte et très-haut :
„ Puisse-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt,
„ (Qu'importe au sud, au nord, en quel lieu de la terre ?)
„ Pour exaucer mes voeux, une sanglante guerre!
„ On connoîtroit alors le prix que nous valons;
„ Loin de nous consommer, ainsi que nous faisons,
„ Dans les honneurs obscurs de grades subalternes,
„ On connoîtroit en nous des Eugènes modernes.
De jeunes officiers se parloient sur ce ton,
Un poil follet à peine ombrageoit leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
Vingt personnes au moins, croyant se réjouir,
Se parloient à la fois sans penser, sans ouïr;
Ce flux impétueux, qui vient et nous inonde,
Se dissipe à l'instant et se perd comme l'onde;
Tout change, et nos voisins sont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un squelette ambulant me passe et me coudoie,
Disant à son ami: "Dieu! que j'aurois de joie

„ Si le Ciel bienfaisant, renouvelant ses dons,
„ Daignoit me départir deux vigoureux poumons!
„ Un siècle tout au moins j'aurois dessein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de poursuivre.

Bientôt d'autres passans s'approchèrent de nous,
Un personnage âgé se distinguoit d'eux tous;
Il disoit d'un ton sec à l'un de ses confrères;
„ Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne présumez pas que je me trouve heureux;
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes voeux;
„ Je leur ai demandé que ma stérile flamme
„ Pût encor procurer un seul fils à ma femme,
„ Mes avides neveux désirent mon trépas,
„ Mes biens accumulés seront pour des ingrats.
Quelques collatéraux, qui près de lui passèrent,
Bras dessus, bras dessous, vivement l'embrassèrent;
Et de mille fâcheux qui discouroient sans choix,
Le bruyant carrillon fit étouffer sa voix.

Nous entendons chanter, on éclatoit de rire;
Tous ceux qui de l'amour sentoient le doux empire,
Auprès de leurs beautés faisoient les doucereux;
Un homme très-rêveur étoit tout auprès d'eux,
Il se promenoit seul d'un pas grave et stoïque
En

En se frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés sur terre exprimoient sa douleur.
Touché de ses soupirs, ému de son malheur,
Lui promettant mes soins et ma foible assistance,
Je le presse surtout de rompre le silence:
„ Ah! puisse Bestuchef périr tragiquement!
Reprend-il, et soudain me quitte brusquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience
S'écria: „ Dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!
„ Partons, et dès demain revenons tous les deux;
„ Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
„ Et nous favoriser d'un temps doux et propice!
Appercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets:
Vous en formez ici pour de moindres sujets;
Au lieu de relever les foiblesses des autres,
Il seroit plus sensé de corriger les vôtres:
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin,
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;
Souvent un ciel serein se couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours succèdent les orages.

Mon Frère, je vous fais le tableau de nos moeurs.
Voyez ces insensés en proie à leurs erreurs,
Dévorés de désirs et nourris de chimères,
S'élever follement au dessus de leurs sphères,
Attristés du passé, dégoûtés du présent,

Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant ;
D'un bonheur idéal soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les temps qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de voeux audacieux ;
Remplissez leurs souhaits, la colère céleste
Ne put jamais leur faire un présent plus funeste.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des destins;
Observez ce concours de malheureux humains,
Qui passant tour à tour de l'espoir à la crainte,
Mécontens de leur sort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous : „ Tremblez, foibles mortels,
„ Renoncez à changer mes décrets éternels,
„ Connoissez l'avenir ; la liaison des choses,
„ L'enchaînement des faits assujettis aux causes,
„ Tout obéit aux lois de la nécessité.
„ Voyez, voilà le temps, voilà la vérité,
„ Ils vont hâter pour vous l'ordre des destinées,
„ Présenter à chacun le cours de ses années ;
„ Dans l'immense avenir quel est l'événement,
„ Qui peut remplir les voeux de votre égarement ?
„ Quittez les vains projets où votre esprit se fonde,
„ Vos voeux dans le chaos replongeroient le monde ;
„ C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu,

„ Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu ;
„ Les sorts sont partagés, soyez contens des vôtres,
„ Ceux que vous désirez font les destins des autres ;
„ Et si j'avois été flexible à vos soupirs,
„ Vous seriez tous punis par vos propres désirs.

„ Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place ;
„ Vois sa funeste fin, frémis de son audace :
„ Il aimoit les dangers, il cherchoit les combats ;
„ Le voilà moissonné par la faux du trépas.

„ Toi, qui du vieux Nestor désires les années,
„ Peins-toi dans ce vieillard les tristes destinées
„ Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparoit ;
„ Il n'a plus de plaisirs, son bonheur disparoît ;
„ Il vit dans les dégoûts ; l'âge, la maladie
„ Ronge insensiblement la trame de sa vie,
„ De sa foible raison consume le flambeau,
„ Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.

„ Approche, vieux Crésus, mécontent imbécille.
„ Possesseur malheureux d'une femme stérile,
„ Vois-tu chez ton voisin ce fils tant désiré ?
„ C'est un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.

„ Misanthrope absorbé dans tes frayeurs sinistres,
„ Au lieu d'un Bestuchef vois deux nouveaux ministres

„ Plus fiers, plus corrompus et plus entrepre-
nans !
Ah! modérez, mortels, vos désirs violens ;
„ Un ciel toujours serein, un bonheur sans mé-
lange
„ Étoient-ils faits pour vous qui rampez dans la
fange ?
„ Rien ne vous étoit dû, j'ai beaucoup fait pour
vous,
„ Ingrats à mes bienfaits, redoutez mon cour-
roux.„
Il dit, et dans l'instant, à ses accens terribles,
Le palais et le Dieu devinrent invisibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ses voeux
Dit, en se résignant, laissons agir les Cieux.
Qu'est-ce que nos souhaits ? des plaintes in-
sensées,
D'inutiles regrets, de frivoles pensées,
Des songes turbulens d'un sommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.
Notre sort est marqué ; l'homme déraisonnable
Veut changer à son gré son arrêt immuable,
Tandis que Jupiter de deux vases égaux
Verse sur les humains et les biens et les maux.
Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverser l'ordre de la nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur et parfait ?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?
Réponds, pour quels humains les trois Parques
sévères

Ont-elles donc sans fin filé des jours prospères?
Consultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces fastes échappés à l'injure des temps,
Fouillons l'antiquité, rappelons la mémoire
De ces illustres morts qui vivent dans l'histoire:
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

Crésus se crut heureux; une foule importune
De courtisans flatteurs adoroit sa fortune;
Il apprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

Cyrus, qui le vainquit, et qui dompta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune et sa vie,
Une femme *) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharsale, entouré d'envieux,
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir et de gloire,
Arbitre des humains et maître du sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrois vous citer l'exil de Bélisaire,
Un Frédéric Second errant dans la misère,
Ce Roi neuf ans heureux et neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultawa vit presque son captif.

Oui, tel est nôtre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un temps, dans d'autres fortunées.

*) Tomiris.

Faut-il pour le prouver, échauffant mes pou-
mons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience?
Mais un coeur ulcéré, plein d'orgueil et de fiel,
Se révolte tout haut contre l'arrêt du ciel:
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„ Passe que le vulgaire éprouve des hasards,
„Mais les gens tels que moi méritent des égards, „
Disoit un certain homme, ennuyé de l'attente
Du bien qu'il espéroit par la mort de sa tante.

Varus est mécontent, il ne sait pas pourquoi,
Mais son chagrin le ronge et lui donne la loi.

Si *Plancus* fait des voeux c'est que *Plancus*
s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

Galba, devenu Prince, est las de son bon-
heur,
Il n'a plus de repos qu'il ne soit Électeur;
Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
Veut décorer son front du sacré diadème,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Césars leur vaine majesté:
Ses voeux vont en croissant, il est incorrigible:
Oui, rendre heureux un fou c'est une oeuvre
impossible.
O le sage discours que le vieux Cynéas
Fit au bouillant Pyrrhus, qui ne l'écouta pas!

„ Quittez ces vains projets dont votre esprit
s'enivre,
„ Apprenez à jouir, c'est apprendre à bien vivre.„
Je suis de son avis, ici-bas tout mortel
Doit jouir du présent, c'est le seul bien réel.
Le temps qui fuit toujours, emporte nos années ;
En dévorant sans fin nos frêles destinées,
Il s'échappe, il s'envole, et ne revient jamais:
Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès,
Quand le bonheur présent lui pèse et l'importune,
De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.
Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.
Si l'homme étoit instruit, au jour de sa naissance,
Des desseins qu'a sur lui la sage providence,
L'un, prévoyant ses maux, deviendroit furieux,
L'autre, sûr de ses biens, seroit trop tôt las d'eux ;
Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie,
Armant leur désespoir, abrégeroient leur vie.
Oui, laissons l'avenir dans son obscurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la providence,
Supprimons de nos voeux l'orgueilleuse imprudence:
Que le Ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

ÉPITRE à STILL, sur l'emploi du courage, et sur le vrai point d'honneur.

Still, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord.
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort ;
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce ;
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'appaiser ;
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie ;
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suède a de nos jours souffert cette infamie,
Elle qui subjugua la fière Germanie,
A vu de ses guerriers les coeurs abâtardis
Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis.
La Finlande, témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.

Par un destin pareil, ces fiers républicains
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevoit dans leurs murs un maître tyrannique,

Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et souiller les vertus qui paroient leurs ayeux ;
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laffeld et Fontenoi sont témoins de leur honte ;
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchoit dans ses roseaux un asile assuré.
Telle est la lâcheté d'un coeur pussillanime,
La foiblesse est sa honte, et la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de foiblesse, il n'est jamais ardent ;
Assuré de son coeur et maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparoît, et c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner ;
L'honneur est dans sa bouche, et pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
L'impétueux courroux ne peut se gouverner ;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colère,

Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour sauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déploreroit qu'un caprice bizarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
N'on, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage, et la change en fureur.

Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie;
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie;
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour:
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des frères,
Respectez vos foyers, vos pénates, vos pères,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs et suspendez vos coups:
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

„ Verrai-je, ô ciel, dit-elle, égorger mes enfans,
„ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?

„ Quel monstre des enfers, quelle affreuse Euménide
„ Ramène les forfaits que vit la Thébaïde?
„ Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,
„ Dont le venin semé produisit sur la terre
„ Un peuple qui périt en se faisant la guerre?
„ Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„ Pour trahir votre mère, et vous exterminer?
„ Barbares assassins! Si j'ai pu vous produire,
„ C'étoit pour vous aimer, et non pour vous détruire;
„ Épargnez ce beau sang: que mes rivaux jaloux,
„ Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups.
„ Oui, signalez contre eux le vertueux courage
„ Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage.
„ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„ Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
„ Le courage rend-il les humains sanguinaires?
„ Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos frères?
„ Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion.

J'applaudis de bon coeur à notre nation,
Lorsque de ses succès, présens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.

Manes que je révère, invincibles héros
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,

Souffrez que j'ose orner mes poëmes funèbres
Des noms que vos vertus ont rendus si célèbres.

Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux;
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie, et ma reconnoissance;
Ces faits que publira l'auguste vérité,
Seront l'exemple un jour de la postérité;
Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame,
Lorsque l'amour du bien et la gloire l'enflamme:
Que l'immortalité me prête son burin;
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'attesterai comment votre ardeur généreuse
Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
Dans combien de combats, sous vos efforts soumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illustres fils d'Albert, l'ennemi, de son foudre,
Tous les deux, juste Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
Très-dignes rejetons de ce grand Électeur
Qui jadis comme vous risqua cent fois sa vie
Pour défendre l'État, pour sauver la patrie.
Cher Finck, ah Schulembourg, que je plains votre sort!
Toi, brave Fizerald, spectateur de ta mort,
Étoit-ce donc à moi de fermer ta paupière?
Que ne promettoit pas ton illustre carrière,

Si le Dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre espoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent,
Les Anglois sont surpris, et les Hongrois les louent:
Dans ce fameux combat, si long-temps disputé,
L'amour de la patrie et l'intrépidité
Les firent triompher, à force de constance,
Des vieilles légions, fières de leur vaillance,
Qu'Eugène avoit su rendre invincibles sous lui;
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que dirois-je de vous, héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit la seconde victoire?
Rien ne vous ébranla: ces perfides Saxons,
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompoient les noeuds sacrés d'une triple alliance,
Ils quittoient la Bavière, et la Prusse, et la France;
Jaloux de nos succès, qu'ils ne pouvoient ternir,
Ils fuyoient et par crainte et pour nous affoiblir;
Le Lorrain s'avançoit vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'océan vos immortels exploits.

Hélas! cher Rottembourg, est-ce vous que je vois
Victime de la mort? Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandoit un miracle,
Et Mars vous rappela des portes du trépas;

L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck et Buddenbrock, ardens à la poursuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.

Bientôt la politique, appelant des secours,
Ligua cent nations qui juroient notre perte;
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voyoit marcher sous l'aigle des Romains
Croates et Saxons, Barbares et Germains;
Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils descendoient déjà des monts de la Bohème;
Un présage trompeur, un chimérique espoir,
Et leur présomption leur faisoient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête:
Sans songer aux combats, ils régloient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyoient subjuguer.
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwérin, Truchsess, During, vous perdîtes la vie,
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

Quoi! sont-ce des dragons? Sont-ce des demi-dieux,
Qui renversent partout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs et de drapeaux signale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainsi lorsque les vents déchaînés sur les eaux
Vers le prochain rivage amoncèlent les flots,

D'un choc impétueux les digues sont percées,
Les bois déracinés, les maisons renversées,
Et la mer en fureur, s'élançant sur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre insigne valeur nous donna la victoire:
Que de sang précieux, ô généreux guerriers,
Dans ce jour de carnage arrosa vos lauriers!

Prusse, de tes héros la race est immortelle,
Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.
Sur les monts sourcilleux de la sombre Bohème,
Aux complots meurtriers joignant le stratagème,
Ils formoient des projets dictés par le courroux,
Le nombre étoit pour eux, la valeur fut pour nous:
Héros, qui confondez leur funeste artifice,
O Wédel, notre Achille, et vous Goltz, notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès;
Que d'obstacles vaincus par vos coeurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.

Mais quels sont ces héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats et la glace?

Le Lorrain qui s'armoit au milieu de l'hyver,
Nous portoit dans ses mains et la flamme et le fer:
„ Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie;
„ Faisons de leurs palais une seconde Troie;
„ Tous leurs fiers défenseurs, dans leurs sanglans combats,
„ Ont été moissonnés par la faux du trépas,
„ Le plus pur de leur sang acheta leur victoire;
„ Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire!
„ Le succès nous appelle, il est temps, vengeons-nous.

A ces mots, nos guerriers pleins d'un noble courroux,
S'élancent aux combats, les Cieux leur sont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut s'opposer à leur heureux destin.
Sur ses remparts affreux l'ennemi se rassure,
Il faut vaincre à la fois et l'art et la nature;
Ils volent sur des monts tout chargés de frimats,
Que défendoient le feu, le fer, et le trépas;
Ils volent: rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, foibles efforts d'une impuissante rage:
La Mort fond sur Brédow par des coups imprévus.
O Mort cruelle, arrête, épargne ses vertus!

Des ennemis altiers l'espérance est détruite,
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite.
Ah!

Ah! Polentz, Kleist, Rindorff, quels coups vous
ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs; grand Dieu vous
périssez!
Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante?
Il n'est plus d'ennemis, leur rage est impuissante,
La Prusse a triomphé dans ces fameux combats
Du terrein, des saisons, du nombre des soldats,
Et la gloire à vos mains en étoit réservée.

La patrie, en ce jour par vos exploits sauvée,
Notre triste patrie, en proie à ses douleurs,
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs;
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses alarmes,
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses lar-
mes;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dus.
Notre reconnoissance égale vos vertus.

Telle est de nos héros la valeur admirable,
Tel est le point d'honneur pur, simple, et véri-
table,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa patrie, et doux dans le pouvoir.
L'État fait affronter les périls de la guerre;
Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre;
Par le puissant effort d'un esprit vertueux,
Il perd pour ses parens le jour qu'il reçut d'eux.

Ainsi Léonidas, au pas des Thermopyles,
S'immola pour la Grèce, et rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans;
Son audace étonna la valeur des Persans.

Ainsi chez les Romains le généreux Décie
Pour fixer la victoire abandonna sa vie.
Illustres défenseurs! héros des Prussiens!
Vous avez surpassé ces héros anciens,
Vous serez désormais nos dieux et nos exemples.

Malheureuse jeunesse, accourez à leurs temples;
Abhorrez vos fureurs; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent se ménager.
Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
Ainsi que ces héros, mourez pour la patrie:
Leurs noms fameux iront jusqu'à la fin des temps,
Tant que cet univers aura des habitans,
Et que l'astre des jours, du haut de sa carrière,
Dispensera sur eux sa brillante lumière.

ÉPITRE au Général BRÉDOW, sur la Réputation.

Brédow, l'homme est aux yeux d'un censeur équitable
Un être raisonneur plutôt que raisonnable:
Son esprit inquiet, vain, superficiel,
Embrasse l'apparence, et manque le réel;
Sa foiblesse entrevoit, et son orgueil décide.

Est-il rien de plus faux et rien de plus stupide
Que la frivolité de tant de jugemens,

Que ces décisions d'ineptes suffisans,
Que tant de tribunaux qui sans règles ni titres
Des réputations se rendent les arbitres?
C'est là que la sottise a d'ardens zélateurs:
J'ai vu, discret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeste attaqué sans scrupule,
La folie en crédit, le bon sens ridicule.

Quand, pour les intérêts du Kan son souverain,
Mustapha d'Oczakow se rendit à Berlin,
Sa barbe, son caftan excitèrent à rire;
Le courtisan moqueur, enclin à la satire,
Rempli de préjugés contre les musulmans,
Épiloguoit leurs moeurs et leurs ajustemens;
Les plus polis disoient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne savoit que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les siens soient différens,
Avoit conquis la Chine, et soumis les Persans.

Mais la réflexion les effraye et les gêne,
L'esprit d'un mot plaisant peut accoucher sans peine.
Affectons cet air haut et ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et nous subjuguerons notre absurde auditoire:
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire:
Une voix imposante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux esprits manqués, sur le titre du tome,
Jugent sévèrement l'ouvrage et son auteur;

Tout quartier de Berlin a certain connoisseur
Qui sur ces nouveautés raisonne, dogmatise,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que Voltaire est dépourvu d'esprit,
Mais que Bar doit charmer tout lecteur qui le lit,
Qu'Euler en vains calculs met sa philosophie,
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
Que Sack est amusant, et Montesquieu diffus.

Les Grâces, dit un autre, inspirent Heinius,
Haller à son avis l'emporte sur Horace,
Et Gottsched doit tenir le sceptre du Parnasse:
Midas jugeoit ainsi sur le sacré vallon
Des pipeaux du satire et du luth d'Apollon:
Qu'heureux seroient nos jours si tout juge profane
Portoit comme ce Roi la coiffure d'un âne!
Ah! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public désignés!

Mais nous voyons partout fourmiller dans le monde
De ces louches esprits dont ma patrie abonde:
Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé,
Auguste aux Antonins fut souvent préféré;
Des imposteurs mitrés, qu'on nomme les saints pères,
Nous ont peint Julien sous les traits des Tibères;
Tout l'univers reçut ces mensonges pieux,

Et Julien passa pour un monstre odieux;
Un sage *), après mille ans, débrouilla son histoire,
La vérité parut, et lui rendit sa gloire.
Tout Paris condamna l'auteur **) laborieux
Qui dans un parallèle exact, ingénieux,
D'Homère et de Zeuxis compara la science;
Des lettrés étrangers forcèrent ceux de France
A priser cet ouvrage, approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la Muse de Milton;
Long-temps après sa mort l'Anglois mélancolique
Apperçut les beautés de son poëme épique:
Si l'ouvrage étoit bon, il le fut de tout temps;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits, et ces pièces nouvelles,
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur,
Que l'un aime le simple et l'autre le sublime,
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;
Mais que tous les humains pensent profondément,
Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,
D'un sujet dont dépend leur fortune et leur vie.

Ah! c'est-là, cher Brédow, que paroît leur folie;
Erreur, sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir!
Dans ce siècle éclairé, plein d'un profond savoir,

*) L'Abbé de la Bletterie.

**) L'Abbé du Bos.

De nos bons Berlinois la cervelle insensée
Prend la poudre d'Ailhaud pour une panacée;
Aucun d'eux ne connoît l'empirique docteur,
Du remède nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen, qui leur est incommode,
Éblouis par l'espoir, attirés par la mode,
Ils éprouvent sur eux quels seront ses effets.

Ne vous souvient-il plus du règne des sachets,
Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,
Aussi sûr que les os d'un saint de la légende?
J'ai vu, Brédow, j'ai vu, mes chers concitoyens,
Chargeant de ses sachets leurs cous luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il approfondir si le remède est bon,
Si c'est un antidote ou si c'est un poison?
Claudine l'applaudit, Marthe s'en est servie,
Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'esprit des humains est frivole et léger.
Rappelez-vous les temps de Law et du système:
Jadis les bons chrétiens couroient moins au baptême,
Que le peuple françois, dans ses transports outrés,
S'empressoit de gagner de ces papiers timbrés;
La triste vérité dissipant leur chimère,
Au sein de leurs trésors étala leur misère.

Quoi, Brédow, vous riez de mes raisonnemens!
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,

Qui plaisante des sots et de la médecine.
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés,
Ne représentent point des citoyens sensés;
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de Ténières,
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossières.

Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre, et du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant et stupide
Ne sait pas dans ses choix quel motif le décide.

Hé bien, puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs,
Examinons tous deux la raison des savans;
Ces esprits pénétrans, amateurs des sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

Prenons ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin,
Ce zélateur couru du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine, en style de sophiste,
Fulmine l'anathème et proscrit le déiste;
Si le hasard caché qui préside au destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avoit fait naître à Rome, il seroit catholique,
A Péra musulman, et payen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il auroit combattu pour ces religions:
De puissans préjugés, sucés dès son enfance,
Offusquant sa raison, font toute sa science;
Par de sombres terreurs ses esprits égarés

Adorent en tremblant des mystères sacrés:
Ce docteur à son gré gouverne le vulgaire,
Une foule stupide environne sa chaire,
Avec un saint respect l'écoute en sommeillant;
Le croit sans le comprendre et l'admire en bâillant.

Qu'au sortir du sermon l'auditeur imbécille
Entende un libertin glosant sur l'évangile,
Il dévore aussitôt ces plaisantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons;
Dévot sans examen, libertin sans scrupule,
De chrétien qu'il étoit, il devient incrédule:
Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connoître.
Raisonner sans raison, c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimède et Platon,
Dit qu'autour du soleil nous faisons une ellipse;
Newton, le grand Newton fit son apocalypse;
Quoique par son algèbre il calculât les cieux,
Sur saint Jean, comme nous, cet Anglois rêva creux.

Peu m'importe après tout que des savans célèbres
Egarent leurs raisons au sein de ces ténèbres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens;
C'est la funeste ivresse et les écarts fréquens
D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,

Qui suivant les conseils d'un fripon d'écrivain,
Fit la guerre à la France et Nassau souverain.

A Cologne vivoit un fripier de nouvelles,
Singe de l'Arétin, grand faiseur de libelles:
Sa plume étoit vendue, et ses écrits mordans
Lançoient contre Louis leurs traits impertinens;
Deux fois tous les sept jours pour lui rouloit la presse,
Et ses feuillets, notés par la scélératesse,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Étoient lus du Batave avec avidité:
De ce poison grossier le succès fut rapide,
Le peuple et les régens suivant leur nouveau guide,
Ces bons marchands, heureux dans le sein de la paix,
Publièrent la guerre en haine des François;
Thérèse de leurs bras fortifia sa ligue,
Et ne dut ce secours qu'au sermon de Rodrigue.

Ainsi d'un scélérat le vain raisonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant:
Plein de ses préjugés il donne son suffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,
Il veut apprécier les grands et les héros,
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front sanglant, par sa funeste escorte
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,

Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
Sans savoir la raison de leur haine cruelle,
D'un des rois le vulgaire embrasse la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon sens perverti,
Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti,
De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,
En faveur de Thérèse outre le fanatisme,
Détester Charles sept, Prussiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaisant projet de ce peuple caustique,
Qui reprend un héros sur l'art de la tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu
Et dispose un combat sans avoir combattu!
Chacun, jusqu'au beau sexe, en ces graves matières
Croit pouvoir décider par ses propres lumières;
Devant son tribunal ministres, généraux,
Et les rois agresseurs et les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute;
Dans cet aréopage on décide des noms,
On élève, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le sceptre, la tiare,
Il n'est rien qu'on épargne en ce siècle bizarre.

Ce digne protecteur des arts et des talens,
A qui la France a dû ses destins florissans,
Colbert, de l'industrie et le moteur et l'ame,
Souffrit après sa mort un traitement infame.

Louis, qui dans l'Europe étala sa grandeur,
Bienfaisant dans sa cour, terrible à l'Empereur,
Louis, que les travaux, les arts et la victoire
D'un pas toujours égal élevoient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le François léger, enivré de folie,
Du plus grand de ses Rois osa flétrir la vie.

Brédow, tel est le peuple, et l'idiot public,
Rien ne peut échapper à sa langue d'aspic;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux et d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut assouvir sa curiosité,
Qui confond le mensonge avec la vérité;
L'inquiète cabale et la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'univers répète ces noirceurs;
Être blessé du monstre est un mal incurable.

Eh bien! que pensez-vous? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours et son repos,
Pour attirer sur lui les yeux et le suffrage
De ce peule ignorant, téméraire et volage,
Rempli de préjugé, esclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux dispensateur?

O gloire, illusion, cesse de nous séduire,
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire:

Mon coeur doit me juger ; s'il m'approuve, suffit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.
Quoi ! je voudrois devoir mon nom et mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer !
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de son encens, qui s'envole en fumée,
Et du peuple insensé qui fait la renommée.

ÉPITRE, à ma Soeur de Suéde.

Quelle gloire en ce jour, ma Soeur, vous environne !
Vos premiers pas en Suède, en approchant du trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.
Ce royaume, autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemark, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate, et maître en Germanie,
Etoit enfin réduit, à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer ses vainqueurs ;
Au milieu du sénat une guerre intestine
Lui déchiroit le sein et combloit sa ruine ;
La Discorde ordonnoit, et le peuple animé
Tournoit contre l'État son courage enflammé ;
Tout paroissoit perdu, l'Europe sembloit dire,
Voici le dernier jour qui reste à votre empire.

Mais lorsque ce colosse, oppresseur du Germain,
S'incline vers sa chute et présage sa fin,

Une femme paroît, tout change, tout s'anime,
Le sénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La nation reprend des sentimens plus hauts,
Dignes du grand Gustave et de tous ses héros;
Ces coeurs humiliés, vaincus par la souffrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples sont toujours ce que les font leurs rois;
Ma Princesse a fixé les destins des Suédois.
Toutes les passions se taisent devant elle,
Il n'est plus d'envieux, il n'est plus de querelle,
L'ordre renaît du sein de la confusion,
On sacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'Homère vainement vante Penthésilée,
Que Mars guide ses pas, au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs:
Quel que soit son courage et ses faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut sauver la malheureuse Troïe;
Cette brave Amazone, en ces champs pleins d'horreurs,
Ne combattit cent rois que pour voir des malheurs,

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille
Dont les foibles secours, les stériles vertus
Ne purent soutenir le bon Roi Latinus.

Votre gloire, ma Soeur, plus sûre et plus brillante,
Mériteroit au moins qu'un Voltaire la chante;
Mon coeur en est ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'aï termes ni voix:
Le seul pinceau d'Apelle osoit peindre Alexandre;
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'est qu'un si beau sujet soutient seul un auteur.

C'est donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'est donc vous qui donnez à la Suède enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Jusqu'au sein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre et fier, ma Soeur, qui vous admire,
Apprend à soutenir l'honneur de votre empire;
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impose silence à ses voisins jaloux.

Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de sa rage,
Qui se plaît dans le trouble à tramer des complots,
Ennemi des humains, de Thémis, du repos,
Qui nage dans le sang en ravageant la terre,
Infame précurseur du Démon de la guerre,
La Discorde en un mot, excitant ses fureurs,
S'échappant à moitié des fers de ses vainqueurs,

Répandoit dans le nord ses poisons fantastiques,
Et corrompoit les coeurs des altiers politiques.
Les esprits sont troublés; les peuples animés
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés.

Vous les voyez couvrir, rangés sous leurs bannières,
L'extrémité des champs de leurs vastes frontières;
Ce feu, qui couve encore, est près d'être étendu,
Le ressort préparé par le monstre est tendu;
Un seul moment d'oubli d'une ardeur indiscrète,
Le manîment grossier d'une main mal-adroite,
Alloit, malgré la paix, de nouveau vous plonger
Dans les convulsions du trouble et du danger.
La discorde, en voyant prospérer son ouvrage,
D'avance se repaît du meurtre et du carnage.
La barbare, en riant du foible des humains,
Applaudit en secret à ses cruels desseins,
Son succès l'enhardit, l'orgueil qui la possède
La flatte qu'elle peut rappeler en Suède
Ces jours, ces tristes jours qui confondant les droits,
Sur le trône ébranlé font chanceler les rois.
Ce monstre, en redoublant la ruse et l'artifice,
Sous les pas du sénat creusoit un précipice:
Toujours accompagné de crimes, de forfaits,
Il fouloit à ses pieds l'olive de la paix.
Mais lorsqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ses cachots vient renfermer la guerre.

Le monstre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à sa fureur;
Rongé par les serpens qui servoient sa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble sa souffrance,
Tel on peint sous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomissant des feux de son gouffre enflammé,
S'agite, et veut briser sa puissante barrière;
Il brave en ses prisons l'auteur de la lumière,
Mais ce Dieu, qui punit ses transports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ses efforts impuissans.

Ce Dieu, c'est vous, ma Soeur, oui c'est vous dont l'égide
Pétrifia ce monstre envieux et perfide;
Votre main détruisit ses infames complots
Sans armes, sans secours, sans foudres, sans carreaux;
Il vous suffit d'un mot pour calmer la tempête,
Vous dites: arrêtez, et la guerre s'arrête.

O Suède, reconnois d'aussi puissans secours,
Si l'ombre de la paix protége tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm est préservée,
Bénis du fond du coeur la main qui t'a sauvée.

Auteurs, ne vantez plus dans vos pesans écrits
Les noms d'Élisabeth et de Sémiramis:
Suédois, votre Christine, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le trône;
Déja mon héroïne a su le soutenir.

Ah!

Ah! quels engagemens, ma Soeur, pour l'avenir!
Si dans le second rang je vous vois si brillante,
Parvenue au premier, jugez de mon attente:
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
Vôtre règne intéresse et nous et l'univers;
Il se dispose à voir l'Europe réunie,
Par les soins généreux de ce puissant génie,
Dont la sagesse égale, asservissant le sort,
Fera l'amour du monde et la gloire du nord;
Vénus à vos appas auroit cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connoîtroit un grand homme.

Vos tranquilles sujets, sous votre règne heureux,
Diront: " ô Prussiens! ô peuple généreux!
„ C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„ Prémices des beaux jours qui la suivront encore;
„ Nous vous devons la paix, nos biens, et nos honneurs.„

Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foyers de mes ayeux, ô ma chère patrie!
O quel plus bel éloge et plus digne d'envie!
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits;
On ne les entend point murmurer & se plaindre,

Ils savent nous aimer, et ne sauroient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empressent d'ennoblir leur sang par nos vertus.
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen, en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;
Celles*) dont s'applaudit l'heureuse Franconie,
Que le Wéser chérit, que l'Oder déifie;
Vous enfin que l'envie admire en frémissant,
Vous que vos ennemis estiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphème;
La vérité s'arrache à ces coeurs furieux:
Ainsi l'enfer connoît et déteste les Dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire.
Le stoïque Zénon, dans sa rigidité,
Auroit connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été surpris de se trouver sensible.
Ah! malheur au mortel dont l'ame est inflexible!
La raison ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le coeur s'attendrit, l'esprit en est plus doux.

*) Mesdames les Margraves de Bareuth et d'Anspach, Madame la Duchesse de Brunswic et Madame la Margrave de Schwedt.

Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage si pur et détaché des sens
Se doit, comme aux vertus, aux charmes, aux talens.

Mais tandis que je vois la Suède fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée,
Vous le dirai-je ici, l'oserai-je, ma Soeur?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur:
Ah! si j'ai pu chanter votre gloire future,
Je sens en même temps murmurer la nature.
Amitié, don du Ciel, sacrés liens du sang!
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez, sentimens d'un coeur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu si touchant.
Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
Je vous quittai, ma Soeur, m'arrachant à vos charmes.
Que ce triste congé fut arrosé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil.
Un éternel adieu! ma Soeur, quel sort barbare!
Triste nécessité, devoir qui nous sépare!
Falloit-il à mon peuple immoler mon bonheur?

Heureux sont les mortels qui loin de la grandeur

Réunissent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir et mère et fils et fille!
Satisfaits de leur sort dans leur obscurité,
Le bonheur est le prix de leur simplicité;
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abyme des mers jamais ne les sépare;
Les brigues, les complots que forme l'étranger,
Amusent leur loisir, loin de les affliger;
Mais surtout, et c'est-là ce qui me désespère,
C'est chez eux que la soeur peut vivre auprès du frère.

Quels écarts insensés! Où vais-je m'égarer?
Aimons sans intérêt, et sachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois sur votre front poser le diadème;
Si la Suède connoît le prix de nos bienfaits,
Ne souillons pas nos dons par d'impuissans regrets,
Étouffons nos soupirs et supprimons nos larmes.
Loin de vous, mais toujours le coeur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur.
Je le préviens déjà ce siècle de grandeur,
Ce temps où j'attendrai la prompte Renommée
Répétant les accens de la Suède charmée,
Vous nommer à grands cris, en comptant vos exploits,
Le modèle du sexe et l'exemple des rois.

ÉPITRE à Podewils, sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit faire.

Laborieux ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre république,
Vous, dont l'activité remplissant mes desseins,
D'un oeil toujours ouvert veille sur nos destins,
Ne remarquez-vous pas, en passant en revue
L'Europe, chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers et parmi tant de lois,
Que du moine au pontife, et des commis au rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourroit faire?
Le fils aveuglément suit les pas de son père;
Il n'est aucun État qui ne soit plein d'abus,
On les souffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque citoyen, pour l'État plein de zèle,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carrière, il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Ces mortels adorés, dont l'ame magnanime
Servit le genre humain sans briguer son estime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laissèrent après eux d'illustres monumens,
Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
Vouloient obstinément arriver à leur terme:
La volonté peut tout; qui ne veut qu'à demi,
Sort du sommeil, se lève, et retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles;

Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour
utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel;
La paresse, l'ennui, l'intérêt personnel
Ont fait évanouir, dans leurs ames communes,
Des désirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh! qu'importe en effet à la société
Qu'un ministre, absorbé dans la prospérité,
Ayant sans être roi la puissance suprême,
Pour le bien de l'État trouve un nouveau sy-
stème,
Si quittant ce dessein, distrait par cent objets,
Il n'exécute point ses louables projets?

L'un préfère aux travaux les plaisirs de la vie,
L'autre craint en secret de réveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple, de l'usage aveugle sectateur,
Patron des vieux abus, insensible aux services,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son coeur des biens sent les at-
traits,
Immole ses devoirs à de vils intérêts,
Capable de servir l'État et la couronne,
Il ne voit, ne connoît, n'aime que sa personne.

Ces indignes mortels qui tolèrent nos maux,
Laissent nos lois, nos moeurs, et tout dans le
chaos;
C'est un plaisir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confusion et du sein du désordre;

Mais quelque sort malin, par des moyens secrets,
Retarde, et bien souvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la paresse,
Sont les lâches ressorts de l'humaine foiblesse;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, ministres, rois, aucun n'atteint son but.

Voyez-vous ces guerriers, au sein de la victoire,
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peu satisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'élève au rang suprême,
Il caresse un héros, il lui montre ses faits
Par un verre trompeur qui grossit les objets;
Il lui dit: „C'est assez, et votre ardeur guerrière
„ Dans ce jour mémorable a rempli sa carrière,
„ Conservez les lauriers dont vous êtes muni.„
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un ministre s'empare,
Si la corruption de son devoir l'égare,
Du bonheur de l'État, de l'intérêt public
Il fera sans remords un indigne trafic,
Embrouillera les lois, et se livrant au vice
Au temple de Thémis il vendra la justice;
Sa voix dans les conseils, organe des voisins,
Fera par artifice agréer leurs desseins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,

Entraînera l'État dans l'horreur de la guerre;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnoissez, à ces infames traits,
Ces monstres qu'à regret nous a tracés l'histoire,
Dont le peuple ulcéré déteste la mémoire;
Qui sans cesse abusant du nom du souverain,
Opprimoient ses sujets sous leur sceptre d'airain,
Et dans ce second rang plus fiers, plus intraitables
Que ne furent jamais les maîtres véritables,
Impérieux, et durs, et prompts à le trahir,
Le rendoient méprisable en se faisant haïr.
Tel étoit ce Séjan, dont l'indigne statue
Par le sombre Tibère enfin fut abattue;
Tels, sous ces Empereurs au vice trop enclins,
On abhorroit Pallas, Narcisse, et Tigillin:
Tels sous les foibles Rois de la première race,
Les Maires du palais, en occupant leur place,
Imposoient aux François un joug oriental.

Quel abus des grandeurs et du pouvoir royal!
Quelle utile leçon aux ministres, aux princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces,
Puissans pour leurs voisins, misérables chez eux,
Ont le coeur dévoré de soins ambitieux:
Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence,
En d'indignes mortels ont mis leur confiance!

Il n'est aucun Etat, quelque réglé qu'il soit,
Où pour le bien public la reforme n'ait droit,
Où l'usage et la loi, l'un à l'autre contraires,
N'offensent du bon sens les préceptes sévères.

De ces difficultés on sent les embarras ;
Mais pourquoi, dites-vous, ne les lève-t-on pas?

Sachez comme en effet le monde se gouverne.
Ceux devant qui le peuple en tremblant se proſterne,
Elevés dans la pompe, et dans l'oisiveté,
D'un ouvrage suivi redoutent l'âpreté ;
Occupés de plaisirs, au sein de la mollesse,
Ces fainéans heureux respectent leur paresse ;
Les affaires iront selon le gré des Dieux,
Tous les événemens étoient prévus par eux,
Et le soin que du monde a pris la providence,
De travaux superflus en honneur les dispense :
Leur lâche quiétude adopte ces raisons
Et perd dans ses langueurs les jours et les saisons ;
Ces fardeaux de la terre, engourdis sur le trône,
Insensibles pour nous, tendres pour leur personne,
Semblables par leurs moeurs aux rois orientaux,
Sans procurer le bien, tolèrent tous les maux.

Si la Saxe, autrefois puissante et fortunée,
A vu depuis dix ans changer sa destinée,
Préparer sa ruine, abaisser son crédit,
Ses peuples opprimés, son fonds à rien réduit ;
N'en chargez point leur prince, il n'est point tyrannique,
Rien ne peut remuer son ame léthargique ;
Condamnez sa foiblesse, et son oisiveté,
S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté ;

Il s'endort sur des fleurs, et ses mains incertaines
De l'État chancelant laissent flotter les rênes.

Avec d'anciens abus, la mollesse des cours,
L'oisiveté des grands, le monde va toujours ;
Mais les vices des rois sont la première cause
Que pour le bien public se fait si peu de chose.

Réprimons la satire, épargnons nos égaux ;
Ah ! serions-nous les seuls exempts de ces défauts ?
Avons-nous en tout temps la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu
Incapable d'agir demeure sans vertu ?
Où, loin d'approfondir le tout ou sa partie,
A peine glissons-nous sur la superficie ?

De ma légéreté vous me voyez rougir;
La mort est un repos, mais vivre c'est agir:
Le temps, qui fuit toujours, auroit dû nous apprendre
Que nos jours sont comptés, qu'il ne faut rien suspendre,
Qu'il faut par les cheveux saisir l'occasion,
Et passer constamment ses jours dans l'action;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'allongeons assez dès qu'elle est bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'usage du pouvoir qui repose en nos mains :
A ce but, nos desseins doivent tous se réduire ;
L'ame est inépuisable, et peut toujours produire.

Voyez ces orangers féconds dans tous les temps,
La sève leur fournit ses tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'ils produisent sans cesse,
Semblent nous reprocher notre indigne paresse.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me supposez point follement entêté
De ces esprits ardens qui désolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;
Non, je n'admire point ce fougueux Roi du nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers et la mort,
N'ayant d'autre plaisir que le trouble des armes,
A détrôner les Rois trouva ses plus doux charmes;
Et loin de ses sujets, qu'il ne gouvernoit pas,
Conquéroit la Pologne en perdant ses États.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
Tout devroit l'animer à remplir son devoir.
S'il est trop négligent, il est un infidelle,
Et la paresse en lui peut être criminelle;
On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal,
Être ardent pour le bien, c'est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la vérité des attraits de la fable;
Si la naïveté peut être de saison,

Pour adoucir les traits de l'austère raison,
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences,

Sur le sommet d'un mont de rochers hérissé,
Le temple de la Gloire étoit jadis placé:
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendroit lui rendre hommage.

Un jour tous ses amans, excités par ce prix,
Tentèrent de monter à son sacré pourpris:
En approchant du mont, les uns, pleins de surprise,
Restoient tout étonnés de leur grande entreprise;
Plus loin de jeunes gens légers, fous, amoureux,
Alloient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs voeux;
D'autres d'un pas timide entroient dans la carrière,
Effrayés du danger retournoient en arrière,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus,
Se couchoient sans vigueur sur le roc étendus;
On en voyoit plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur disputer la place,
Au bord du précipice, au point de succomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un sage, sans envie et sans incertitude,
Par un sentier plus court, et même encor plus rude,
Animé par le prix que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola jusqu'au sommet:

C'est là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire,
Et son nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre si court, où sont les noms fameux
Des mortels dont le coeur fut ferme et vertueux.

La Déesse, approuvant l'effort de son courage,
Lui dit : "Soyez heureux, jouissez du partage
„ De ces esprits actifs, auteurs, rois, et guerriers,
„ Le repos est permis, mais c'est sous les lauriers.„

ÉPITRE à ma Soeur de Bareuth, sur l'usage de la Fortune.

Du songe des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la philosophie.
Évitant les fâcheux, le tumulte et le bruit,
Je profite du temps chaque instant qu'il s'enfuit;
J'achète à peu de frais mille plaisirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis *La Quintinie*, et par son art divin
Je change un sable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclore
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami *Philémon* vient dans ces lieux reclus
Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque son discours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la poésie;

Une feuille, une fleur, et de moindres objets
A nos moralités fournissent des sujets:
La nature à nos yeux est pleine de merveilles.
Nous admirons souvent le peuple des abeilles;
O quel plaisir, ma Soeur, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur apprit à piller!
De leurs soins mutuels, et de leur vigilance
Résulte pour l'essaim la commune abondance;
L'un travaille pour l'autre et ce miel apprêté
Appartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disois-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union et l'ordre sans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a, mieux que nous, réglé sa république;
On n'y voit point de mouche altière et magnifique
Refuser à ses soeurs le fruit de ses travaux;
L'orgueil et l'intérêt respectent leur repos.

Fière raison humaine, orgueilleuse folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie;
Notre coeur endurci méprise les humains;
L'homme change de moeurs en changeant de destins:
Enivré de l'éclat de son bonheur suprême,
Il fuit son origine, il s'ignore lui-même.

Qui diroit, lorsqu'on voit ces grands si dédaigneux,
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux, courbés sous les misères,
Marqués des mêmes traits sont en effet leurs frères?
L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort,
Du riche au misérable il n'est plus de rapport;
A leur destin commun rien ne les intéresse,
Ce sont des animaux de différente espèce;
Les loups sans s'émouvoir regardent les faucons
Du sang de la colombe arroser les vallons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse!
On diroit que pour eux le destin l'agrandit;
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ces chevaux superflus s'engraissent à la crèche,
Tandis qu'abandonné le pauvre se dessèche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui:
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai méprisé les grands et la fortune.

„ Vous en êtes surpris? répartit Philémon:
„ Le monde est inhumain, ingrat, et sans raison.
„ Pour moi, depuis long-temps j'appris à le connoître,

„ Jadis de la Fortune on m'a vu le grand prêtre,
„ Son temple étoit rempli de sots adulateurs,
„ L'univers y venoit demander des honneurs.
„ Le courtisan disoit; ô puissante Déesse!
„ Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppresse
„ Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
„ Le Roi lui demandoit des esclaves soumis;
„ Un homme du bel air, à mine évaporée,
„ Vouloit un grand état, une maison dorée;
„ Un franc dissipateur exigeoit un gros bien,
„ Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien;
„ L'avare lui disoit: Déesse salutaire,
„ Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
„ Un comte en se dressant, crioit avec fierté,
„ Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

„ Je n'aurois jamais fait, si de tant de prières
„ Je voulois rapporter les phrases singulières:
„ Bref, aucun ne pensoit dans ses bizarres voeux,
„ Au noble et doux plaisir de faire des heureux;
„ Et ma Déesse aveugle, inégale et quinteuse,
„ Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
„ Refusoit par travers, ou donnoit sans raison.

La Fortune, lui dis-je, est un cruel poison:
Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimère,
Elle altère le fond du meilleur caractère;
L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,

Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu.
Ces grands, enorgueillis de leur magnificence,
Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la providence
Fit sortir du néant ces êtres si divers
Qui rampent sur ce globe, ou volent dans les airs;
Ils se placent eux seuls au centre de ce monde,
Et tout le reste est bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
Ivres de leurs plaisirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles stériles
Du tronc qui les nourrit tirant les sucs utiles,
Dans un feuillage vain étalent leur beauté,
Laissent leurs tendres fruits sécher à leur côté;
Est-ce donc pour eux seuls que se filtre la sève
Qui par tant de tuyaux jusqu'aux branches s'élève?
Ah! quelle heureuse main coupera ces rameaux,
Des présens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois grossir le nombre.

Philémon répartit, prenant un air plus sombre:
„ Peut-être verroit-on plus de coeurs bienfaisans,
„ Mais ce monde pervers est peuplé de méchans;
„ Les bienfaits sont payés de noire ingratitude;
„ Qui fait de la sagesse une profonde étude,
„ S'il connoît les mortels, ne les servira pas.

Qu'il est beau, Philémon, de faire des ingrats!
Faut-il, lorsqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'austère raison contre le coeur décide?
O vous, sage Minerve, aimable et tendre Soeur,
O vous qui possédez tous les talens du coeur,
Vous pensez, je le sais, qu'un noble caractère
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire,
Et qu'à communiquer à l'homme son égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colonnes dont l'art d'un habile architecte
Sait orner noblement sa façade correcte,
Ces masses ne sont pas de ces vains ornemens
Que la profusion ajoute aux bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient solidement la façade embellie.

Notre grand édifice est la société,
Tout citoyen concourt à son utilité;
L'embellir n'est pas tout, et pour le dire encore,
La bonté la soutient, le faste la décore.

O puissante Nature! ame de l'univers!
Souffre que tes secrets éclatent dans mes vers;
Ménagère ou prodigue, on te voit toujours sage,
Ton dessein permanent mène tout à l'usage.

Voyez ces réservoirs qui pour ses grands desseins
Aux entrailles des monts sont creusés par ses mains;

Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur source,
D'un humide cristal ils fournissent la course;
En fuyant de leur sein, jeunes, foibles ruisseaux,
Ils arrosent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt agrandis, enflés d'eaux passagères,
Ils portent leur tribut à des mers étrangères,
D'où le soleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les hauteurs;
Ce n'est point pour croupir que les monts les amassent,
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repassent.

Et tels sont les devoirs attachés aux honneurs:
Des dons de la Fortune heureux dispensateurs;
Les grands pour les États sont la source féconde
Qui porte l'abondance et le bonheur au monde.

Que j'aime ce discours qu'un sage magistrat*)
Tint au peuple romain séparé du sénat!
Autour du mont sacré triomphoit la Discorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„ La république, amis, leur dit-il, est le corps
„ Dont tous les citoyens sont autant de ressorts;
„ Un seul membre perclus peut troubler l'harmonie
„ Qui maintient la santé, qui prolonge la vie:
„ Supposons que la bouche aimant mieux discourir,
„ Refusât à son corps le soin de le nourrir;

*) Ménénius Agrippa.

„ L'animal épuisé dans sa langueur mourante,
„ Seroit mis au tombeau par la faim dévorante.
„ Membres séditieux, injustes plébéiens,
„ Servez votre sénat et soyez citoyens „.

Quel que soit le haut rang qu'on tienne en sa patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie:
Si par vous les humains ne sont pas secourus,
L'État ne voit en vous que des membres perclus.

Modérons nos transports, évitons la satire,
C'est peu de condamner, le grand art est d'instruire;
Enseignons en amis, sans prêcher en censeurs,
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit surtout annoncer sa puissance.

„ Il n'est rien de plus grand dans ton sort glorieux,
„ Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
„ Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,
„ Que cette volonté toujours prête à le faire „,
Osoit dire à César ce Consul orateur,
Qui de Ligarius se rendit protecteur;
Et c'est à tous les rois qu'il paroît encor dire:
„ Pour faire des heureux vous occupez l'empire,
„ Astres de l'univers, votre éclat est pour vous,
„ Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous „.

Les grands, ces fils chéris de l'aveugle Fortune,
Sont couverts de mépris si leur ame est commune.
Néron, quoique César, fut haï des Romains;
Rome pour leurs vertus chérit les Antonins;
Bienfaisans Antonins! mes héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des temples;
Si de foibles humains peuvent atteindre aux Dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux:
Je sens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme,
Oui, j'en présume mieux du triste genre humain.

Julien peu connu fut le dernier Romain.
Que de monstres affreux profanèrent le trône;
Et firent éclipser l'éclat de leur couronne!

Mais faut-il être roi pour être bienfaisant?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable,
Dans l'état médiocre on sera secourable;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu;
Un grand doit protéger l'indigente vertu;
Dans la prospérité l'ame entière s'étale;
On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale.
Nos états sont divers; nos devoirs sont communs.

Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,
La campagne ses blés, les arbres leurs ombrages,

Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'océan ses poissons, et les vents leur fraîcheur.
Ainsi l'astre du nord guide le voyageur.
Ainsi lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
La soeur du Dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainsi le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ses rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime tout, et rend la vie à la nature.

ÉPITRE à Schwerts, sur les Plaisirs.

De nos brillans plaisirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore et ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomène et les ris de Thalie!
Lequel de ces plaisirs pourroit selon nos voeux
Contribuer le plus à faire des heureux?

Seroit-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval, fille si dangereuse,
Si chère à nos galans, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendards du beau Dieu de Cythère,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner, au son des instrumens,

Et s'enivrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'aurore en plein hiver si lente et si tardive,
Paroît selon leurs voeux trop prompte et trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent en un quart d'heure ait dégoûté l'amant.
Peut-être aimeriez-vous qu'on préférât la scène
Où Molière traça, de sa naïve veine,
De nos bizarres moeurs l'humiliant tableau.

„ Cherchez, me dites-vous, un spectacle nouveau :
„ Allez à ce palais enchanteur et magique
„ Où l'optique, la danse, et l'art de la musique
„ De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir;
„ Ce spectacle est de tous celui qu'il faut choisir.

„ C'est-là que l'Astrua par son gosier agile
„ Enchante également et la cour et la ville,
„ Et que Félicino par des sons plus touchans
„ Sait émouvoir les coeurs au gré de ses accens;
„ C'est-là que Marianne, égale à Terpsichore,
„ Entend tous ces *bravo* dont le public l'honore;
„ Ses pas étudiés, ses airs luxurieux,
„ Tout incite aux désirs nos sens voluptueux.

Je vous entends: sachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaisirs qu'un faux mystique blâme;
Ami des sentimens des épicuriens,
Je laisse la tristesse aux durs stoïciens;

Si comme Thèbe hélas ! notre ame avait cent portes,
J'y laisserais entrer les plaisirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne pense pas ainsi ;
J'ai vu d'outrés chasseurs, en haussant le sourcil,
Bâiller et s'endormir au sein de ces merveilles ;
Nul son ne peut flatter leurs stupides oreilles,
Leur esprit occupé de cerfs, de sangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvoit aux lévriers.

J'ai vu sur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,
Pressé de visiter ses serrures, ses huis,
Et de compter tout seul ses sacs pleins de louis ;
Vous savez qu'au spectacle un certain fils d'Euclide
S'avisa d'égayer son cerveau trop aride,
Sans entendre, sans voir, et même sans parler,
Il se mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'espace de la salle
Le théâtre, l'optique et le grand cintre ovale :
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et se sentant glacé de dégoût et d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, est-il croyable ?
Il sortit brusquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions ?
Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.

Si notre instinct nous force à préférer les nôtres,

Tolérons dans chacun ses propres sentimens,
Comme les traits de l'homme, ils sont tous différens:
Oui, bénissons plutôt la sage providence,
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même temps à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaisirs, seuls charmes de ce monde,
Seroient pour les humains une source féconde
De jalouses fureurs, de démêlés cruels;
On verroit à la fin les malheureux mortels,
Pour satisfaire un goût, ensanglanter la terre,
Et le plaisir feroit le sujet de la guerre.

Pensez-vous donc qu'il faille aux hommes fainéans
Des plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs sens?
Que manquant de spectacles ou de feux d'artifice,
Ils aient droit d'accuser le Destin d'injustice?

La Nature attentive en tout temps a voulu
Suffire à nos besoins, et même au superflu;
Elle transforme, au sein des misères humaines,
En désirs les besoins, en volupté les peines;
C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Aussi doux pour Colin que pour l'homme de cour;
C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable,
Secours voluptueux, au corps si favorable.
Dans une ardente soif trouvez un clair ruisseau,

C'est boire du nectar que d'avaler son eau :
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre !
Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laisser son esprit errer tranquillement !
Mais enfin, quel spectacle approche de l'aurore?
La nuit fuit, et bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horizon aux bords de l'orient;
On voit pâlir les feux du vaste firmament,
Le brouillard se dissipe, et du haut des montagnes
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos coeurs;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumière
Remplit de son éclat sa brillante carrière,
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans,
Paroissent et plus purs et plus étincelans;
Dites, par quel prestige, ou bien par quel miracle
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce spectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil
La pompe fastueuse, et l'éclat sans pareil?
Graun n'imitera point, quoiqu'il soit un grand maître,
Le doux gazouillement si simple et si champêtre
Du tendre rossignol et des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leur voix.

Une nymphe à quinze ans de sa beauté parée,
A vos visages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons, et le fard,
La nature a le droit de triompher de l'art.

Tels sont les doux plaisirs d'une vie innocente;
Si leur simplicité vous paroît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux, où tout est cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé;
Ils sont comme un ruisseau, qui voit couler sans peine
Son onde de cristal sur l'argentine arène,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne se vante point de ses superbes ponts,
Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières,
De porter des bateaux décorés de bandières,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés,
Sa course moins gênée en est bien plus égale.
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma morale:
Les remords dévorans ne les suivent jamais,
On en jouit sans trouble, on les prend sans excès,
On y revient toujours lorsqu'on est las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts sont succédés par d'autres;
Le printemps nous soumet à l'inconstant amour,
La Gloire, en notre été, sur nous règne à son tour,
Dans l'automne souvent l'intérêt en ordonne,
Et l'hiver de nos jours se plaint, gronde, et raisonne;

Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens;
Dans la décrépitude il siéroit bien sans doute
D'endosser sans désirs le masque et la bahoute ;
L'amour n'a plus pour eux ni flèches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de lois ;
L'amour aux coeurs glacés paroit une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie ;
Ils blasphément les Dieux qu'ils avoient adorés,
Ils ne sont qu'impuissans et non pas modérés.
Sans passions, adieu vos galantes merveilles,
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles.
Les yeux sont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'est l'ombre d'un palais qui se peint sur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une course légère
Emporte en s'échappant cette ombre passagère ;
Ainsi pour un vieillard passent les voluptés.

Jouissons des plaisirs sans en être entêtés;
Schwerts, heureux qui s'en va reprenant sa houlette
Retrouver ses jardins, ses bois, et sa retraite,
Après que sur la scène il a vu dans un champ
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan*,
Ou sauver, au milieu de la Grèce assemblée,
La triste *Iphigénie* au point d'être immolée!

Tout ce brillant fracas à la fin assourdit,
Et l'homme dissipé lui-même s'étourdit:
Dans une vie errante et presque vagabonde,

Suivez le tourbillon de la cour et du monde,
Toujours embarrassé d'affairés fainéans,
Profondément remplis de cent riens importans,
Et sans cesse entraîné par le torrent rapide
Des plaisirs répétés, dont la mode décide,
De cette oisiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, sans penser, réduit à végéter,
Au grand monde, au spectacle empressé de paroître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connoître.

Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là seul avec lui-même il peut voir ses défauts.
C'est ainsi de son temps que doit user le sage;
De l'art de se connoître il fait l'apprentissage,
Et dans un examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux,
Il foule sous ses pieds l'artificieux masque,
Qui cachoit ses travers, ou son humeur fantasque,
Repousse l'amour propre, en son coeur renaissant,
Qui flatte ses désirs, et blesse en caressant.

Je vois que vous pensez que toute comédie
Reprend le ridicule et réforme la vie;
Oui, mais ce jeu plaisant, quelquefois trop bouffon,
Effleure nos défauts sans attaquer le fond;
On y cherche un bon mot, qu'aiguise la satire,
Ce n'est point un sermon, au théâtre on veut rire.

Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux;

Non, cet auguste emploi ne fut point son partage:
Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage,
C'est le combat interne et la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur et notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience.
Schwerts, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper
Que lorsque du travail il faut se dissiper.

ÉPITRE à Algarotti.

Aimable rejeton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnoît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses temps fortunés,
D'où vient, Algarotti, que l'homme né caustique
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'amour propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des moeurs, du ridicule, et des défauts d'autrui
Elève un monument qu'il érige pour lui?
Ou seroit-ce qu'un Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Eût empreint dans nos coeurs une secrète image,

Qui retraçant les traits de la perfection,
Nous fait juger d'autrui par la comparaison?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice
Que forma l'amour propre au sein de la malice.
Un courtisan adroit condamne ses rivaux,
D'une main complaisante il flatte ses défauts;
Il n'est point médisant, il s'en feroit scrupule;
Mais d'un sot plaisamment il rend le ridicule:
Cet esprit pénétrant, dont il se fait honneur,
Me fait craindre sa langue, et soupçonner son coeur:

S'il étoit bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchireroit pas toute l'espèce humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermeroit les yeux.

Mais de ces scrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié réfroidie,
Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*;
Juges de leur amis, ils leur font leur procès.
Même, à force de goût et de délicatesse,
Ils prennent en horreur notre fragile espèce:
Dans ce siècle de fer, dans ces temps corrompus,
Il n'est plus par malheur d'Achate, de Nisus;
L'homme plein de bonté passe pour imbécille,
L'amitié s'exprimant prend le ton de Zoïle.

„ Lycidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„ Perse seroit charmant s'il n'aimoit à railler,

„ Chrysippe est ennuyeux, il est toujours sublime,
„ Et l'emporté Damon à tout propos s'anime,
„ Ménélas est trop fier, Sulpicius trop bon,
„ L'économe Lycas est plus qu'un harpagon,
„ Héraclite hypocondre en lui-même se mine,
„ Et Narcysse, en vrai fat, chérit sa bonne mine.„

Par de pareils propos, pleins de malignité,
On renverse l'esprit de la société.
Ah ! si l'homme du moins, dans sa folie extrême,
Faisoit sans préjugés un retour sur lui-même ;
Il trouveroit en lui le nombre des défauts
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux ;
On le verroit bientôt, quand son ami le blesse,
Compenser avec lui foiblesse pour foiblesse,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon coeur l'éclat de ses vertus.
Qui trouve tout mauvais, est rempli de malice,
Un oeil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse ;
Souvent les préjugés et les préventions
Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature, en suivant ses maximes constantes,
Tailla tous les objets à faces différentes,
Purrhus voit le dessus, Séjan voit le revers ;
De là sur un objet cent jugemens divers.
J'ai honte qu'un soldat, nourri dans l'ignorance,
Réprouve d'un lettré l'étude et la science,
Ou lorsqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,

Ou

Ou qu'en argumentant l'homme de lois s'engage
A prouver qu'un soldat est un anthropophage!
Extravagans, bouffis de vos foibles exploits,
Don-Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talens,
Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enróloit sous Cujas et Barthole,
Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle,
Déchireroit son sein, cultiveroit son champ,
Ramasseroit les blés coupés d'un fer tranchant?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif, prêt à tout entreprendre,
Forme sur le royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux?

Supprimons le soldat ou le jurisconsulte:
Même danger alors pour l'État en résulte;
Ce seroit un vaisseau privé de matelots,
Voguant au gré d'Éole, à la merci des flots.
De ces instincts divers l'espèce et la nuance
Fait, loin de la blâmer, bénir la providence:
Ne condamnons jamais que le vice effronté,
Trop funeste ennemi de la société.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous, malheureux Thersite, et vous triste Brunel,

Oui, vengez-vous sur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie
D'obscurcir les talens, de ternir le génie ;
Que par malice enclin à blâmer ses égaux,
Taupe sur leurs vertus et lynx sur leurs défauts,
Il se fasse un plaisir de critiquer, de nuire,
Non, c'est à quoi mon coeur ne peut jamais souscrire.

Ce sujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable instruisoit mon esprit.

En ces temps où le monde étoit dans son enfance,
Chaque être étoit, dit-on, doué de connoissance,
La raison éclairoit les sages animaux,
L'on entendoit parler jusques aux végétaux,
Toute chose en naissant sembloit être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'étoit alors muette.
Dans un certain jardin, en ces temps renommé,
Que l'auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La Rose, en s'admirant, et méprisant la vigne,
Lui dit un jour: "Je plains ta destinée indigne,
„ Si l'homme ne tailloit tes rameaux superflus,
„ Si tu n'élevois pas tes pampres abattus,
„ Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„ Tes sarmens languissans ramperoient sur le sable;
„ Tes sept disgraciés ne portent point de fleurs,
„ Tes feuilles sont sans ombre, et tes fruits sans odeurs.

„ Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me
voit éclore,
„ Mon éclat cède à peine au pourpre de l'aurore,
„ Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes par-
fums;
„ Nous sommes des festins les compagnes fidelles,
„ J'orne dans des bouquets la coiffure des belles,
„ Et reine des jardins, mes charmes ravissans
„ Assurent mon empire établi sur les sens.

„ Je vaux bien plus que toi, dit la vigne à
la Rose:
„ Trop peu durable fleur, souvent à peine éclose,
„ Un souffle d'aquilon vient terminer ton sort,
„ Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
„ J'estimerois bien plus tes qualités divines,
„ Si ta tige inégale enfantoit moins d'épines,
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„ Tu devenois utile ainsi que je le suis.

„ Regarde mes raisins si féconds en délices,
„ Qui ne préféroit mon vin à tes calices?
„ Ces grappes au pressoir réduites en liqueurs
„ Chassent l'ennui chez l'homme, et raniment
les coeurs;
„ Mes pampres ont orné, dans des fêtes galantes,
„ Le thyrse de Bacchus, la tête des baechantes;
„ Ta beauté n'a qu'un temps, et je dure toujours.

Un gros vilain chardon, écoutant leurs dis-
cours,
Occupant un terrain qu'il rendoit inutile,

Leur dit, en hérissant son panache stérile,
„ Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,
„ Mais tout terrain m'est bon, ma plante vint partout ;
„ Et vos fruits et vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,
„ Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme;
„ De notre liberté nous connoissons le prix,
„ Allez, et des chardons n'attendez que mépris.„
Déjà ces végétaux se seroient fait la guerre,
Ils se seroient battus, mais ils tenoient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, planant sur eux en l'air;
„ Etouffe, vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„ Rebut de la nature, et pâture de l'âne;
„ Que ma leçon t'aprenne à te moins estimer.
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.
„ Et s'adressant après à ces diverses plantes,
„ Réprimez, leur dit-il, vos satires mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,
„ Applaudissez plutôt à vos talens divers:
„ Tout est ce qu'il doit être, et les vignes et roses
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires voeux.„

Oui, la perfection est l'attribut des Dieux;
Du bon et du mauvais le bizarre assemblage,
De ce foible univers doit être le partage.
La terre si féconde a d'arides cantons,

L'été brûle d'ardeur, l'hiver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers, et des campagnes;
Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents:
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnoît la Nature, et rêve en Sybarite;
Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt:
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.

ÉPITRE A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

Le défaut principal du siècle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maisons,
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun de bel esprit au fond du coeur se pique;
Cette fureur s'accroît et nous possède tous:
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise:
L'esprit, l'esprit, dit-on, et nous serons de mise;
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
Et s'il ne sait penser il en affecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui, dans un champ aride,
Paroissent se nourrir, et ne mâchent qu'à vide,

Le pédant le plus lourd se croit spirituel,
Et surtout dans le monde on veut passer pour tel;
Ah ! que ne fait-on pas pour usurper ce titre ?

L'un, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle
L'univers abusé l'en croira plus habile.

Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'esprit il immole son coeur,
Prépare des poisons, s'arme de la satire,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire;
De l'encens des humains son esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres présomptueux, qui s'élèvent aux nues,
Débitent hardiment leurs visions cornues,
Du vulgaire ignorant se font les précepteurs,
Et se flattent d'atteindre au rang des grands auteurs;
Mais le public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'auteur et ses ouvrages.

J'en ai même connu d'assez écervelés,
Et du faux bel esprit assez ensorcelés,
Pour oser nier Dieu, présent à leur mémoire,
Lorsque tout l'univers nous annonce sa gloire;
Il leur importoit peu d'avoir raison ou tort,
Ils vouloient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort,

Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raisonneurs abstraits s'armoient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit!
C'est dans un vase impur un miel doux qui s'aigrit;
C'est l'esclave du coeur, il en reçoit l'empreinte;
Chez le tendre il est doux, chez le dur plein d'absynthe,
Défenseur obstiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes passions,
C'est un sophiste adroit, dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raison nous guide.

L'esprit n'en est pas moins un présent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il est un rayon pur de l'essence divine,
Qui fait penser, agir, dont l'ame s'illumine;
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve et fait définir,
Et d'un principe admis tirant la conséquence,
Il guide à la raison, et mène à la prudence:
La Nature voulut que ses puissans ressorts
Fussent et le moteur et l'ame de nos corps.

Mais cet esprit vanté, divin par son essence,
N'aura jamais chez moi l'injuste préférence
Sur un coeur simple et pur, fidelle à son devoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand savoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime;
Ce n'en est pas assez, je veux qu'on vous estime;
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout esprit est mal fait et tortu;

Elle fait l'ornement et la base de l'homme:
Sectateur de Genève ou sectateur de Rome,
Soyez bon citoyen, et mon coeur vous chérit;
Charmé de vos vertus plus que de votre esprit,
Vous m'inspirez alors un amitié sincère.

L'esprit n'altère point le fond du caractère.
Cet auteur tant noté *), détesté des François,
Qui contre le Régent décocha tant de traits,
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'assassinat affreux que fit sa calomnie,
Avec quelques talens avoit tant de noirceur,
Qu'en tolérant ses vers on abhorroit son coeur.
Avec beaucoup d'esprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, scélérat, parricide.

Cromwel, qui chez l'Anglois fit respecter ses lois,
Qui du trône sanglant précipita ses Rois,
Cromwel, ce fourbe heureux, sans qu'il daignât paroître,
Fit sur un échafaud exécuter son Maître;
Vainqueur dans les combats il soumit ses égaux;
Cromwel eut quelques traits qui forment les héros.

Un esprit malfaisant, toujours enclin à nuire,
Séduisant quelquefois, ne peut toujours séduire:
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorsqu'on les connoît, on hait tous les méchans;
Leur esprit est pareil aux arides contrées,

*) La Grange.

Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le public, poussé d'un caprice bizarre,
Admire aveuglément le singulier, le rare;
Je prétends lui produire, en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit:
J'entends ici l'honneur pris dans un sens sévère,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

Le monde de nos moeurs juge légérement,
Il condamne, il approuve, et sans discernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le sage éclairé n'en voit pas l'apparence.
Le nonchalant Simon passe pour vertueux,
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux,
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise,
Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise;
Le scélérat Damon craint d'être confondu,
Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
Si vous sondez son coeur ce n'est qu'hypocrisie.

Plein d'un meilleur esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme et l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses désirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre humain qu'il déplore et qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen,
Tel doit être tout sage & tout homme de bien:
Ce caractère heureux, cette vertu si rare,

C'est le plus beau présent dont la Nature avare
Ait honoré jamais la foible humanité.
Oui, mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame attendrie, admirant ta sagesse,
Pardonne en ta faveur aux vices de l'espèce;
Tandis que tant d'humains sont foibles, chancelans,
Pareils à ces roseaux agités par les vents,
Mon héros, tel qu'un chêne affermi dans la terre,
Résiste à la tempête, et brave le tonnerre:
Le crime essaye en vain de souiller son honneur,
Et l'envie impuissante en frémit de fureur;
Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Éole,
Ses voiles sont l'esprit, la gloire est sa boussole,
Son jugement le sert comme un pilote heureux;
Les ouragans qu'il craint sont ses désirs fougueux;
Le rivage charmant où tend son espérance,
C'est un port peu connu, la bonne conscience;
Dans ce port fortuné, terme de ses succès,
Il jouit constamment d'une éternelle paix.

Pourroit-on présumer qu'une vertu si pure
Sortît souvent des mains de l'avare Nature?
Et pour notre malheur n'observons-nous donc pas
Pour un coeur généreux qu'on trouve mille ingrats?
Cette perfection, cette sagesse égale,
C'est la Vénus des Grecs *) en genre de morale.

*) Fameuse statue de Phidias.

Éprouvons au creuset tous vos esprits charmans:
J'y vois peu de solide et beaucoup d'agrémens;
C'est un propos léger, plein de plaisanterie,
Un ton de politesse et de galanterie;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer;
Il n'est dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir sacré, point de droit respectable,
Bienfaiteurs, ennemis, à leurs yeux sont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
Ils vous sacrifiront pour un trait de folie:
Sans dessein, sans objet, tout sert à leur saillie,
Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourroient s'il falloit supprimer leurs bons mots;
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne rien vous rendre,
En vain vous les pressez, il n'en faut rien attendre;
Ou leur ingratitude, oubliant vos bienfaits,
Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits;
Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume,
Je les vois sous leur main amasser un volume,
Et de mauvais plaisans devenus plats auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs éditeurs,
Ils deviendront du jour la fable et la nouvelle;
Tous leurs livres seront une longue querelle,
Écrits injurieux, ou fatras insensés,
Tantôt calomnians et tantôt accusés.

Le Parnasse, infecté de leurs injures sales,
Est surpris de parler le langage des halles.

Voyons un bel esprit d'un coup d'oeil différent,
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

Qu'on le place à la cour, il en saisit l'usage,
Il intrigue, il cabale, en secret il outrage
Un Mécène en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'il est juge, au barreau voyez cet inhumain,
Devant son tribunal la justice est vénale,
Le droit entre ses mains devient un vrai dédale;
L'innocence opprimée élève en vain sa voix
Le corrupteur l'étouffe, et fait taire les lois.

Que sera-ce, grand Dieu! Quel avenir sinistre,
Si le Prince aveuglé le prend pour son Ministre!
D'abord l'extravagant, Alberoni nouveau,
De la guerre en Europe allume le flambeau,
Il veut se faire un nom, l'extravagant se flatte
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais sûr en son commerce, ami sage et prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire,
Simple au sein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur sans arrogance, et juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des règles de l'honneur.

Dites, à votre gré lequel est préférable,
Ou cet homme en tout temps modeste, sûr, aimable,
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de petards;
Qui produit à la fois la fumée et les flammes,
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes,
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le soir;
Qui parle, se repent, affirme, désavoue,
Et qui sait vous blâmer de même qu'il vous loue?
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez-les, et jugez.

ÉPITRE à CHAZOT, sur la modération dans l'amour.

Ne pensez point, Chazot, vous que l'amour possède,
Que marchant sur les pas du fougueux Diomède,
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;
Pour les Dieux des plaisirs mes respects sont connus:
Si j'attaque l'Amour, c'est qu'il peut souvent nuire,
Je veux le modérer, et non pas le détruire,
Conservez votre vue à travers son bandeau.

Un amant me paroît dépourvu de cerveau,
Quand pieds et poings liés il se livre au caprice

D'un sexe plein d'appas, mais rempli de malice,
Qui de nos passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers.
Pensez-vous qu'à l'amour, comme un seul Dieu suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?
Votre raison répugne à de tels sentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un coeur novice est prompt à brûler de tendresse:
La Nature, attisant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courir de l'amour la carrière épineuse;
De flatteuses erreurs, et des désirs puissans
Triomphent sans combats de son foible bon sens.

Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence;
Il est le compagnon de l'âge des erreurs;
Un sourire, un regard le rend maître des coeurs;
Dompté par la raison, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeunesse, il l'anime, il l'inspire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison,
Que l'âge à pas tardifs amène la raison,
Que le sang refroidi se calme dans nos veines,
Pourquoi par métaphore, en bénissant ses chaînes,

Aller sacrifier aux autels de Vénus,
Et rappeler l'Amour qui ne vous entend plus?

Dans nos temps corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province et la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air séduits,
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes stériles.

Vieux guerriers languissans, vous n'êtes plus Achilles,
Vos feux se sont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte est le seul prix de la témérité.

Ah! ne regrettez plus votre superbe Maître,
Vous avez servi tous un Dieu sans le connoître,
Son église eut le sort des églises du temps,
L'hérésie à la fin sapa leurs fondemens.

Le bon vieux temps n'est plus, le siècle dégénère,
L'amour étoit jadis tendre, discret, sincère;
Il n'est plus à présent que léger et trompeur,
La débauche succède aux sentimens du coeur,
On se prend sans amour, on se quitte de même,
Souvent quand on se hait, on se jure qu'on s'aime,
On se brouille, on revient, on change, on se reprend,
De nos jours la tendresse et s'achète et se vend.

Cet homme du bel air, prodigue de caresses,
Voudroit comme Tarquin suborner nos Lucrèces:
S'il essuie un refus, pour venger cet affront,
Sa langue sur leurs moeurs distile son poison;

S'il est vainqueur, voyez ce galant coryphée
D'une indigne victoire ériger un trophée
Amener ses captifs, comme un autre César,
Dans un jour de triomphe, attachés à son char,
Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.
Non, de ces procédés la bassesse m'indigne,
Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour est détrôné, l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'effleurer, mais si je voulois mordre
Je vous exposerois le coupable désordre
Qu'un amant du bel air, par sa légéreté,
Fait et fera toujours dans la société;
Comment dans nos maisons un enfant né du crime
Usurpe biens et droits sur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
Malgré toutes les lois, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,
Et que le talion avec plaisir le venge;
Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel usage du temps! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites?

Supposons qu'un galant, favorisé du sort,
Atteignît dans sa course aux ans du vieux Nestor,
Examinons tous deux la vie irrégulière
Qu'on lui verroit mener dans sa longue carrière.

De sa jeunesse ardente il donnera les jours
Aux charmes inconstans des frivoles amours;
Mais puni des excès de sa flamme légère;

De ses fougueux écarts emportant le salaire,
Il quitte la roture, et dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il grossit son roman,
Il intrigue, il tracasse, il entreprend, il tente,
Il abuse à son gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour, dont il est moins séduit,
Par l'éclat indécent, le scandale, et le bruit;
Là se prêtant au goût d'une femme quinteuse,
Ici se ruinant pour plaire à la joueuse;
Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et désigné du doigt par le monde attroupé;
Enfin par ce désordre usé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le sexe un goût enraciné,
Il régnoit autrefois; je le vois enchaîné,
Je le vois sous le joug d'une femme insolente,
Excité par le fiel de sa langue méchante,
Et par son artifice en cent façons commis,
Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avois de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit et de honte;
Qu'un galant effronté s'en fasse seul honneur,
Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes,
Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes?
Livrés à la mollesse, et perdus sans retour,
Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour,
Ce sont les descendans du lâche Héliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale:
Soit, égalez d'abord son courage inouï,
Terrassez des tyrans; et filez comme lui:
Servez votre pays comme il servit la Grèce;
Et méritez le droit d'avoir une foiblesse.
Diane ornoit les nuits, avant qu'Endymion
Fît naître dans son coeur sa folle passion:
Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frère,
Il avoit parcouru l'un et l'autre hémisphère;
Pluton dans les enfers, tenant l'urne en ses mains,
Avoit jugé long-temps tous les pâles humains,
Avant que de Cérès il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on passe une cheville;
Aux petits rimailleurs, dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne sont point rachetés,
On marque des mépris, le sifflet les assomme;
Je ne vous passe rien, si vous n'êtes grand homme.
Tout fait illusion à vos jeunes désirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaisirs:
De ce perfide enfant la cour voluptueuse,
Tranquille en apparence, est toujours orageuse:
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Appercevez enfin ces piéges dangereux.

A Cythère un beau jour Vénus, par fantaisie,
Des habits de Minerve embellit la Folie,
Et voulut qu'elle ouvrît son école aux amans;
La Folie affecta le ton des sentimens,
Et leur fit des sermons sur l'amour platonique;
Les sages, dédaignant sa parure héroïque,

Découvrirent d'abord sa marotte à grelots;
Mais elle demeura la maîtresse des sots;
Son université, qui s'accroît et prospère,
A banni le bon sens, en prêchant l'art de plaire:
De là nous sont venus tant de fades galans,
Romanesques esprits, amans extravagans.

Le début de l'amour est doux et plein de charmes;
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes?
Son rapide succès le rend maître de tout,
Sa fin c'est le regret, le dépit, le dégoût:
C'est un cheval fougueux, qui s'emporte et vous guide,
Il est trop dangereux en lui lâchant la bride,
La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flatter;
Examinez ici que de maux dans ce monde
A causés cet amour que dans mes vers je fronde.

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont,
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'Achille amoureux écouta sa colère,
Hector du sang des Grecs faisoit rougir la terre;
L'adultère Pâris alluma ce flambeau
Par qui le vieux Priam, descendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la dernière de Troie,
Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les fastes des humains en ont rempli les temps.
On ne reconnoît plus, tant le sort est injuste,
Le bras droit de César, le fier rival d'Auguste,

Sur les mers d'Actium esclave de l'amour,
Lorsqu'il perd Cléopatre et sa gloire en un jour.
Quand l'Anglois dans Paris porta sa violence,
Agnès à Charles sept fit oublier la France.
Du grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait,
Envers son Roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant et ses flèches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux, même en vous caressant,
Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embrassant.
Qui pourroit raconter toutes ses perfidies,
Et combien ses fureurs ont fait de tragédies?

Ne vous attendez point que dans mes vers mordans,
J'ajoute à d'anciens faits des exemples récens,
Je me suis pour toujours interdit la satire;
Il est bon de reprendre, et cruel de médire.
Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres désirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austère
On va prêchant toujours la morale sévère,
Dans des vers chevillés tristement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des couvens de chartreux?
Veut-on que la raison, outrageant la Nature,
En herbe ose étouffer notre race future;
Serions-nous par raison de ces monstres hideux,

Par un bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La sagesse, Chazot, prudente en ses leçons,
Evite les excès où donnoient les Catons.
Loin d'ici ce docteur qui sans cesse nous damne:
L'amour est approuvé; l'abus on le condamne.
Rien n'est de sa nature absolument mauvais.
Mais le bien et le mal sont voisins d'assez près.

L'amour paroît semblable aux plantes vénéneuses,
Mortelles quelquefois, et toujours dangereuses;
Mais en les mitigeant de savans médecins
S'en servent, par leur art, au salut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remède.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand lassés d'un travail long et laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légère
Les écueils différens qu'ont les eaux de Cythère,
C'est pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arrosez cependant les myrthes de l'Amour,
Et suivant les conseils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve;
Et recueillez toujours, sensible à votre nom,
Les suffrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainsi l'on vit jadis dans Rome florissante,
Lorsque tant de héros la rendoient triomphante,

Que dans le Panthéon le sénat vertueux,
Ayant tous les talens adoroit tous les Dieux.

ÉPITRE AU MARÉCHAL KEITH.

IMITATION DU LIVRE III DE LUCRÈCE.

Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une autre vie.

Il n'est plus ce Saxon, ce héros de la France,
Qui du superbe Anglois renversa la balance,
De l'aigle des Césars abaissa la fierté,
Dompta dans ses roseaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux François leur audace première.

Ah! Mars dans les combats prolongea sa carrière;
Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux
Respecta du héros les jours victorieux,
Et ménageoit en lui les destins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à sa vaillance,
Le frappe dans son lit, et lui laisse, en mourant,
Envier les destins qu'ont eu en combattant,
Le généreux Belle-isle et l'illustre Bavière:
Ce héros triomphant est réduit en poussière;
Tout est anéanti, de l'Achille saxon
Il ne nous reste rien que son illustre nom,
Des sons articulés, des syllabes stériles
Qui frappent du tympan les membranes subtiles,

Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.
Nos soupirs, nos regrets, ce souvenir, sa gloire.
Ses combats, où toujours présida la victoire,
Tout se perd à la fin, l'immensité des temps
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.
Si Maurice n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous, qui l'avons perdu c'est à nous de nous plaindre;
C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.
Le sage de sang froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre:
Qui connoît le trépas, ni ne fuit ni ne craint.
Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers:
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent, sans retour, en des demeures sombres,
En des lieux de douleurs, où ces esprits tremblans

Souffriront, sans espoir, d'éternels châtimens ;
Les fables de l'Égypte, et celles de nos pères
Sont un frivole amas de pompeuses chimères ;
Là crainte et l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah ! repoussons, cher Keith, ces indignes terreurs ;
La vérité paroît, mes vers sont ses organes ;
Mensonges consacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la secrète horreur révolte la nature.

Qu'importe que des vers le corps soit la pâture ?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil,
A l'abri des malheurs, sans songe, sans réveil ;
Et quand même après nous une foible étincelle,
Un atôme inconnu, qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les lois de la destruction,
Hélas ! tout est égal pour notre cendre éteinte ;
Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'aurois-je à redouter au séjour éternel ?
Quoi, le Dieu que j'adore est-ce un tyran cruel ?
Serois-je après ma mort l'innocente victime
De l'auteur dont je tiens ce souffle qui m'anime,
Et ces tendres désirs des sens voluptueux ?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux punissent leur ouvrage

Des imperfections qui furent son partage?
Non, ma raison répugne à de tels sentimens.

Un père dont le coeur est tendre à ses enfans,
Seroit-il parmi nous assez dur et bizarre,
Pour accabler son fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquoit en naissant par sa difformité?

Un fils dénaturé peut irriter son père,
Et se voir écrasé du poids de sa colère;
Mais nous, contre les Dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.
Écarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenser l'auguste Providence?
Signalez, fiers géans, votre rebellion,
Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable,
Vous ne sauriez heurter ce trône inébranlable,
Dieu voudroit-il punir qui ne peut l'offenser?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer?
Je connois ses bienfaits, sa bonté, sa clémence;
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'offense.

Ah! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparoît au flambeau que porte la physique:
Que le peuple hébété respecte ce roman;
Regardons d'un oeil ferme et l'être et le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connoître et voir tes vérités!

Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière,
Je vois Lucrèce et Locke au bout de la carrière;
Venez, suivons leurs pas, et montrons aux humains
Leur nature, leur être, et quels sont leurs destins.
Examinons l'esprit depuis son origine,
Pendant tous ses progrès, jusqu'à notre ruine.
Il naît, se développe et croît avec nos sens,
Il éprouve avec eux différens changemens:
Ainsi que notre corps, débile dans l'enfance,
Étourdi, plein de feu dans notre adolescence,
Abattu par les maux, et fort dans la santé,
Il baisse, s'affoiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame, qu'on nous dit de nature suprême,
Quoi! cet être immortel, presque l'égal des Dieux,
Quitteroit-il pour nous l'heureux séjour des cieux?
Daigneroit-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matière ingrate, abjecte et périssable,
Épier les momens des plaisirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le foetus,
Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mère,
Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,

Pour s'exposer après à tous les coups du sort,
ou frir le chaud, le froid, la douleur et la mort?

Voilà les visions dont notre orgueil nous flatte:
Consultons sur ces faits les enfans d'Hippocrate;
Voyons la mécanique et les jeux des ressorts
Qui meuvent nos esprits de même que nos corps.

Lorsque l'astre du jour termine sa carrière,
Que le discret sommeil ferme votre paupière,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous:
Quand le sang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fièvre vous dévore,
Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts,
Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs:
Bientôt le mal n'est plus, votre poumon respire,
Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord sa pensée,
Son ame en ce moment, par les maux oppressée,
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement;
Aussitôt qu'il revient de ce saisissement,
Quand il rouvre les yeux, son ame appesantie
Après un court trépas est rendue à la vie;
Souvent un peu de sang, qui presse le cerveau,
De la foible raison étouffe le flambeau;
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il étoit dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourroit-il voir, sentir, toucher, ouïr,

Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir?
Cet atome immortel, sans matière solide,
Privé de tous les sens, n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux, un fantôme idéal.
Peut-il se souvenir de notre jour natal?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matière,
Et quelle étoit jadis sa nature première?

L'ame que je reçus, cet être clairvoyant,
Avoit très-mal instruit mon esprit en naissant;
Je n'ai pas apporté la plus légère trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces temps où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon coeur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'alarmes *),
Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germains
Ravissoit les moissons semées par nos mains;
Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruinoit tour à tour ma patrie épuisée,
Pilloit les habitans, saccageoit les cités;
Que les Cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyèrent la peste,
Qui de nos habitans emporta tout le reste,
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos États un immense désert.

*) La guerre de trente ans.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'histoire :
S'il subsistoit alors, il étoit sans mémoire.
De l'avenir, cher Keith, jugeons par le passé;
Comme avant que je fusse il n'avoit point pensé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus.
Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
Dès que nous finissons, notre ame est éclipsée.

Elle est en tout semblable à la flamme élancée,
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle baisse et périt.

Oui, tel est notre sort, et je vois d'un oeil ferme,
Que le temps fugitif m'approche de mon terme,
Craindrois-je le trépas et ses coups imprévus?
Je sais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etois-je malheureux avant qu'on me vît naître?
Je me soumets aux lois de la nécessité,
Mes jours sont passagers, mon être est limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?
Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature:
C'est peu d'avoir sur toi répandu ses faveurs;
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, dissiper tes chimères,
Enfin t'initier à ses savans mystères;
„ Je t'ai donné la vie, et c'est par mon concours

„ Que se forma ton corps, que s'accrurent tes jours :
„ D'organes déliés la tissure subtile
„ Auroit dû t'annoncer que ton être est fragile ;
„ A des conditions tu vis quelques momens ;
„ Quand je te composois de divers élémens,
„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitteroit un jour cet emprunt charitable ;
„ Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord ;
„ Je t'ai donné la vie, et tu me dois ta mort ;
„ Tu veux que mon secours allonge tes années,
„ Redoute, malheureux, tes tristes destinées ;
„ Je vois fondre sur toi les maux et la douleur,
„ Le chagrin dévorant te rongera le coeur ;
„ Réduit à désirer la fin de ta carrière,
„ Ta main à tes parens fermera la paupière,
„ A tes plus chers amis, à ta postérité ;
„ Isolé dans le monde en ta caducité,
„ Et perdant chaque jour tes sens et ta pensée,
„ De tes derniers neveux tu seras la risée.
„ Eugène et Marlborough, malgré leurs grands exploits,
„ Ont senti les effets de ces sévères lois ;
„ Condé, le grand Condé survécut à lui-même ;
„ L'Auguste des François, malgré son diadème,
„ Éprouva l'infortune à la fin de ses ans,
„ Et vit dans le tombeau porter tous ses enfans.„

Voilà ce que diroit notre mère commune ;
Hélas ! trop vain mortel, son discours t'importune,

Ton coeur aime le monde, il brille, il éblouit;
Mais sa figure passe, et tout s'évanouit.
Malgré tant de dangers, tu désires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin seroit pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un temps ont besoin de ton oeil;
Ah! que de grands projets ta mort viendroit suspendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?

Eh! pourquoi, malheureux, ne t'ès-tu point hâté,
Croyois-tu donc jouir de l'immortalité?
Apprends que nos désirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal.

Ou plus tôt ou plus tard, le trépas est égal:
Tous les temps écoulés sont effacés de l'être,
Cent ans passés sont moins que l'instant qui va naître,
Tout change, et c'est, cher Keith, la loi de l'univers.
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers;
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphire l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux:
La Nature attentive, et de son bien avare,
Fait des pertes toujours, et toujours les répare;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,

Tout change et reproduit quelques objets nouveaux :
La matière est durable et se métamorphose ;
Mais si l'ordre l'unit, le temps la décompose.

Le Ciel pour peu de temps nous a prêté le jour ;
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour :
Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?
Seroit-ce donc à nous à redouter la mort ?
A nous pauvres humains, frêles jouets du sort,
Qui rampons dans la fange, et dont l'esprit frivole
S'il ne possédoit point le don de la parole,
Seroit égal en tout à ceux des animaux ?

Ah ! voyons dans la mort la fin de tous nos maux.
Ennemis irrités, armez votre vengeance,
Le trépas me défend contre votre insolence.
Grand Dieu ! votre courroux devient même impuissant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument ;
La mort met à vos coups un éternel obstacle.
J'ai vu de l'univers le merveilleux spectacle,
J'ai joui de la vie et de ses agrémens ;
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, César qui soumit sous son bras despotique
Tout l'univers connu, Rome, sa république ;
Quoi, Virgile, l'auteur des plus sublimes vers ;
Newton, qui devina les lois de l'univers ;

Que

Que dis-je? et vous aussi vertueux Marc-Aurèle,
L'exemple des humains, mon héros, mon modèle:
Vous avez tous subi les arrêts du trépas.
Ah! si le sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer si la Parque lassée
Vient du fil de nos jours trancher la trame usée?
Qu'est-ce que nos destins? L'homme naît pour souffrir,
Il élève, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

Voilà, pauvres humains, votre bonheur suprême;
Nous ne quittons ici qu'un séjour passager,
Nous vivons dans le monde, ainsi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher Keith, suivons le pas de nos prédécesseurs,
Faisons à notre tour place à nos successeurs;
Tout le monde a les siens, et nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront, seront pleurés par d'autres.

Allez, lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos désirs criminels,
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompense,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;

Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finissons sans trouble, et mourons sans regrets,
En laissant l'univers comblé de nos bienfaits.
Ainsi l'astre du jour au bout de sa carrière
Répand sur l'horizon une douce lumière,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs
Sont ses derniers soupirs qu'il donne à l'univers.

ÉPITRE A DARGET.

Apologie des Rois.

De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton coeur;
Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait et sombre,
Tel qu'est un algébriste en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paroît absorbé dans un travail profond;
Tú lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille.
Alors, réfléchissant au fond de ton cerveau
Sur un Roi si rêveur dans un poste si beau,
Tu penses en toi-même, enviant ma fortune,

„ Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune,
„ Un Roi dans l'univers n'a rien à souhaiter,
„ Que son sort est heureux, s'il sait en profiter!
„ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés princes,
„ Arbitres souverains de nombreuses provinces,
„ Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
„ Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs lois,
„ Idoles des humains, demi-Dieux de ce monde,
„ Le Ciel qui les chérit, les sert & les seconde:
„ S'il plaisoit au Destin de couronner Darget,
„ Au lieu d'approfondir un pénible projet,
„ Ses beaux jours couleroient de plaisirs en délices,
„ A ses voeux les Amours seroient toujours propices,
„ Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
„ Les Dieux mêmes, les Dieux envîroient son destin.
„ Qui sous le diadème a l'air mélancolique,
„ N'est rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique.„

Tout doucement, Darget, que ton esprit calmé
Appaise le courroux dont il est animé:
Ton erreur t'éblouit, et juge téméraire
Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire:
Écartons l'appareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie ;
Tes jours sont tous égaux, et ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrémités,
Des besoins indigens, des superfluités,
Écueils où si souvent le genre humain échoue,
De ses biens mesurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'est être comme il faut; c'est ton sort, sois content.
Libre des embarras et d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux et paisible,
Jouissant du présent sans prévoir l'avenir,
Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux Darget! qui dans ta vie obscure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que sur les noms connus des grands et des héros,
L'envie, en frémissant, répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maison ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carrillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le soir, à ton retour,
T'accueillir, t'embrasser, ranimer ton amour:
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse,
Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse,
Pourvu que Dalichamp*) t'assure ta santé,
Que manque-t-il alors à ta félicité?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher Darget, rempli de méfiance,

*) Chirurgien.

Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes destins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y consens, il ne faut plus rien taire.
O le fâcheux métier que d'être Secrétaire
Auprès d'un Maître auteur, soi-disant bel esprit,
Qui du matin au soir lit, versifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec ses cent trompettes,
Occupée à prôner ses frivoles sornettes!
Tous les jours par cahier tu mets ses vers au net,
Et quand tu les lui rends, Dieu sait le bruit qu'il fait;
D'un sévère examen le pointilleux scrupule
S'étend sur chaque point et sur chaque virgule,
Là sont des E muets qui devroient être ouverts,
Ou c'est un mot de moins qui fait clocher un vers:
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes son auteur au diable à chaque page;
Tel est de ton histoire en deux mots le précis.
Mais viens, apprends de moi quels sont les vrais soucis,
Qui de nous est lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des Rois qui sont les plus esclaves.
Tu crois par ce début que j'orne mes discours
Des paradoxes vains, la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon sens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs sous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'est une vérité,
Qu'on sent trop malgré soi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un souverain, Darget, n'est pas facile,
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que sans se rebuter d'un pénible travail,
Il règle en ses États jusqu'au moindre détail.

Là Thémis redressant sa balance inégale,
Et réprimant en vain la discorde infernale,
Aux lois de l'équité conformant ses arrêts,
Doit dans un temps donné terminer les procès;
Un monstre renaissant, qu'on nomme la Chicane,
En aboyant contr'elle élève un front profane,
Et lorsque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'instant, et revient vous braver;
Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénélope:
Mais qui ne deviendroit à bon droit misanthrope,
Quand ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos diffamans accablent la justice?
Il faut taxer le peuple: il subvient aux emplois
Attachés à la cour, aux finances, aux lois;
Ce que donne à l'État le fuseau, la charrue,
Aux héros, ses vengeurs, de droit se distribue:
Et c'est à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des sujets différens, inégaux;
Quand le peuple se plaint qu'on charge les villages,

Le courtisan prétend qu'on augmente ses gages;
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut donner, et tous veulent avoir;
Qu'heureux seroit le roi, qui véritable adepte,
Du grand oeuvre un beau jour trouveroit la recette!
Plus heureux s'il pouvoit, élevant leur raison,
Réaliser l'État qu'imagina Platon!

Mais voici d'autres soins: il faut qu'un bras sévère
Retienne en son devoir le fougueux militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Parjure à ses sermens, renverseroit l'État;
En ses prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandoient l'empire, et lui donnoient des maîtres;
Il faut que ces lions, pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, soient domptés par Thémis;
Mais pour assujettir leur fière indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'espérance, la crainte, et même la douceur;
Il faut pour que l'État ne perde point sa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'esprits, unis par le devoir,
Ne forment qu'un seul corps, qu'un seul chef fait mouvoir.
C'est lui dont la raison, pour servir la patrie,
Guide, excite, modère ou retient leur furie.
„ Ah! grâce au Ciel, dis-tu, prenant un air aisé,

„ Mon Maître en ce discours enfin s'est épuisé.
Epuisé? Moi? Mais oui, Darget, cette matière
Pour un homme d'Etat est une ample carrière;
Je ne t'ai présenté que trois points différens,
Il en est plus de mille et tous sont importans.

Dans le gouvernement la sureté publique
Ne peut se soutenir que par la politique;
En unissant des rois elle oppose à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante et libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été respectés;
Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,
Amena l'artifice et même l'imposture;
La politique alors adopta le soupçon;
L'envie aux noirs serpens, l'affreuse trahison,
Préparèrent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une science;
Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Peste du genre humain et fléau des États.
La sagesse elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conseil des rois on osa les citer,
Tout pacte eut un sens louche et put s'interpréter;
Tout traité fut suspect et devint un problème,
La fraude sur son front posa le diadème;
Des crimes dont le peuple est puni par les lois,
Devinrent des vertus appartenant aux rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons sous nos pas s'entr'ouvrir des abymes;
Nous sommes entourés de cent piéges tendus,
Comme sur ces glacis, avec art défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde,

Entre les souverains il n'est que peu d'amis.
Les plus proches voisins sont les plus ennemis.
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,
Et d'un oeil pénétrant lisant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Téls sont les soins, Darget, que la couronne exige;
Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,
Lors même que le prince est quitte envers l'État,
Le peuple de son roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il sache tout, la guerre, et la finance,
L'art de négocier, et la jurisprudence,
Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qu'il offensa le trouve trop sévère,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colère.

Fait-il la guerre? on dit: "c'est un Roi furieux,
„ Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.„
S'il se maintient en paix, "ce monarque stupide

„ Redoute les dangers, la gloire l'intimide.„
S'il gouverne lui seul: „c'est un prince jaloux,
„ Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts.„
Commet-il de l'État le soin à ses ministres?
„ Pourquoi tolère-t-il tous leurs complots sinistres?„
A-t-il des favoris? "son foible fait pitié.„
N'en a-t-il point? "ce prince est sourd à l'amitié.„
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'économe est vilain, le libéral prodigue,
Et le galant surtout passe pour débauché.

Tel est de notre état le portrait ébauché.
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous sommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux foiblesses des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des rois privés de passions
Dont la tranquillité ne sauroit être émue,
Allons, qu'Adam*) travaille et fasse une statue.
Et pourquoi se flatter d'appaiser ces frondeurs?
César eut ses jaloux, Titus eut ses censeurs.

Veux-tu savoir pourquoi la cruelle satire
S'acharne sur les rois, et toujours les déchire?
C'est que, par son penchant aimant la liberté;
L'homme hait un pouvoir qui n'est pas limité;
Et du maître au sujet la grande différence
Rabaissant son orgueil, blesse son arrogance.
L'un se dit en secret, "je condamne le Roi,

*) Sculpteur.

„ Il n'a jamais l'esprit de penser comme moi:„
Un autre dit tout haut, "si j'étois dans sa place,
„ Notre gouvernement auroit une autre face.„
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les satires malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus.
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Épiloque tout haut le cours de notre vie;
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un roi, foible mortel pourroit-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
Mépriser un vain bruit, dont l'écho se dissipe,
C'est-là notre parti: laissons donc bourdonner
Cet essaim de frelons, sans nous en chagriner;
A ces juges des rois si nous osions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourroit les confondre
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets.
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
La critique est aisée, et l'art est difficile,
Un citoyen charmant fait un roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons, si savans dans notre art
Tomberoient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, Darget, que dangereux sophiste,
De cent rois criminels affreux apologiste,

Abusant de ma lyre et du charme des vers,
Je chante des tyrans, l'horreur de l'univers:
Ma Muse ose blâmer la funeste conduite
De ces vulgaires rois sans honneur, sans mérite,
Endormis sur le trône, ou pleins de vains projets,
Trop mous pour leurs voisins, trop durs pour leurs sujets,
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
Tu brûles, cher Darget, de revoir ta maison,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raison;
Je crois ouïr gronder ta cuisinière experte,
Déjà le rôti sèche, et la table est couverte,
Tes ragoûts délicats vont tous se refroidir,
Et ton cocher-là-bas fouette à nous étourdir.
Dix heures vont sonner; lassés de ton absence,
Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puisqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les grands ne sont pas plus fortunés que toi.

ÉPITRE à mon Esprit.

Ecoutez, mon Esprit, je ne saurois le taire,
Les contes que sur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au désespoir.
Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
D'un violent désir suivant l'intempérance,
Vous faites le savant! Ah! quelle extravagance!
En feuilletant sans cesse un auteur vermoulu,
Qui lassa les Achards, et qu'aucun roi n'a lu,
Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaises,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaises?
O Ciel! Un roi savant! Ce mot me fait frémir,
Jamais dessein plus fou pouvoit-il vous venir?
Qu'un roi sache arrêter un calcul de finance,
Parafer un traité, signer une ordonnance;
C'est beaucoup dans le siècle où l'on vit aujourd'hui,
Peut-on en conscience exiger plus de lui?
Un roi doit soutenir la majesté du trône;
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ses voisins, et toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le savoir? la science parfaite
C'est de connoître à fond les lois de l'étiquette;
Cette règle des cours occupe auprès des grands
Ces oisifs affairés qu'on nomme courtisans.
Oui, marmottez tout bas au ministre en silence
Un compliment obscur dans un jour d'audience,

Soyez chasseur outré, forcez-vous à jouer,
Et surtout sans rougir entendez-vous louer,
Empressez-vous au prône, et bâillez au spectacle,
Soyez morne au souper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un Roi doit ennuyer sa cour;
Tel étoit le métier qu'il vous falloit apprendre.

Vos plaisirs, mon Esprit, ont droit de me surprendre;
L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, et perd la royauté.
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la métromanie;
Oui, vous êtes poëte en dépit d'Apollon:
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un style mordant blessant toute la terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre,
Et sur Homère même aiguisant vos bons mots,
Vous attirez sur vous l'essaim de ses dévots?
Pouvez-vous ignorer, que sous différens titres
On voit courir de vous des odes, des épîtres,
Où, comme la Neuville échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons?
Du langage françois ignorant les finesses,
Vous mettez Vaugelas et d'Olivet en pièces;
Ah! si Boileau vivoit, peut-être un beau matin
Votre nom dans ses vers remplaceroit Cotin.
Que la rougeur du moins vous en monte au visage,
Ayez honte du temps qu'absorbe un tel ouvrage,

Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez „ qu'amant de l'harmonie,
„ Transporté malgré vous par le Dieu du génie,
„ Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
„ Quand le roi fatigué vous donne du loisir;
„ Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand prince
„ Prendre dans ses filets les daims de sa province;
„ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
„ Inondant le papier d'un déluge de vers. „

Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
Des princes et des chiens courent à sa poursuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige et qui l'exprime?

Ah! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos moeurs, si mal morigéné,
Qui par bizarrerie à sa grandeur rebelle
Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle?
Oui, vous me soutenez „ que s'il falloit toujours
„ Vous occuper de riens, grand ouvrage des cours,
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,
„ Et des rois empesés la lourde confrérie. „
Enfin vous ajoutez „ que vos savans écrits

„ Méritoient l'estime, au lieu des vains mépris
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
„ Qui juge en vrai Midas, et prononce en Zoïle.„

J'en conviens, mon Esprit, mais n'allez pas choquer
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer.
Je vous rends simplement, sans être satirique,
Tous les bruits que sur vous répand la voix publique.
On se moque surtout du peu de gravité
Dont vous assaisonnez l'auguste royauté;
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille:
„ N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant Consul? „
Mais vous comptez toujours suivant votre calcul;
„ Ces censeurs, dites-vous, sont aisés à confondre,
„ Et voici de ma part ce qu'on peut leur répondre:
„ Ivre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat,
„ Négligé mes devoirs, sacrifié l'État?
„ M'a-t-on vu du public tromper les espérances?
„ Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
„ Oublier les traités, pour penser aux beaux arts?
„ M'a-t-on vu des derniers paroître aux champs de Mars?
„ Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,

„ Si

„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidelle,
„ Du peuple, et du soldat prévenir les désirs,
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs?
„ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence,
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence.
„ J'ai su monter ma lyre à différens accords,
„ Chez Horace, et Maron je puise mes trésors.
„ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.

„ Eh! quoi! dans ma grandeur, et dans ma royauté
„ Je ne jouirai point du peu de liberté
„ Qu'un berger, conduisant son troupeau pacifique
„ A de chanter le soir une chanson rustique,
„ Quand, l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil,
„ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil?
„ Achille pourra donc, dans son jaloux délire,
„ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre;
„ Et moi je ne pourrai, moi seul dans l'univers,
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers?
„ Quoi! l'on m'interdira les sources du Permesse?
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse,
„ Je serai dans ma niche, au milieu de ma cour,
„ Encensé par des sots comme le saint du jour?
„ On me rendra martyr de la cérémonie?

„ Ah! secouons le joug de cette tyrannie,
„ Tant pis si le bon sens paroît hors de saison,

„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison,
„ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie,
„ Mon goût préfère à tout l'auguste poésie.
„ Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
„ Les lauriers d'Apollon, et les lauriers des rois.

„ Nous devons nos transports au seul Dieu du génie.
„ Le hasard qui préside au destin de la vie,
„ Fait au plus grand héros succéder quelquefois
„ Un stupide foetus sur le trône des rois,
„ Qui végète sans vivre, et des humains l'arbitre,
„ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre :
„ Mais les fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux cieux ;
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes ;
„ Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes,
„ Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux,
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux :
„ En vain de notre sort un souverain décide,
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide :
„ Qu'un prince sans honneur, sur le trône amolli,
„ Termine sa carrière, il est mis en oubli ;
„ Son nom dans un bouquin de généalogie
„ Pourra servir d'époque à la chronologie,
„ Ces rois anéantis restent pour toujours morts.
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
„ Des siècles destructeurs perçant la nuit obscure,

„ Font passer notre nom à la race future;
„ Nos durables travaux, victorieux des temps,
„ Ont vu des plus grands rois périr les monumens;
„ De la superbe Troie il n'est trace légère,
„ Quand après trois mille ans nous conservons Homère;
„ Depuis que le trépas, redoutable aux humains,
„ D'Auguste et de Virgile eut tranché les destins,
„ Lassé de ces combats que l'histoire nous vante,
„ Aux exploits du héros mon ame indifférente
„ N'y voit que des hauts faits, qu'ont produits tous les temps,
„ Mais Virgile me charme, et plaira dans mille ans;
„ Il m'émeut, lorsqu'il peint la malheureuse Troie
„ Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie;
„ Il touche par l'amour de la triste Didon,
„ Du bucher funéraire allumant le brandon.
„ Quel feu, quand sur le Styx il fait voguer Énée!
„ Il me guide aux enfers, j'y vois la destinée
„ Des descendans d'Anchise et du peuple romain:
„ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,
„ Du Gange aux bords des mers où le soleil expire,
„ Je vois l'heureux Octave étendant son empire;

„ Des enfans d'Apollon, héros, soyez jaloux,
„ César fit tout pour lui, Virgile tout pour vous.

„ Mais du pouvoir des rois connoissons l'origine;
„ Pensez-vous qu'élevés par une main divine,
„ Leur peuple, leur État leur ait été commis,
„ Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis?
„ Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,
„ Forcèrent les humains à se donner des maîtres,
„ Thémis arma leur bras de son glaive vengeur,
„ Pour inspirer au vice une utile frayeur;
„ D'autres en usurpant un bien illégitime,
„ Devinrent souverains en prodiguant le crime,
„ Et passent pour héros chez les ambitieux.
„ Notre origine est pure, elle nous vient des cieux;
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permesse,
„ C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.

„ Ah! si jamais les grands n'avoient fait que des vers,
„ Qu'ils auroient épargné de maux à l'univers!
„ César moins enivré du pouvoir despotique,
„ Auroit par de beaux vers charmé sa république,
„ On n'auroit point connu ces deux triumvirats,
„ Sanguinaires liens d'illustres scélérats,
„ Qui sur les grands de Rome exerçoient leur vengeance.
„ Si le héros du nord, si fier de sa vaillance,
„ Moins Roi, moins souverain que chevalier errant,

„ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,
„ Eût choisi pour modèle Horace ou bien Pindare,
„ Il n'eût point imploré le Turc et le Tartare.
„ Les Muses de tout temps ont adouci les moeurs;
„ Leurs exploits sont des jeux, leurs armes sont des fleurs.
„ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent,
„ Des plaisirs délicats les charmes les excitent,
„ Leurs coeurs ne sont touchés que par le sentiment. „

Mais que dis-je? A quoi sert ce long raisonnement?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole!
Quel inutile abus du don de la parole!
Ce n'est pas contre moi que vous devez plaider,
C'est l'univers entier qu'il faut persuader,
Il ne se nourrit point d'une vaine fumée;
Sa critique surtout vivement animée,
Rit de vos méchans vers..„ Mais quoi! s'ils étoient bons,
„ Et s'ils pouvoient charmer, en variant leurs sons,
„ D'Argens, Algarotti? Si Maupertuis les loue?
„ Si l'Homère françois lui-même les avoue?
„ Si la postérité...„ Quelles sont vos erreurs!
Connoissez, mon Esprit, le poison des flatteurs;
Leurs sons plus dangereux que le chant des Syrènes

Peuvent bien enchanter vos veilles et vos peines,
Mais imitez Ulysse, et sourd à leurs accens,
Rejetez pour jamais un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hasards,
Pour l'élever plus haut on abaissera Mars;
S'il est fort, aussitôt le flatteur sans scrupule
Lui prouve que d'Alcide il est le seul émule;
Son coeur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'étoit pour lui qu'Ovide avoit fait l'art d'aimer;
Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse,
Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse:
Revenez, mon esprit, de votre aveuglement,
Que l'amour propre enfin le cède au jugement,
Est-il chez les humains de vertu sans mélange?
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès.
Vous faut-il tant d'encens pour ces foibles succès?
Qu'avec Horace un jour votre Muse barbare
Pour vous apprécier humblement se compare;
Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez;
Détestant de vos vers l'insipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume.
Étudiez surtout la docte antiquité,

Plus vous approcherez de son urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'est-là votre modèle, et ces trésors ouverts
Orneront vos écrits, et plairont dans vos vers;
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, et marmottant tout bas,
Comme cet indiscret confident de Midas,
Vous contez aux roseaux mes passe-temps frivoles,
Du moins consolez-moi de vos visions folles;
Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des temps,
Ou si quelque hasard vous amène au grand monde,
Quel étoit cet auteur dont la Muse féconde,
Monta sur l'Hélicon sur les pas du plaisir,
Et composa des vers pour charmer son loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le sein des alarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste, sans grandeur,
Par un père, sévère et rigide censeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces moeurs d'Athènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant,

Et que sans écouter un orgueil décevant,
Et simple courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que sachant me borner et rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée,
Et de parler raison en prose cadencée.

Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté;
Attestez hardiment que la philosophie
A dirigé mes pas et réformé ma vie?
Dites qu'en admirant le système des cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux;
Que sans haïr Zénon j'estimois Épicure,
Et pratiquois les lois de la simple Nature;
Que je sus distinguer l'homme du souverain,
Que je fus roi sévère et citoyen humain;
Mais quoiqu'admirateur de César et d'Alcide,
J'aurois suivi par goût les vertus d'Aristide.
Lorsque la Parque enfin, lasse de ses fuseaux,
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux,
Que sur ma cendre éteinte aboira la satire,
Dites que méprisant tout ce qu'en pourra dire
Un esprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
Trop rigide censeur de ma foible vertu,
Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
J'ai toujours conservé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

EPITRES
FAMILIÈRES.

ÉPITRE
A MON FRÈRE HENRI.

Où courez-vous? „ Ah! je fuis la campagne,
„ Je ne veux pas tout vif m'ensevelir;
„ Lorsque j'y suis, d'abord l'ennui me gagne;
„ Rester tout seul, autant vaut-il mourir.
„ J'aime Berlin: c'est là que dans le monde
„ Le doux plaisir en cent façons abonde;
„ Jeunes beautés, bals, festins, en un mot
„ Y trouve tout quiconque n'est pas sot.„
Oui, vous pouvez vous amuser, mon Frère;
Nos belles sont faciles à plier,
Berlin fournit aisance et bonne chère,
Mais ces plaisirs qu'ont-ils de singulier?

„ C'est chez Milon que se donne une fête;
„ On sera seul; Milon n'a convié
„ Que quatre-vingts personnes „. C'est honnête:
On vient, on entre, on est supplicié;

En se pressant on s'étouffe à la porte;
On perce enfin des deux bras, à main forte;
Voilà d'abord trente tables de jeu,
Et qui n'y joue y paroît sans aveu;
Tous sont rêveurs, attentifs à leur rôle:
L'un, en suant, attend un as de coeur;
Et celui-là, qui méditoit la vole,
Sur ses écarts écume de fureur:
Pourquoi ce bruit? et qu'est-ce qu'on regarde?
Philinte a-t-il un transport au cerveau?
„ Pis que cela; certain roi de carreau
„ Entre ses mains est arrivé sans garde.„

On voit plus loin, dans un coin isolé,
Force joueurs; le Hasard tient la table:
L'or en monceaux s'y présente étalé:
Son grand pontife, à face vénérable,
Mêle en ses mains un jeu bariolé:
Tout à l'entour une immense cohue
Sur ce grand prêtre a dirigé la vue:
Le bon public a quelquefois raison.
Quant au prélat, ce respect l'importune:
Il est adroit; le bon seigneur, dit-on,
De ses dix doigts gouverne la fortune;
Un feu soudain s'empare de ses sens;
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échappent par élans
Comme en grondant rudement de sa bouche;
Très-attentifs y sont ses courtisans;
Ce peu de mots, ce sont autant d'oracles,
Qui, sur le sort opérant des miracles,

Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers, les petits et les grands,
Tel pâme d'aise, et tel autre blasphème :
L'un vend, hélas! son bien qu'il a perdu :
L'autre enivré de son bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Quand l'heure sonne, il faut se mettre à table,
Et regagner dans un ample soupé,
Enjoué, vif, brillant et délectable,
Le temps perdu, dans l'ennui dissipé,
Et qu'emporta ce jeu si détestable.

Voyons : voilà plus de trente laquais,
A pas comptés, qui suivent à la file
D'Apicius un habile profès ;
De tant de plats on nourriroit la ville ;
Le sieur Hamoch, plus fier que Paul Émile,
De la cuisine au sallon du palais
Mène en grand' pompe un soupé de Luculle ;
Le moindre plat, c'est lui qui l'intitule
D'un nom baroque et très-mal assorti ;
De cette armée il est le quartier-maître ;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il sait placer le plat comme il doit être ;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Messieurs les gourmets.

De tant de plats quelle odeur dégoûtante!
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets ;
On va s'asseoir ; et cette compagnie,
Quoique sournoise, est tout au mieux choisie.

Mais tout le monde est stupide ou muet:
Ah! cette paire est au mieux assortie:
De ce Baron si maigre et si fluet,
Cette bégueule est la vieille ennemie;
Certain procès les a rendus rivaux;
Avec quel air ils se tournent le dos!

De ces paniers dorés par des réseaux
La place à table est d'avance remplie;
Et sur la chaise, en serrant les genoux,
A peine encore en reste-t-il pour vous.

De bavarder Damis auroit envie;
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'est par prudence; il craint ce médisant,
Ce vieux Baron, à langue de serpent.

L'hôte attentif à ranimer son monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaisant;
Il sert cent mets qui couvrent à la ronde:
„ Que le plaisir s'empare de céans!
„ Dit-il; Messieurs, qu'ici la joie abonde.„

Corinne jeûne et pour un million
Ne goûteroit de cette sauce fine;
Elle pourroit laver le vermillon,
Qui fait l'éclat de sa lèvre divine.

Si Marianne, au visage poupin,
Ne mange pas un seul morceau de pain,
C'est qu'en son corps étroitement serrée,
Elle craint trop que la galimafrée
N'aille gâter le corsage divin
De cette taille en tous lieux admirée.

A l'autre bout, sans s'en embarrasser,
Le Comte mange à se déboutonner;
De tous les plats goûte l'un après l'autre;
Avec Hamoch se met à raisonner;
D'Apicius le Comte est grand apôtre,
Et les Nevers pourroient le consulter.

Julie enfin rompt ce cruel silence,
Et se tournant, dit d'un air d'indolence:
„ Ah! c'est affreux: tout ce jour il a plu;
„ En vérité, c'est un nouveau déluge.„
Merlin répond:„ Tout comme vous j'en juge;
„ Et l'almanach ainsi l'a résolu.„
Merlin dit bien: ce docte personnage
De son savoir fait un riche étalage;
Hors l'almanach jamais il n'a rien lu.

Le discours tombe, on bâille; on prend courage,
On le relève; on parle de pompons,
De gands glacés, coiffures et jupons:
Et l'on médit un peu de Rosalie;
Elle est absente; et la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en sa beauté.

Ne croyez pas que ce soit par envie:
Son coeur, dit-elle, est plein de charité;
Mais le bon goût, qu'elle trouve insulté,
Quoiqu'à regret la presse et la convie
De rendre hommage à la sincérité.

Bientôt après on parle comédie:
„ Ah! la Marville a l'air d'un éléphant,
„ Dit l'une; c'est une exécrable actrice:

„ La Rousselois est un corps élégant,
„ Elle est bien mise; ah! c'est un vrai délice
„ Lorsqu'elle joue; au vrai, mal on l'entend:
„ Mais ce n'est rien; va-t-on là pour entendre?„

Valère sait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné
Va dans huit jours vendre sa garderobe;
Sur quoi chacun, en faisant l'étonné,
Sur Monseigneur très-malignement daube;
De brocarder chacun se met en train,
Et l'on médit doucement du prochain.

Mais s'endormant par tant de balourdises,
De main en main se donnent des devises
Qu'en ricanant le beau sexe relit;
A ces soupers on ménage l'esprit,
Et l'on s'occupe en lisant les bêtises
Que le galant confiturier produit.

On imagine une santé nouvelle:
A l'équivoque on rit, on applaudit;
La pointe en est digne de Fontenelle:
On veut parler; et ce jargon forcé,
Ne tenant rien de la gaieté naïve,
Meurt en naissant de la bouche craintive,
Aussi souvent qu'un mot est prononcé.

On se regarde, on est embarrassé,
Et tous les mots expirent sur la langue.

L'hôte le voit et, pour en bien user,
D'un conte plat il vient les amuser;
Mais il en est pour sa sotte harangue:

Par bienséance un moment on sourit;
On dit, bâillant, que l'on se divertit:
Mais en secret maudissant l'assemblée,
On voudroit fort, pour que l'ennui finît,
Que de sommeil elle fût accablée.

Cloris alors, sur un ton aigrelet,
D'un vaudeville entonne un vieux couplet,
Et pousse en l'air, de cette voix aiguë,
De longs hélas! qu'on entend de la rue;
Et d'un accent tudesque qui déplaît,
Elle assaisonne un air de flageolet.

Églé, qui croit qu'elle a la voix plus belle,
En détonnant chante un air d'opéra
Très-langoureux, que composa Campra;
Un fat se pâme et jure qu'elle excelle:
Ah! de chanter, non, tu ne cesseras,
Maudite voix, pire que la crécelle;
Un siècle entier, je crois, tu chanteras!
„ Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie,
„ Prêtez l'oreille à cette bergerie:
„ Cet air pour moi semble fait tout exprès;
„ J'ai de mon mieux saisi le goût françois;
„ Ces ports de voix qu'avec force j'élève,
„ Ces tremblemens battus si lentement,
„ Ces longs fredons, qui n'ont ni fin ni trève,
„ Font de ce chant les plus doux agrémens;
„ De ce sallon même, sans qu'il m'en coûte,
„ Ma forte voix fera sauter la voûte.

L'hôte pâlit; il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la trompette fatale;

Il est tremblant pour les murs de sa salle;
Pour éviter l'effet de cet écho,
Il rompt les chiens et bavarde morale;
Et ce discours les amuse à ravir:
Mais dans le temps que ce seigneur déploie
Des argumens ennuyeux à mourir,
Sa chère épouse à travers vient glapir,
Et minaudant croit réveiller la joie:
Chassant le Dieu libertin du plaisir,
La bonne Dame, induite par le Diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin, par importunité,
Tous ces bâilleurs à se lever de table.

Aux violons alors on a recours;
La joie enfin règnera dans ce jour:
Aux menuets, aux graves polonoises,
Vont succéder frétillantes angloises:
Tous ces muets dansent, sans se parler;
Les spectateurs disent, par bienséance,
Quelques douceurs, avec tant d'indolence,
Que cet Amour de froid paroît geler:
L'Oisiveté, qui regarde la danse,
Rit souvent haut, sans trop savoir pourquoi.
Le jour paroît; avec indifférence,
Mais sans regret, on retourne chez soi,
En se flattant de faire accroire aux autres,
Qu'on s'est au bal diverti comme un roi.

Ces plaisirs-là, mon Frère, sont les vôtres;
Leur carrillon n'a plus d'appas pour moi,

Société

Société douce et bien assortie,
Bien moins nombreuse et d'autant mieux choisie;
Délassemens innocens de l'esprit;
Propos légers, qui sur mille matières,
En voltigeant répandent des lumières;
Où sans éclat, mais à propos, on rit,
Sans que jamais des langues meurtrières,
Pleines de fiel, rendent à leurs manières
Quelques bons mots qu'en plaisantant on dit:
Outrera-t-on l'injure et le scandale
En préférant à ce goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont se bouffit
Votre stupide et bruyante rivale?

Ah, peuple né le jouet des erreurs!
Si follement envieux des grandeurs!
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois ont captivé vos têtes;
Ayez pitié de nos destins heureux.

Quand vers le ciel j'ose élever mes yeux;
Je dis tout bas: „ Fortune secourable!
„ Ne permets pas qu'un orgueil détestable,
„ Me remplissant d'inutiles désirs,
„ Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs,
„ De ces plaisirs d'un esprit raisonnable;
„ Et laisse-moi, Fortune, par pitié,
„ Un coeur toujours sensible à l'amitié.„

ÉPITRE
A POELLNITZ.

Méprisera, qui le veut, les richesses,
Leur faux éclat et leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité ;
Ces vains dédains ne sont que des finesses ;
Pour les avoir se font mille bassesses ;
Si leur éclat n'a point su me frapper ;
Si jusqu'ici leur force enchanteresse
N'a point eu l'art de me préoccuper,
Le monde enfin vient de me détromper.

Je vois partout que la grande dépense,
Les biens, le luxe et la magnificence
Du sot public se sont fait estimer ;
„ Verrès, dit-on, est digne de primer ;
„ Il a tout net vingt-mille écus de rente,
„ Bonne cuisine, et du vin que l'on vante,
„ Qu'en cave il tient, sans vouloir l'entamer,
„ Au moins depuis l'an mil six cent soixante :
„ Son train est grand et sa maison brillante ;
„ C'est un seigneur qu'on ne peut trop aimer.

Ce gros Crésus, qui paroît inutile,
A tous les arts donne occupation,
Et de là vient qu'on le chérit en ville ;
La dépense est sa forte passion ;
Son luxe, au moins, fait vivre l'industrie :
Pour lui l'on fait beaucoup d'orfévrerie ;
Le peintre vit de sa profusion ;

Et l'architecte orne sa galerie :
Il met l'argent en circulation,
Et sa maison vaut une hôtellerie.

Quand Vadius, d'un ton de flatterie
Vient louanger l'inepte Bavius,
Le doux espoir sur lequel il se fonde,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.

Oui, l'intérêt est le roi de ce monde;
Il règle tout dans ce siècle falot;
En enrageant le malheureux le fronde,
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot :
Un vrai Platon vivant dans la misère,
Ne recevroit qu'humilians rebuts;
Mais l'opulent Matthieu, dit l'insectaire,
A des respects, et très-humbles saluts.

Ce cher métal, ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang et de noblesse;
Il donne au sot, esprit, bon sens, vertus,
Nombre d'amis, maîtresses encor plus;
Par sa vertu vraiment enchanteresse,
Aucun Richard n'essuya des refus.

Au bon vieux temps où florissoient nos pères,
Le sentiment formoit le noeud des coeurs :
Les passions alors étoient sincères,
L'or n'avoit point pu corrompre nos moeurs :
L'Amour tout seul possédoit son empire;
Savoir aimer, c'étoit l'art de séduire;
Pour tout présent on donnoit quelques fleurs,
Et ce bouquet, venant d'une main chère,

S'estimoit plus que tout l'or de la terre ;
Baisers légers étoient grandes faveurs.
Mais à présent tout se vend, tout s'achète ;
Et la dévote, ainsi que la coquette,
A son mari sait trouver un rival ;
Ce marché-là se fait à la toilette,
Au plus offrant, à l'amant libéral :
Du doux soupir à la faveur parfaite,
Tout a son prix, et l'amour est vénal.
On apprend tout : cette ville causeuse
Sur le caquet n'a rime ni raison :
On sait le prix d'une beauté fameuse,
Tout comme on sait le prix d'une maison :
On dit tout-haut ; "Que telle aimable femme
„ Pour cent louis sent allumer sa flamme :
„ Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
„ La passion s'empare de son ame,
„ Ce vil métal est maître de ses sens,
„ Et la rend tendre envers tous ses amans. „

Cette Corinne, autrefois tant courue,
Depuis six mois de prix a fort baissé ;
La jeune Eglé nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehaussé.

Vous savez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs, à la tête tremblante,
Aux longs tetons, si flasques et pendans,
Dont le pinceau grossièrement abuse
Du vermillon brossé sur la céruse,
Rend à présent à ses jeunes amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ses ans,

Eu de profit en marchandant ses charmes ;
A ses attraits l'or seul fournit des armes.

Le bon pays où tout peut s'acheter !
O siècle heureux qu'on ne peut trop vanter !
Ayez du bien, c'est la grande maxime :
Vous payerez des femmes, de l'estime,
Amis, respects et réputation,
Cocus titrés et de condition.
Les tendres coeurs se vendent à l'enchère ;
Et sans rougir, la noblesse ose faire
Un vil métier contraire à la pudeur,
Humiliant, flétri du déshonneur,
Que la grisette à l'ame mercenaire
Fait par débauche et souvent par misère.

Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés ?
Nos beaux seigneurs trouvent des infidèlles ;
Ils sont toujours imprudemment trichés
Par leur amis, ainsi que par les belles ;
Un freluquet enlève leurs donzelles ;
Ils sont cocus sans en être fâchés ;
Leur amour vain, magnifique et bizarre,
Se refroidit ; le mépris les sépare ;
Et ces amis, qu'ils croyoient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur table :
Si la ruine entraîne ces seigneurs,
Que la Fortune ingrate les accable ;
Ces scélérats sont de tous leurs malheurs
Indifférens et joyeux spectateurs.

Si l'avantage insigne des richesses
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs,

Fuyez, Poellnitz, ses charmes imposteurs;
Ses faux dehors cachent des petitesses;
La Fortune a de légères faveurs.
Sur vos vieux jours elle sema des fleurs;
Et c'est bien plus que toutes ses largesses.
Aimez le poste où le Ciel vous a mis;
Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidelles maîtresses.

EPITRE A FOUQUET.

Pourquoi toujours nous prôner le vieux temps?
Se répéter, et se tuer de dire,
Que les humains sont bêtes et méchans,
Et que le monde en vieillissant empire?
Ces vieux propos des modernes frondeurs,
Sont tous marqués au coin de la satire,
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre siècle et nos moeurs,
Des temps passés leur fait vanter l'empire.

Le grand Maurice *) a-t-il moins de vertus
Que n'en avoit certain Cincinnatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
Ne mena point de ses mains la charrue;
Mais dans la Flandre en tous lieux confondus,
Les Hollandois furent-ils moins battus?

Quoi! nos auteurs sont-ils des misérables,
Pour composer leurs écrits en françois?

*) Le comte de Saxe.

„ Bien différens, sublimes et parfaits
„ Étoient, dit-on, ces Grecs tant admirables.„
Virgile, Horace, ont écrit en latin,
Les Grecs en grec, et nous dans notre langue:
Il est plaisant qu'un censeur clandestin
Prétende ici qu'en hébreu l'on harangue.

Ah! dans ces jours, où notre heureux destin
Nous a fourni, pour effacer Homère,
Un Appollon plus vif et plus brillant,
Comment peut-on, en possédant Voltaire,
Avec dédain regretter un instant
Ce vieux bavard toujours se répétant,
Que sans bâiller nul mortel ne lit guère?

Valons-nous moins que nos simples ayeux,
Très-ignorans, très-grossiers, très-gothiques,
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens et bien plus magnifiques;
Que nos palais soient plus voluptueux,
Et nos repas beaucoup plus somptueux;
Oui, si les Cieux, à nos désirs propices,
Versent sur nous un torrent de délices,
Mon cher Fouquet, ce n'est que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!

De tous ces morts que l'on a tant vantés,
Le mérite est défaut de facultés;
Et nos péchés, ce sont quelques richesses:
Beaux argumens, dignes d'un hébété,
Ou d'un esprit né pour les petitesses,
Qui des fureurs de l'envie agité,

Va publier, comme des gentillesses,
Les songes creux de sa malignité!

Depuis le temps que subsiste le monde,
Il va toujours son train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparoît toujours plus follement;
C'est un Protée, et ses formes nouvelles
De nos censeurs irritent les cervelles.

Au demeurant, les hommes de nos temps,
Avec ces morts rangés en parallèles,
Ne sont meilleurs, ni ne sont plus méchans.

Si nos frondeurs me mettent en colère,
Je vai prouver à tout critique austère,
Que les beaux arts, de nos farouches moeurs
Ont adouci la rage sanguinaire.
O jours heureux! o siècle débonnaire!
Vous ne montrez trahisons ni fureurs.
Les coeurs pervers ne le sont pas sans honte;
Et c'est beaucoup gagner, selon mon compte.

Mais gardons-nous de pousser sur les bancs,
En *barbara* d'ennuyeux argumens:
Convaincre un fat est une oeuvre impossible;
Un envieux a-t-il l'esprit flexible?
Sombre ennemi des hommes à talens,
Pour ses péchés qu'il reste incorrigible!

Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
Rempli de fiel et plus amer qu'absynthe,
Amant des morts, il s'en fasse un appui;
S'il nous hait tous, ma foi, tant pis pour lui:

Que son oeil louche et sa paupière éteinte
Verse des pleurs en voyant la vertu
Qui l'écrasa, sous ses pieds abattu:
Qu'en ses discours il nomme avec emphase
De vieux héros, ses chéris, ses élus,
Qu'il aime tant parce qu'ils ne sont plus:
Qu'il en décore à son gré chaque phrase:
Mais si ces morts le mettent en extase,
Ce n'est, Fouquet, qu'en haine des vivans:
Ah! s'ils pouvoient, de leur sombre demeure,
Au gré du Ciel, ressusciter sur l'heure,
On entendroit, dès les premiers momens,
Nos vils censeurs, à langues de serpens,
Exagérer leurs défauts et leurs vices;
Et leurs héros retourneroient là-bas,
En maudissant de ces censeurs ingrats
Les trahisons et les noires malices.

Triste Envieux! hurle, plein de fureur,
Contre ce siècle en grands hommes fertile:
Farouche aspic! vil calomniateur!
Va te bouffir de colère et de bile;
Contre nos jours exerce ta fureur;
Forge en secret ta satire imbécille:
C'est en vain que tu veux en ternir la splendeur.

Eh! qu'importoit aux bourgeois de Ninive,
Qu'un pleûtre triste, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités?
Rien ne troubla tant de prospérités:
Mais le prophète, oiseau de triste augure,

Au fond d'un arbre ou de quelque masure,
Où l'idiot en fureur se nicha,
De désespoir qu'on vît son imposture,
En frémissant sur ses pieds dessécha.

De l'envieux telle est la récompense.
Sur lui retombe enfin son impudence;
Et ces serpens dont il chérit l'attrait;
Cruels agens qui servent sa vengeance,
Au fond du coeur le rongent en secret.

Méprisez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie,
Sur vos vertus ses dents s'émousseront;
A vous en vain elles s'attaqueront.

Censeurs cruels, révérez, mais sans feinte,
Tous les humains qui se firent un nom;
Jetez des fleurs dessus leur cendre éteinte;
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en souffrent point d'atteinte.

Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque chose:
Morts anciens, nous aurons notre tour:
Quand une fois dans la tombe on repose,
Sans sentiment, à la louange sourd,
Sans que l'Envie en fureur s'y oppose,
Par le public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort se fait l'apothéose.

ÉPITRE

A LA COMTESSE DE CAMAS.

Ne pensez point, respectable Camas,
Qu'à votre esprit, si brillant, si solide,
J'ose jamais comparer les appas
De nos oisons à la cervelle vide;
Fraîche jeunesse et des traits de beauté
Leur tiennent lieu de toute qualité.

Ce sont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une saison;
Un souffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté ravissante:
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir, ou pour les arroser,
Aucun passant ne daigne se baisser.

L'esprit, le goût et le bon sens préfère,
A la beauté, l'esprit qui nous éclaire.
On trouve en vous ces trésors réunis.
Votre raison, de cent talens douée,
Est douce, humaine et toujours enjouée;
Oui, votre esprit est de tous les pays,
De tous les temps et de toutes les heures:
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par delà, des fortunes meilleures.

Vos cheveux gris ne sont point décorés
De cent pompons, de rubans, de parure;
Et votre corps n'est point à la torture

Dans des paniers immenses et dorés ;
Mais vous cachez dessous votre coiffure
Esprit qui plaît, et ce mâle bon sens,
Hélas ! si rare et si digne d'encens.

Tant d'agrémens suppriment la vieillesse.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant ?
Vos beaux minois, parés de la jeunesse,
Vont débiter des riens en ricanant ;
Vous nous lorgnez, pour plaire, en minaudant ;
Dans la beauté tout paroît gentillesse ;
Mais, le dirai-je à mon corps défendant ?
Autant vaudroit, pour le moins, à la vue,
De Bouchardon une belle statue.

Ah ! si le Ciel, secondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des sourds ;
En cas pareil nos flammes indiscrètes
Auroient au moins long-temps pu soupçonner
Que vos esprits ont le don de penser :
Mais à présent, tant causeuses vous êtes,
Qu'un froid mortel commence à me geler
Dès le moment qu'on vous entend parler ;
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avoient faits sur mon coeur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coiffures, médisances,
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Assaisonnés de cent impertinences ;
C'est l'abrégé de tout votre discours.

Quand il vous plaît à l'esprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre ;

Je crois revoir ces plats originaux,
Tympanisés de femelles pédantes,
Sans jugement, affichant les savantes,
Que nous peignit de ses maîtres pinceaux,
Le grand Molière en ses pièces charmantes,
Où sa critique enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les sots.

Tremblez, tremblez, bégueules insipides:
La beauté passe et l'âge arrivera,
Qui sillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.
De leur miroir, lorsqu'il présentera
Des teints plombés, des visages livides,
Des yeux éteints, des paupières humides,
Bouche sans dents et cheveux grisonnans,
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
La glace, hélas! dans leurs emportemens,
Sera brisée en cent mille fragmens.

Ah, quel dépit! ce teint, plus beau qu'albâtre,
Se jaunira; plus de roses, de lis;
Ni plus d'amant de charmes idolâtre;
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tircis.

En vain tout l'art raffiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits surannés;
L'ajustement et les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fanés.

L'Amour coquet qui plane sur vos têtes,
Qui vous protége aux bals, soupers et fêtes,

Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.
Jeune beauté paroît toute adorable;
Vieille guenon du public est la fable:
De vos vieux jours je plains l'affliction;
Il n'est alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce soit la conversation;
Mais sans esprit comment y brille-t-on?
Vieille bégueule, ennuyeuse commère,
En ne faisant que contes de grand' mère,
N'attire pas la foule des chalans;
Du vestibule, une odeur pestifère
Dégoûtera vos tristes courtisans,
De l'air impur, de l'affreuse atmosphère,
Que sans relâche exhale le cautère.

Dieu sait comment les Chasots de ces temps,
Les Damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs et très-peu charitables,
Plaisanteront vos faces vénérables;
Quand requinquant vos spectres ambulans,
Il vous plaira de faire les aimables:
Oui, votre porte ouverte à vos galans,
Par leur concours ne sera plus usée;
Vous en serez la fable et la risée,
Et je vous vois regretter les rigueurs,
Dont à présent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de coeurs
Dont vos amans vous font les sacrifices;
Et je prévois que vos attraits usés,
Voyant déchoir leurs folles espérances,

S'abaisseront à faire des avances
A ces amans à présent méprisés:
Mais vainement ; car la rouille de l'âge
Du tendre Amour ne reçoit plus d'hommage.

Tel est le sort des frivoles appas,
Dont la beauté fait l'unique partage:
Mais croyez-moi, respectable Camas,
Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'importe enfin que l'âge destructeur
De vos attraits ternisse la fraîcheur?
C'est attaquer la moitié de vous-même:
Mais votre esprit que j'estime et que j'aime,
A vos attraits est bien supérieur:
Bravez le Temps et sa rage insolente;
Il ne peut rien sur votre belle humeur,
Ni sur votre ame impassible et constante;
Vous méprisez la sotte gravité,
Dont à la cour s'enfle une Gouvernante;
Votre sagesse est toujours indulgente,
Et votre esprit rappelle la gaieté
Dans les ennuis d'une cour indolente;
Bien plus encor vous êtes par piété,
Bonne huguenotte et pourtant tolérante.
Après ce trait, adorable Camas,
Ah! quel mortel ne vous aimeroit pas?
Les ignorans vous jugent ignorante,
Et les savans vous prennent pour savante;
Vous vous pliez avec facilité,
Au goût, aux moeurs de la société;
Vous savez rire et plaire à la jeunesse:

L'âge sensé prise votre sagesse ;
Et complaisante et pleine de bonté,
Vous supportez de l'infirme vieillesse
Le bavardage et la caducité.
C'est par ces traits que votre ame accomplie
A par l'estime acquis de vrais amis ;
Ne pensez point qu'Amour plein de folie,
Papillonnant trouve en effet unis
Ces éventés que la débauche lie.
C'est sur l'estime, et c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde ;
Vous possédez ces titres, et de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.
Oui, désormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, et je consacrerai
A vos vertus mes talens et ma verve,
Et dans mes vers je vous implorerai,
Comme Pallas et comme ma Minerve.

ÉPITRE A JORDAN.

Flore aux abois faisant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Temps :
L'Été nous quitte, et les vents de l'Automne
Fanent les fleurs et dessèchent les champs ;
L'astre du jour, foible, tremblant et pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton ;
De son palais l'aurore matinale
Déjà plus tard paroît sur l'horison.

Colin,

Colin, Lycas, transportés d'allégresse,
De nos guérets rapportent les moissons;
Et les transports de leur bruyante ivresse
Font retentir l'écho de leurs chansons:
La liberté, l'amour, l'indépendance
Versent sur eux plus de félicités
Que n'en fournit la plus riche abondance
Dans le vain luxe et l'orgueil des cités.
Ils pensent peu, leur estomac digère,
Sans se douter qu'ils ont un mésentère;
Leur exercice et leur sobriété
Leur sont garans d'une bonne santé:
Sans se bercer de visions cornues,
Ils ne vont point se perdre dans les nues;
Connoissant peu la sombre antiquité,
Et sans souci pour le destin du monde,
Dans leurs hameaux règne une paix profonde,
Les jeux, les ris, l'amour et la gaieté.

De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourant au Pactole,
Porter le joug de la Cupidité;
La vaine Gloire impérieuse et folle
N'a pu jamais tenter leur vanité;
Et de leurs voeux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.

Ils sont heureux dans leur rusticité,
Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
Enseveli dans les vapeurs occultes
Du pays grec et du pays latin,
Digne Jordan, tu lis et tu consultes

Tous ces savans dont le savoir certain
Est le flambeau du foible genre humain.
Pour te tirer de ta mélancolie,
Pour t'inspirer notre aimable folie,
Ma Muse et moi nous mîmes en chemin.

Tu sais très-bien que nous autres poëtes
En peu de temps faisons de longues traites:
Ainsi d'abord nous fûmes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ses vignettes,
Je fus frappé d'un gros saint Augustin,
Qui, de travers, s'appuyoit sur l'ouvrage
D'un grand bavard, savant bénédictin:
Là se trouvoit rangé sur le passage
D'auteurs en *us* le pédantesque essaim,
De Quatre-gros *) méritant le suffrage;
Qui dans ta salle, en bravant le Destin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage.
Ne sont vêtus qu'en sale parchemin.
Passant enfin du sacré vestibule
Au cabinet, dans l'asile divin
Qui te renferme, ainsi qu'un capucin,
Je vis l'auteur dont la plume polie
Éloquemment défendit la folie,
Ton gros portier, tel que Grandonio,
Le sieur Érasme en grand in-folio;
Je le passai, perçant avec surprise
L'énorme tas des pères de l'Église,
J'arrive enfin auprès de ton bureau.

*) Bouquiniste.

C'est là, Jordan, que tes savantes veilles
En cophte, en grec t'apprennent cent merveilles,
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.

Là se trouvoit l'ouvrage incognito
De l'inconnu mais fameux Aboesite: *)
Là se trouvoit tout le recueil nouveau
Des derniers vers que fabriqua Rousseau
Depuis le temps qu'il se fit hypocrite.

Je vis encore rangé sur tes rayons
Un gros recueil d'injures bien écrites
D'un huguenot contre les jésuites;
Je vis aussi quelques réflexions
D'un prestolet déclamant comme au prône
Contre la Bête et contre Babylone,
Par charité damnant les mécréans;
Pour papégauts livres édifians.
Près d'eux étoit le livre des insectes **),
Enfin la source où l'on puisa les sectes ***).

Auprès de toi résidoit Apollon,
Qui démeubloit, pour remplir ton Lycée,
Son cabinet et même l'Hélicon.
Il appeloit une ombre au haut placée;
C'étoit Horace, ami de la raison,
Qui, transporté du feu de son génie,
Chantoit les vers de sa Muse polie,
Et te disoit: „ Choisis les meilleurs vins;

*) Professeur genevois que Jordan cite comme un grand auteur, mais que personne n'a l'honneur de connoître.

**) Réaumur.

***) La B.. le.

„ Crois-moi, ce soin à tout est préférable:
„ Les grands projets sont insensés et vains;
„ Car de nos jours le fil est peu durable.

Auprès de lui, Despréaux se rangeoit,
Ami du sens et de l'exactitude,
Trop satyrique et quelquefois trop rude,
Mais dont la lyre au Parnasse plaisoit.

D'un air aisé Lucien, qui suivoit,
Sage, plaisant et sans sollicitude,
Du haut du Ciel tous les Dieux dénichoit,
Et librement sur leur compte rioit.

Des bords du Pont, cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venoit,
Et des couleurs de son riche génie
Trop brillamment décoroit l'élégie;
Avidement pourtant on le lisoit.

Plus loin, parut ce célèbre sceptique, *)
Qui bien armé de sa dialectique,
En un champ clos combattit les docteurs,
Qui sut à bout pousser le fanatique,
Et foudroyer l'orgueil théologique,
En détruisant le règne des erreurs.

Là, j'apperçus le vieux bon-bomme Homère,
Qui, se voyant obscurci par Voltaire,
Dans son poëme avec soin se cachoit,
Et des Ligueurs l'Iliade couvroit.

Au dessus d'eux, en belle reliûre,
Je vis l'auteur qui peignit la Nature, **)

*) Bayle.
**) Virgile.

Ce bel esprit qui par ses vers divins
Illustra plus l'empire des Romains,
Que les Césars n'ont pu par la victoire
En assurer la grandeur et la gloire.

C'est là, Jordan, chez ces illustres morts,
Que ton esprit de la nature entière
Approfondit l'essence et les ressorts,
Et prend si haut son vol et sa carrière.

J'estime fort tes soins laborieux,
Et tes travaux profonds et studieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares et précieux,
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?

Comptons ici les peines qu'il faut prendre,
Pour arriver à l'immortalité:
Si tu gagnas en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté:
Oui, dans l'erreur, en toi l'orgueil préfère
Un vain encens, une vapeur légère
Au vrai bonheur, à la félicité,
Que tu pouvois, ayant le don de plaire,
Trouver chez nous dans la société.

Comme l'on voit à la fin de l'automne,
Ayant payé ses tributs à Pomone,
La terre en paix respirer le repos;
Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux:
Reviens chez nous, dans ce séjour paisible,
De l'amitié recueillir tout le fruit.
Assez long-temps, par un travail pénible,

Tu cultivas le champ de ton esprit;
L'étude enfin, crois-moi, devient nuisible,
Il faut parfois se donner du répit:
Tout se repose; et même la Nature
Fait aux étés succéder les hivers;
Mais le printemps répare avec usure
Le temps stérile où dormoit l'univers.

Plus d'un plaisir est préparé pour l'homme,
Mais de ses biens négligent économe,
Il n'en sait point tirer tout l'usufruit.

Chazot se plaît dans la chasse et le bruit,
Le bon Jordan dans ses savantes veilles,
Césarion à vider des bouteilles,
Un courtisan à briller à la cour,
Un amoureux à soupirer d'amour,
L'ambitieux à sentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la renommée;
Le gros Auguste *) à payer des desserts,
Et moi peut-être à cheviller des vers.

Nos plus beaux jours se passent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrois en augmenter le nombre:
L'homme sensé doit les réunir tous.

Pensant ainsi, ta sagesse épurée
N'est point austère, insupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaieté,
J'ai vu ta tête au Pinde révérée,
Du tendre myrte et de pampre parée;

*) Roi de Pologne.

Et j'ai cru voir assise à ton côté
Ton Uranie en Vénus décorée,
Et la Raison, des Grâces entourée,
Qui par principe aimoit la Volupté.

Viens donc jouir sous un autre empyrée,
Du doux plaisir qui fuit avec le temps:
Hâte tes pas; car dans cette contrée,
Point de salut pour nous sans les Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages rustiques,
Et nous donnant leurs ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voûte des cieux:
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris, simples, non magnifiques,
La Volupté régnoit chez nos ayeux.

C'est là qu'en paix je vois couler ma vie
Sans préjugés et sans ambition;
Cherchant le vrai dans la philosophie,
Et me bornant à ma condition;
Là, plein du Dieu de qui le feu m'inspire,
Je peins en vers quelques légers tableaux,
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais souvent répéter aux échos
Les noms chéris d'amis que je révère.

Et méprisant ennemis et rivaux,
Compatissant, ami tendre et sincère,
Toujours enclin à servir les humains,
J'attends sans peur l'arrêt de mes destins.

ÉPITRE

A MA SOEUR DE BAREUTH.

DIGNE et sublime objet d'une amitié sincère,
Soeur, dont la solide vertu
T'a fait l'idole de ton frère;
O Toi! que le Destin têtu
Poursuivit constamment d'une rigueur sévère;
O Toi! dont le coeur débonnaire
Par un tissu de maux ne fut point abattu;
Depuis nos jeunes ans, un sort toujours contraire
Obstinément sut t'accabler;
L'injustice dardant sa langue de vipère,
Osa de plus te désoler.
Dans ton premier printemps, un foudre politique
Sur ta tête vint à crever,
Et la méchanceté, par un sentier oblique,
Contre ton innocence eut l'art de soulever
De ton sang, justes Dieux! la source alors inique.

Tu plias sous le joug de l'humble adversité;
Le premier soleil de ta vie,
Éclipsé dans son cours par un nuage impie,
Te plongea dans l'obscurité.
Enfin, qui n'auroit cru que le sort et l'envie
Auroient usé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à présent la maladie,
Par un tourment nouveau, vient te persécuter.
Dieux! détournez de ma pensée
L'objet d'un présage effrayant;

De douleur mon ame oppressée,
Mon coeur abattu, défaillant,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort, de son fer tranchant,
Ne me sépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.
Plutôt tournez sur moi, Destins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injustes coups!
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faux sanglante,
Je m'offre victime innocente;
Mais ne frappez que moi; sans me plaindre de vous,
Je bénirai plutôt votre main bienfaisante;
Oui, je détournerois, impitoyables Dieux,
Votre colère vengeresse
De tes jours, chère Soeur, de tes jours précieux,
En me sacrifiant par effort de tendresse....
Mes voeux sont exaucés; de plus heureux destins
Écartent déjà les nuages,
Et feront succéder des jours clairs et sereins
Au déchaînement des orages.
Le haut du ciel s'ouvre pour moi,
Dans mon transport divin j'y voi
Les destins fortunés qui pour vous se préparent;
Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.
Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte;

Et piqués d'émulation,
Ils ont tous résolu que chacun pour son compte
Vous fera réparation.
Mais de cette troupe immortelle
Minerve, qui vous fut fidelle,
Mérita seule exemption.
La tendre beauté de Cythère
Arma pour vous son fils l'Amour:
Rends-toi sur ton aile légère,
Dit-elle, au terrestre séjour.
Ce n'est point cet Amour au coeur changeant et double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble;
Dont le funeste empire est tout cet univers;
Mais le Dieu du tendre hyménée,
Ce Dieu que votre destinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.
Diane des bois accourue,
Dit: Que ma chasse contribue
A rendre variés les divertissemens
Dont jouit ma Princesse en ces bois innocens.
Aussitôt vos rochers d'animaux se peuplèrent;
Dans vos sombres forêts les biches s'attroupèrent;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains;
Le renard fut forcé, fuyant de sa tanière;
Le cruel sanglier termina ses destins;
Et d'un coup bien visé l'adresse meurtrière,
Partant aussitôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan et le coq de bruyère.
Apollon, qui voyoit les succès de sa soeur,

De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur :
Avec les filles de Mémoire,
Il descendit dans l'auditoire,
Que vous élevâtes aux arts ;
Il y planta ses étendards ;
Et la touchante Melpomène,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,
Fixa sur la tragique scène
Et votre goût et vos regards.
Après elle parut Thalie,
Sévère au sein de la folie ;
Qui sur le ridicule où tombent les humains,
Jette son sel à pleines mains.
Lors vint du sein de l'Ausonie,
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignoit avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la musique,
Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique,
Où la profusion étale ses trésors.
Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore ;
Les Grâces arrangeoient ses pas entrelacés,
Et d'entrechats brillans avec art rehaussés.
Enfin la Danse et la Musique,
La Scène tragique et comique,
Tous, à vous plaire, intéressés,
S'animoient d'un même courage,
Pour obtenir votre suffrage.

Plus loin la troupe des savans,
Sous les auspices d'Uranie,

Venoit avec cérémonie,
Pour vous consacrer ses talens.

Dans l'ivresse de l'ambroisie,
Proférant d'immortels accens,
Ma Déité, la Poésie
Vous offroit son divin encens.

Là, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux Chantre *) prenoit courage,
Et célébroit vos agrémens.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,
A peine ai-je au pied du Parnasse
Passé mon troisième printemps,
Que rempli d'une noble audace,
J'ose vous consacrer mes chants:
Ni le secours tardif des ans,
Ni le secours prompt de Minerve,
N'ont fait mûrir ma jeune verve;
Mais, chère Soeur, mes sentimens,
Trop vifs pour souffrir la réserve,
Affrontent tous ménagemens.

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la césure et la rime,
Mais sait l'art de parler au coeur,
Surpasse d'un froid orateur
Le purisme pusillanime.

*) La Croze.

ÉPITRE A MAUPERTUIS.

Dans ce climat stérile et naguère sauvage
De nos grossiers ayeux, des antiques Germains,
On suivoit bonnement l'ignorance et l'usage;
La subtilité des plus fins
Étoit la force et le courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la Nature peu féconde
Produisoit, pour tout bien, du fer et des soldats.
Dans ce pays, voisin d'un des pôles du monde,
Les Muses, de leurs pas divins,
Ne firent qu'un très-court passage,
Quand Cypris, un beau jour, y guida vos destins;
Porter le joug au nord, instruire les humains,
Ce fut votre admirable ouvrage;
Et la Nature avoit besoin d'un sage,
Pour nous interpréter ses sublimes desseins.
Le laurier d'Apollon, transplanté par vos mains,
Et cultivé sur ce rivage,
Nous fit naître l'espoir de revoir en cet âge
Ressusciter les arts des Grecs et des Romains.
Le luth d'Anacréon, le compas d'Uranie,
Les sombres profondeurs de la philosophie,
Toutes les fleurs et tous les fruits
Chez vous se trouvent réunis.
Pardon à votre modestie!
Tant de sortes d'esprit, tant de talens divers
Réveillent ma Muse endormie;
Je ne puis plus m'en taire, il faut que je publie,

Et par ma prose et par mes vers,
Que vous valez vous seul toute une académie.
Mais quoi! dans le transport dont mon esprit est plein,
Amant de tous les arts, ma timide paupière
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière?
Quoi! leur brillante aurore et leur fatal déclin
N'auront duré qu'un seul matin?
La Mort sèche et livide arme sa main tremblante,
Je vois sa faux étincelante
Menacer fièrement la trame de vos jours.
Ah! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins suspends le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funèbre cortége
Vous tient au lit et vous assiége
Par ses drogues et ses onguens,
Se perd en ses raisonnemens,
Abuse ses dévots et ne vous trompe guère:
Aux superstitieux Lucrèce fit la guerre,
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi! l'homme d'esprit, avec l'homme vulgaire,
Est donc assujetti sous l'empire des sens?
Hélas! il est trop vrai: l'homme est bien peu de chose,
Et, s'il s'épanouit comme une fraîche rose,
Il se fane au souffle des vents:
Un fragile tissu de fibres diaphanes,
Des ressorts déliés, de débiles organes,
De nos jours fugitifs sont les foibles garans;
L'artiste arrangement de ce frivole ouvrage,

Est l'oeuvre d'un auteur plein d'ostentation,
Et s'il nous fit à son image,
Il ne pensa point à l'usage,
Que dans ce monde nous ferions
De ce corps fait de filigrane:
Étui ridicule, où le crâne
Récèle mille passions.
Quand des Amours badins la Compagne riante,
En séduisant nos coeurs, enflamme nos désirs,
D'un prestige enchanteur la force décevante
Persuade à d'Argens d'une voix complaisante,
Qu'il est l'aigle en amour, Hercule en ses plaisirs.
Dès que l'Amour volage une fois nous affecte,
Il se fait un miracle, un changement soudain;
Le débile et rampant insecte
Pense que son corps est d'airain..
Partez, Plaisirs, partez; à jamais je vous quitte:
De vos brillans dehors mon ame fut séduite:
Tumulte, Astuce, Vanité,
Douce Erreur, flatteuse Chimère,
De votre peu de savoir-faire
Mon esprit n'est plus entêté:
Revenu de ma folle ivresse,
Le rêve disparoît et l'enchantement cesse,
Tout fait place à la vérité.
Le palais enchanteur où m'attiroit Armide,
Est par l'expérience au juste apprécié.
Plaisirs, vous ne pouvez ni remplacer ce vide,
Ni tranquiliser l'amitié.

ÉPITRE A D'ARGENS.

Oui, l'hiver décrépit fuit devant le printemps ;
Les aquilons fougueux, l'impétueux borée,
Ne se déchaînent plus sur nos fertiles champs ;
Et la vague liquide est enfin délivrée
De ses glaçons engourdissans :
Dessus une arène dorée
Nos ruisseaux tortueux serpentent librement :
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, sans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ses riches présens.
Tout renaît sous le ciel : l'année adolescente
Rappelle de nos jours la jeunesse charmante ;
La rose le dispute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cède aux feuillages naissans ;
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois, par leur tendre ramage,
Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.
Mais, indolent Marquis, tandis que je vous fais,
De cette saison ravissante,
Par mes crayons quelques portraits,
La Paresse, qui vous enchante,
L'oeil chargé de pavots, engourdie et pesante,
Sous ses lois vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et presque inconnu dans Berlin,
En vain la campagne fertile
Vous offre un plus riant destin.
Quittez cet ennuyeux asile,

Les

Les noirs chagrins, les embarras,
Ces soucis, ces procès, ces rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile:
Suivez les plaisirs sur mes pas;
Venez à Sans-Souci: c'est là que l'on peut être
Son souverain, son roi, son véritable maître;
Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'Argens, si vous voulez connoître
Cette solitude champêtre,
Ces lieux où votre ami composa ce discours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'oeil en liberté peut s'égarer au loin,
La maison du Maître domine;
D'un ouvrage fini l'on admire le soin,
La pierre sous la main habilement taillée,
En divers groupes travaillée,
Décore l'édifice et ne le charge point.
A l'aube ce palais se dore
Des premiers rayons de l'aurore,
Sur lui directement lancés:
Par six terrasses différentes,
Vous descendez six douces pentes,
Pour fuir dans des bosquets de cent verts nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font sauter et jaillir leurs ondes argentines
Sur des marbres sculptés, qui ne le cèdent pas
Aux chef-d'oeuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne règne point la folie

Des assommans et longs repas,
Que la coutume règle avec sa tyrannie;
Où l'ennui bâillant s'associe
A la profusion des modernes Midas;
Où le rire glacé tout hautement renie
La discordante compagnie,
L'étiquette et les embarras.
Une table à midi frugalement servie,
Qu'on sait assaisonner par d'utiles propos,
Où les traits pétillans de la vive saillie
S'égayent quelquefois sur le compte des sots,
Y pourvoit sans excès aux besoins de la vie:
On y préfère des bons mots
La saillante plaisanterie,
A la gourmande intempérie
De vos Apicius et de tous leurs héros.
Là ne paroît point sur la scène,
Dans les convulsions des longs embrassemens,
L'infame Fausseté, ni l'implacable Haine,
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahison des complimens.
Là ne se trouvent point ces gens
Que l'amour propre peint des couleurs les plus belles,
Qui sur tous les sujets sont de parfaits modèles;
Leur discours est comme un miroir,
Où leur fatuité s'admire et se fait voir.
Là ne se trouvent point ces bégueules titrées,
Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui discutent des riens, qui rient en chorus.
Là, grâce au Ciel, sont inconnus

Ces longs discoureurs méthodiques,
Argumenteurs métaphysiques,
Tous ânes baptisés en *us*.
Là n'habitent point la Critique
Au ris malin, à l'air caustique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur satire;
Et ces bavards et ces fâcheux,
Tous parasites ennuyeux.
Cette tranquille solitude
Défend, comme un puissant rempart,
Contre tous les assauts qu'avec la multitude
La turbulente Inquiétude
Livre aux sages amans des sciences et des arts.
Ah! d'Argens, que l'espèce humaine
Est sotte, folle, avide et vaine!
Heureux, qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit, sous ses pieds, grossir et gronder les orages;
Contemple de sang froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du hasard,
De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux, le mortel inconnu,
Qui, d'un esprit non prévenu,
Repoussant hardiment le poison de la Gloire,
De sa coupe jamais n'a bu,
De qui le goût solide est enfin revenu
De tous ces vains lauriers que dispense l'histoire;
Et qui, par ses vertus vers son siècle acquitté,
N'élève point d'autels à sa propre mémoire,
Ne gueuse point l'encens de la postérité!

Méprisons tous ces fous qui priment sur les autres :
Marquis, ces faux plaisirs ne seront pas les nôtres :
Ah ! plutôt l'on verra d'Argens levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide course,
La Camas devenir catin,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.
Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir,
Et tandis que leur faim ne pourra s'assouvir,
Qu'entassant les projets que forme l'inconstance,
Que morts pour le présent, ils vivent d'espérance,
Pratiquons, nous, l'art de jouir ;
Et laissant aboyer et Cerbere et l'Envie,
Considérons le temps, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les instans de la vie,
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas ! avec trop de furie,
De la vive jeunesse à la caducité :
La fleur à peine éclose est aussitôt flétrie ;
A peine l'homme est-il, qu'il a déjà été.
Déjà votre ame est alarmée
Du ton de la réflexion :
Oui, la vie est un songe, une vaine fumée ;
Un théâtre où l'illusion
A fait un trafic de chimère.
Mais delà ma conclusion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire :
Ma sincere amitié vous conjure de faire
Usage du plaisir qui fuit ;
De fixer d'une main légère
La jouissance passagère

Qui paroît et s'évanouit.
Que m'importe demain quel est le jour qui suit?
Que les aveugles Destinées
Nous gardent de longues années,
Répandent sur nos sens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appesantis nous comblent de rigueurs?
Parons toujours nos fronts de ces roses nouvelles;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs;
A ces Amours badins allons ravir les ailes,
Et décochons leurs traits droit au coeur de ces belles:
Nous ne sommes enfin maîtres que du présent;
A différer le bien, souvent l'homme s'abuse:
Jouissons de ce seul instant,
Peut-être que demain le Ciel nous le refuse.

ÉPITRE A MAUPERTUIS.

Vous revoilà donc à Paris,
Parmi Messieurs les beaux esprits;
Au centre de la politesse,
Des arts et de l'urbanité
Que posséda jadis la Grece;
Caressé par une Duchesse,
Désiré, par-tout invité;
Jouissant dans votre patrie,
Et de l'estime et de l'envie,
Qu'attire toujours après soi

Le mérite, dont l'éminence
A la méprisable ignorance,
Tacitement donne la loi.

Que la France sera jalouse,
Qu'Hymen, par le choix d'une épouse,
Ait fixé vos voeux à Berlin!
„ Ma chère, c'est un géomètre,
„ Dira l'une d'un air malin;
„ Dans le monde il passe pour être
„ D'un jugement net et certain.
Le feu lui montant au visage,
Elle sent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ses attraits:
L'autre répond, pleine de rage,
„ Ah! c'est qu'il n'est pas bon François. „

Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce séjour,
Où, de la nature profonde,
L'art à tâtons suit le détour.

Dans cet aréopage auguste,
On distingue ce vieux Nestor,
Reste chéri de l'âge d'or,
Dont l'esprit gai, profond et juste,
Semble triompher de la mort.

Là sont protégés d'Uranie
Et les Clairauts et les Mairans,
Votre émule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais savans.

Delà vous vous rendez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour son nom

Que pour le culte d'Apollon;
Où l'étranger ravi contemple
Tous les Dieux de votre Hélicon:
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux solécismes renaissans,
Dans cette compagnie illustre,
L'un brille d'un plus vif éclat;
Il en est l'ornement, le lustre;
Du Pinde il a le consulat;
Comme un cèdre, qui se redresse,
Lève, sur la forêt épaisse,
Son front superbe et sourcilleux:
De même ce moderne Homère,
Au dessus du savant vulgaire,
Semble porter son vol aux cieux.

Plus loin, aux bords de l'Hippocrène,
On voit l'amant de Melpomène,
Son Catilina dans les mains;
Faisant haranguer sur la scène
Le Démosthene des Romains.

Là, prenant une autre tournure,
Chiche de mots, mais plein de sens,
Usbec crayonne à ses Persans,
De nos moeurs la folle peinture.

Et plus loin, sur un flageolet,
Un héroïque perroquet....

Mais quels sont ces cris d'allégresse,
Ces chants, ces acclamations?
Le François, plein de son ivresse,

Semble vainqueur des nations;
Il l'est; et voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis:
L'Anglois a perdu sa balance
L'Autrichien, son insolence;
Et le Batave encor surpris,
En grondant, bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après l'avoir soumis.

Ce prince, à son peuple qui l'aime,
Immole son ambition;
Plus grand, à mon opinion,
De s'être subjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne César,
Attaché la Flandre à son char.

Les François suspendent leurs armes:
Les arts, les plaisirs et l'amour
Bannissent les froides alarmes:
Mars régna: chacun à son tour.

Ces cyprès qu'un sang magnanime
Arrosa, pour punir le crime
De vingt Rois contre vous liés,
Soudain se changent en lauriers.
Les roses couronnent vos têtes,
Tous les jours sont des jours de fêtes,
Quand Janus ferme son palais.

Qu'il est beau de cueillir la paix
Au sein brillant de la victoire!
Louis, ton immortelle gloire
Va de pair avec tes bienfaits.

De cette charmante patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs;
Mais, du centre de ses splendeurs,
Écoutez du moins, je vous prie,
Les tristes regrets qu'à Berlin
Exhale votre académie:
Ce sont des plaintes d'orphelins,
Revendiquant en vous leur père;
Leurs pleurs et leur douleur amère
Fléchiroient des coeurs de marins.
Toute leur gloire est éclipsée,
Toute leur grandeur est passée.

Telle qu'on voit dans un jardin,
La rose, manquant de rosée,
Se flétrir dès le lendemain;
Tel ce Corps, sans votre présence,
Dans les langueurs de l'indolence,
S'achemine vers son déclin.

Lorsqu'un berger sage et fidelle,
Sait quelques loups dans son canton,
Abandonne-t-il ses moutons
A leur dent vorace et cruelle?

Et vous qui fîtes soulever
Les argumentateurs sophistes,
Tous les professeurs monadistes,
Criant partout pour nous braver;
Et que, dans l'obscurité sombre,
Ils ferraillent encor dans l'ombre;
Qu'on entend par-tout disputer,
Distinguer, prouver, réfuter,

Et pérorer des gens austères
Du style aigre des harangères;
Dans l'acharnement du combat
De tous ces cuistres à rabat,
Vous quittez ces champs de batailles,
Et fuyez en poste à Versailles,
Pour respirer votre air natal.

Ainsi Rome de ses murailles
Vit la retraite d'Annibal;
Et tandis que l'Africain loue
Ce courage aux Romains fatal,
Le héros s'endort à Capoue.

Votre Capoue est dans Paris;
La volupté chez nous proscrite,
Ce peuple doux et sybarite,
Nombre de commodes maris,
Au différent métaphysique
Des revers fâcheux pronostique.

A Paris, il est des élus
Du Dieu de la délicatesse;
Leur esprit est plein de finesse;
D'eux partent des traits imprévus,
Brillans de feu, de gentillesse:
C'est-là que vous êtes sans cesse;
Mais de chez eux seroit exclus,
Quiconque nommeroit l'espèce
De nos bons professeurs en *us*.

Quittez ces divins sanctuaires
Et d'Uranie et de Clio;
Suivez mes avis salutaires;

Allez retrouver vos corsaires,
Dans votre port de Saint-Malo.

C'est-là que mon esprit sans crainte
Et sans alarmes vous saura;
Je n'appréhende point l'empreinte,
Que sur votre cerveau fera
L'éloquence grossière et plate,
Et l'atticisme d'un pirate,
Fût-il le fils de Gué-Trouin,
Demi-homme, demi-marsouin;
Car mon amour propre se flatte,
Que Saint-Malo devant Berlin
Baisse le pavillon à plein.

Quand de la Mer Hyperborée,
L'astre étincelant des saisons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans rayons dorée,
Poussera feuilles et boutons;
Que le printemps, de sa livrée
Décorera tous ces cantons:
Alors cet astre secourable,
Dans une saison favorable,
Protégera votre retour.

L'Académie inconsolable,
Dès l'aurore de ce beau jour,
Quittant les noires élégies,
Célébrera par ses orgies,
L'empire de son Président;
Et dans ces jours tissus de soie,

Retentiront des cris de joie
De l'Elbe jusqu'à l'Éridan.

ÉPITRE A CÉSARION*).

De ma bavarde poésie
Ne vous lasserez-vous jamais?
Et des camps de la Silésie,
N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix?
Lorsque Mars m'étourdit du son de sa fanfare,
Et que tout ici se prépare
A vider par le fer un illustre procès;
Ma cervelle est assez bizarre,
Pour barbouiller ces vers aussi fous que mauvais.
Mais puisqu'enfin de ma folie
Césarion se dit l'aimable protecteur,
Qu'il veut m'ériger en auteur,
Son attente sera punie;
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambroisie,
D'une détestable liqueur
Je ne vous offre que la lie;
Et poétique gazetier,
Des nouvelles de ce quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.
Apprenez donc que nos Césars,
Désoeuvrés dans ces champs de Mars,
Ne font que rire, aimer et boire;

*) Faite en 1741.

Tandis que nos plaisans housards,
En préludant sur la victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire;
S'ils se trompent si lourdement,
C'est qu'ils ne sont pas trop savans,
Peu versés en mythologie,
Guères plus en théologie,
Confondant les biens et les gens:
Tandis qu'engraissés de pillage,
Chez nos rivaux ils font tapage;
Nous demandons de vous, digne suppôt des arts,
Qu'au terme de tous nos hasards,
Vous nous conduisiez vers ce temple
Où l'étranger surpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus florissans destins:
Dans cette salle orbiculaire,
La basilique et sanctuaire
Des voluptés et des plaisirs;
Où nous entendrons les soupirs
De la touchante Melpomène;
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muses et d'Apollon;
Dans l'opéra ce Dieu fera le violon,
Il daignera lui même inspirer l'harmonie,
Et soutenir la mélodie;
Du chant, des instrumens, il unira le son
Au charme d'une voix sonore;
De plus, il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illusion

Que met la décoration
A la danse de Terpsichore.
Là, n'ayant plus chargés les bras
Des héroïques embarras
Qui me font grisonner la tête;
Oubliant le Dieu des combats,
Nous pourrons célébrer la fête
De Cypris et du tendre Amour;
Les coeurs seront notre conquête,
Le cul d'Églé, notre tambour;
Et les Grâces seront de jour;
Les bouteilles seront nos armes,
Les myrtes seront nos lauriers,
Et les bacchantes nos gendarmes;
Les lits seront témoins de nos exploits guerriers;
De plus, la bahoute et le masque
Pourront nous tenir lieu du casque;
De légers escarpins serviront de coursiers;
Dans ce nouveau palais*) de noble architecture,
Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
Dans l'ivresse de l'amitié;
L'ambition, l'inimitié,
Seront les seuls péchés taxés contre nature;
Le culte ne s'adressera,
Et notre encens ne fumera,
Que sur les autels d'Épicure.
Tandis que je vous fais cette aimable peinture,
Des plaisirs dont nous jouirons,
Vous languissez dans les prisons

*) Charlottenbourg.

Du terrible Dieu d'Épidaure :
A ses prêtres, vos assasins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore :
Alors quand le triste Orion,
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle,
Enverra, par les vents, et la neige et la grêle,
Vous verrez, cher Césarion,
Dans les murs de notre Ilion,
De retour, votre ami fidelle.

PIECES DIVERSES.

STANCES.

PARAPHRASE DE L'ÉCCLÉSIASTE.

Homme, qui marches dans l'ombre
De tes préjugés flatteurs,
De ces tyrans enchanteurs
Je veux dissiper le nombre,
Et percer la vapeur sombre
Dont t'offusquent tes erreurs.

Ce spectacle magnifique,
Ce monde où tant de plaisirs
Enflamment tes vains désirs,
N'est qu'un beau palais magique,
Qu'habitent le crime inique,
Les regrets et les soupirs.

Sur ce théâtre fertile
En tant de variétés,
Tout ce que ton oeil débile
A pris pour des nouveautés,
Sont d'une scène mobile
De vieux objets répétés.

La tendre et brillante rose,
Qu'au matin l'on voit éclose,

Se

Se fane à la fin du jour:
Tel est le sort sans retour
De l'objet qui t'en impose,
L'âge en bannira l'amour.

L'oeil qui briguoit ton hommage
S'éteint et perd sa splendeur;
L'éclat de ce beau visage
Se ride, et de sa pâleur
Souffrant le livide outrage,
N'inspira plus que l'horreur.

Si le faste et l'opulence
T'attirent par leurs appas;
L'envie épiant tes pas
En trompant ton espérance
Va nòyer ta jouissance
Dans une mer d'embarras.

Ou bien de sa bouche impie,
La farouche calomnie
Noircit tes brillans exploits,
Et de sa perfide voix
Excite contre ta vie
Et les peuples et les rois.

Vainement ton coeur déplore,
Tant de destins ennemis;
Quel noir chagrin te dévore?
A ton joug sois plus soumis.
Le bonheur dès ton aurore,
Ingrat, te fut-il promis?

Le ciel à son gré dispense
Ses faveurs et son courroux;

Prosternés à ses genoux
Il trompe notre espérance :
L'univers est pour nous tous
L'empire de l'inconstance.

L'orgueil, au front insolent,
Murmure des moindres peines ;
Je vois dans ses plaintes vaines
L'effort toujours impuissant
D'un forçat foible et tremblant
Qui se débat dans ses chaînes.

L'ardeur de la passion
Dans le printemps de la vie
Au tendre amour te convie :
La superbe ambition
Succède à cette folie
Mais tout n'est qu'illusion.

L'esprit humain, flottant dans son incertitude,
Se plonge tour à tour, sans règle, sans appui,
Dans les convulsions de son inquiétude,
Ou dans la léthargie où l'entretient l'ennui.

Pourquoi tant de travaux, et de soins inutiles?
Quoi! sans cesse l'erreur nous doit-elle éblouir?
Le temps s'enfuit, mortels, apprenez à jouir
De momens passagers, et de plaisirs faciles.

La cabane où le pauvre à peine est à couvert,
Les palais somptueux des maîtres de la terre,
Sont sans distinction écrasés du tonnerre ;
Tout homme doit souffrir, ou bien il a souffert.

Le même champ produit la plante salutaire,
Et les poisons mortels de l'affreuse Ciré,

Une tombe engloutit l'orgueil et la misère,
Et la vertu du juste et le crime insensé.

Dans le rapide cours de nos frêles années,
La plaintive douleur et la prospérité
S'absorbent dans l'oubli par les temps entraînées;
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

De ce vaste univers l'éternel architecte
Maître de la nature, auteur des élémens,
Mérite seul, mortel, que ton cœur le respecte;
Vengeur de l'orphelin, il punit les méchans.

STANCES
A VOLTAIRE.

(*Honi, Marchand de vin de Bruxelles, vint à Wésel, portant à l'auteur une épître en vers, de Voltaire: l'auteur avoit alors dessein d'aller en Flandre, et il n'en fut empêché que par la fièvre quarte.*)

De votre passe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le Sieur Honi,
Qui s'applaudissoit de sa gloire.

Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère;
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre; c'est chose claire.

Apollon, qui me fit ces vers,
Est Dieu, dit-il, de médecine:
Écoutez leurs charmans concerts,
Éprouvez leur force divine.

Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri; du moins je crus
Que ces vers me rendoient la vie.

Et le plaisir et la santé
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emportèrent en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homère;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplome:
L'intérêt est votre moteur;
Le mien, c'est de voir un grand homme.

STANCES

Contre un Médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.

Je chante la palinodie;
Il faut publier en tout lieu,
En admirant la pharmacie,
Qu'Hippocrate est un puissant Dieu.

De ce Dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau;
Voyez mon corps qui se transforme,
Et s'écoule comme un ruisseau.

Déjà je deviens une source,
Et serpentant sur ce limon,
Je veux atteindre, dans ma course,
Ce beau fleuve dans ce vallon.

Oui, là mes ondes amoureuses
Iront se mêler pour toujours
Aux ondes pures et fameuses
Du fleuve, objet de mes amours.

Là, soit qu'il passe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Libye,
Je ne l'abandonnerai pas:

Soit enfin qu'il se précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige sa fuite
Vers l'insatiable Océan:

Soit qu'en sa course vagabonde,
Un monarque enchaînant ses eaux,
Par un grand art force son onde
A jaillir en divers jets d'eaux:

Ce m'est indifférente chose,
Et je bénirai les Destins,
De ce que ma métamorphose
Me garantit des médecins.

STANCES IRRÉGULIERES

SUR

LA TRANQUILLITÉ.

Non, ce n'est point au Dieu qui répand les pavots,
Au Dieu de qui la main pesante
Plonge tout l'univers dans un profond repos,
Que ma Muse, à peine naissante,
Prétend consacrer ses travaux;
Je laisse aux Muses indolentes,
Au haut du Parnasse expirantes,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique Dieu:
Qui veut monter sur le Parnasse,
Doit choisir la première place;
Entre bon ou mauvais il n'est point de milieu.

* * *

Pour moi, je chanterai ce Dieu rempli de charmes,
Ce père des plaisirs, l'ennemi des alarmes,
Qui préfère les oliviers
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes;
Et qui refuse les lauriers,
Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.
O vous, Plaisir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie;
Dans votre calme heureux, la haine ni l'envie
N'interrompent jamais notre félicité.

* * *

Qu'importent les grandeurs, présens de la Fortune?

Qu'importe de Crésus l'inutile trésor?
Le sage fuit des rois la faveur importune;
Les biens sont le jouet du sort:
Ces noms si fastueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre,
Ces noms à qui l'erreur érige des autels
Qui sont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achètent par le sang, le meurtre et le carnage.

* * *

Remarquez ce héros si fier de son courage,
Dont l'intrépide coeur méprise le danger;
Qui brave mille morts au front de son armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:
Dans le fond de son coeur, il craint la renommée
Et ce que l'univers de lui pourra juger.

* * *

Qu'auroient fait les vainqueurs des Gaules et d'Asie,
(Vous, Alexandre, et vous, César,
Sans de vaillans soldats, prodigues de leur vie,
Et sans le secours du hasard?
L'un au lieu d'être Roi, né pâtre en Macédoine,
N'auroit point renversé le trône de Cyrus;
L'autre, sans l'argent de Crassus,
Sans l'orgueil de Pompée et sans le bras d'Antoine,
N'auroit point asservi les Romains abattus.

* * *

Ces destins sont fameux, mais leur vicissitude
Mêle l'amertume au bonheur:

Quel est donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à soi, mais à la multitude;

* * *

De ces triomphes vains mon coeur n'est plus tenté;
Je plains l'aveuglement profane,
Dont la sombre fureur émane
De cet héroïsme entêté.

* * *

Ces champs si fortunés où règne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'astre des saisons,
Produisent de riches moissons;
Ces champs qu'habitent l'innocence,
La candeur et la tempérance;
Si la guerre y venoit répandre sa fureur
Seroient changés soudain en théâtres d'horreur;
La terre abondante et fertile
Présenteroit un champ stérile;
Et l'on verroit, dans ces climats,
Les épis moissonnés par d'avides soldats,
Les arbres renversés, les maisons abattues,
Et des hommes sans frein, répandus dans les rues,
Porter partout le fer, la flamme et le trépas:
Ces charmans lieux, témoins des danses ingénues
Dont Julie et Chloé célèbrent leurs plaisirs,
De leur rustique amour expriment les désirs,
Entendroient mille cris élevés jusqu'aux nues,
Capables de nous attendrir,
Des victimes de la patrie,

Que Mars, exerçant sa furie,
Inhumainement fait périr :
Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie,
Un spectacle effrayant viendroit par-tout offrir
Ceux à qui le fer l'a ravie.

* * *

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier
De trop d'ambition son ame surmontée,
Et qui du funeste laurier
Cueillit la branche ensanglantée!
Son exemple, à jamais fatal au genre humain,
De l'enfer amena sur terre
Le Démon cruel de la guerre,
Armé d'un double front d'airain :
La Justice depuis avec nous fit divorce;
L'Équité disparut; tout plia sous la Force;
Et de paisibles rois changés en conquérans,
De la Gloire avalant la trop flatteuse amorce,
Furent pirates et brigands.

* * *

Pyrrhus, en tentant la fortune,
Gémissoit sous le poids d'une ardeur importune :
S'il cherchoit des dangers et d'illustres rivaux,
Courant le fer en main de contrée en contrée,
Son coeur désiroit moins la palme des héros;
Qu'il ne se promettoit de ses projets nouveaux,
Qu'au bout de sa course égarée
Son prix seroit le doux repos.

* * *

O seul et vrai bonheur! ô seul bien de la vie!

Présent précieux d'Uranie!
Tranquillité d'esprit difficile à trouver,
Et difficile à conserver!
Ton secours à l'espèce humaine,
Fait supporter l'adversité,
Modère la prospérité,
Et calme, dans l'ame hautaine,
L'amour de la vengeance et le feu de la haine:
Ta vertu doit son être à la réflexion;
Mais ta plante belle et tardive
Ne prospère point sur la rive,
Que possède l'Ambition.

* * *

Qu'en vain les volages mortels,
Jouets des passions, jouets de l'inconstance,
Se consument d'impatience,
En prenant les faux biens pour les seuls biens réels!
Qu'en proie à leur incertitude,
Désireux d'obtenir, lassés de posséder,
Ils soient, par leur inquiétude,
Ou par ambition prêts à tout hasarder!

* * *

Pour moi, je veux jouir de ce temps favorable
Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus,
Et sans m'embarrasser, par des soins superflus,
De l'avenir impénétrable:
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers sujets?

Dans le cours de nos ans, terme si peu durable,
Je veux sur mon chemin du moins semer des fleurs,
Et peignant tout en beau, rendre ma vie aimable,
La vérité désagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.

VERS

FAITS

DANS LA CAMPAGNE DU RHIN

EN 1734.

Loin de ce séjour solitaire,
Où, sous les auspices charmans
De l'amitié tendre et sincère,
Je goûtois tous les agrémens
D'un commerce doux, fait pour plaire:
Dans un séjour plus turbulent,
Mon inconstant destin me guide;
Le Dieu des combats y préside.

Ce Dieu si fier, si violent,
Ne respire que les alarmes;
Au haut d'un trophée éminent,
S'élève son trône insolent,
Entouré de casques et d'armes:
Bellone au regard inhumain,
Sur ses cruels foudres d'airain,

Aux ordres de ce Dieu soumise,
Auprès de ce trône est assise:
Proche d'elle, l'Ambition,
Par l'appât de l'Illusion,
Attire le peuple et l'amorce:
Là, paroît la nerveuse Force,
La Confiance et la Valeur,
Et le Courage téméraire,
Avec l'Audace sanguinaire,
S'appuyant sur le Point d'honneur;
Et l'Intérêt et la Licence,
La brutale Férocité,
Ministres de sa violence,
Sont tous placés à son côté.

Cette cour pleine d'insolence
Ne désire que les combats,
Ne respire que la vengeance;
Le sang ruisselle sous ses pas;
Le fier Orgueil et l'Arrogance
Y sèment l'horreur du trépas:
Où ce Dieu tient sa résidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts;
Il ne souffre dans sa présence,
Que les lauriers et les cyprès.

Sa voix excite le carnage;
Il fait entrer ses courtisans
Dans de sombres accès de rage;
Et ces sanguinaires agens,
Insensibles, dans leur furie,

Au plaisir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.

Quelle horreur que de s'assouvir
Du sang (grand Dieu !) d'un propre frère!
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun père:
L'affreux trépas qui nous poursuit,
Sous nos pieds creuse notre tombe:
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane et tombe:
Mille chemins nous sont ouverts,
Pour quitter ce triste univers;
Et la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Ah! Mortels, quelle est votre erreur,
De prêter vos mains meurtrières,
Et vos talens et vos lumières,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur?

Bien que servant sous les bannières
De ce Dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageoit la terre,
J'ai su conserver ma douceur;
Dans l'acharnement de la guerre,
J'ai respecté l'humanité,
Et la candeur et l'équité:
Si j'ai su faire mon office,
Sans être farouche et cruel,
C'est qu'on peut aller au **
Sans y prendre la ** **.

DISCOURS

SUR

LES IGNORANS.

Le beau Balbus, dont l'aimable figure
Rassemble en lui les dons de la Nature,
Lui, qu'on diroit que l'Amour a formé
Pour plaire au monde et pour en être aimé;
Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,
Dont le discours vous assomme et vous tue,
Dont l'esprit froid, raboteux et nouveau,
Ne tire rien de son vide cerveau;
Qui sur tout point décide sans connoître,
Et dont le fort est d'être petit-maître.

Je me trouvois chez le profond Jordan,
En compagnie, avec cet ignorant:
Jordan plaignoit les malheurs de la guerre;
On raisonnoit des frais que l'Angleterre
Faisoit toujours avec profusion,
Pour contenter sa vaste ambition.

„ Madrid, je crois, en est la capitale;
(Reprit Balbus)„ la cour impériale
„ N'a-t-elle point jadis résidé là?„
Point, lui dit-on; Madrid est loin de là.
Comme on régloit les destins de l'Europe,
Que des États on tiroit l'horoscope,
On poursuivit, malgré ce Chak-Bahan.

Pour terminer cette guerre sanglante,
Il seroit bon qu'en hâte le Sultan
Fît avancer la troupe triomphante
De ses spahis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'instant;
Sans ce moyen, nul roi ne s'accommode.

„ Mais ce sultan habite l'antipode,
(Nous dit Balbus; et chacun, en riant,
Prenoit pitié de ce fat ignorant.)

„ Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
„ Je ne connois qu'à peine ma famille;
„ Peu soucieux de ces grands démêlés,
„ Dont vos esprits me paroissent troublés,
„ Ce sont pour moi des contes de grand' mères;
„ Et, dans le fond, un homme tel que moi,
„ Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
„ Pour s'appliquer n'a point de temps à soi.

Quoî! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?...

„ Notre art, dit-il, est l'art de nous répandre,
„ Et de fournir, à la ville, à la cour,
„ A tout moment quelque conte d'amour;
„ Tous les talens dès le berceau nous viennent;
„ Les gens bien-nés de leurs parens les tiennent.
„ On m'a conté que des gens tels que vous,
„ Pour trop apprendre en sont devenus fous:
„ Sans l'embarras d'une étude importune,
„ Un ignorant parvient à la fortune.
„ Passe d'un gueux rampant à nos genoux,
„ Pour se tirer du tas bourbeux de fange

„ Où son état méprisable le range,
„ Par le savoir s'élève jusqu'à nous;
„ Mais ce seroit en nous extravagance,
„ De rechercher l'inutile science
„ Qu'à deux genoux révère le savant:
„ Eh! que diroit la bonne compagnie,
„ En me voyant crasseux comme un pédant?
„ Cette sottise, avec raison punie,
„ En trouvera, dans le nombre charmant
„ De mes amis, plus d'un qui me renie.„

Dans ce moment un Président vint-là,
Qui de ses jours le latin ne parla;
Qui n'ayant lu ni Cujas ni Barthole,
Juge au hasard et buvant s'en console;
Chez un Seigneur ce Juge dépravé
Avoit passé moitié du jour à table,
Où Maupertuis s'étoit aussi trouvé.

Nous abordant avec un air affable,
Il veut savoir quel est donc ce docteur,
Ce Maupertuis, ce grand aplatisseur,
Avec lequel il fut en compagnie.

C'est, lui dit-on, ce fameux voyageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de son puissant génie
A mesuré, secondé d'un secteur,
Du monde entier la forme et la figure;
Et son calcul, qui soumet la nature,
A deviné le plan de son auteur.

„ Dans les vieux temps, dit notre homme en furie,

„ On

„ On extirpoit sorciers et diablerie;
„ Mais dans nos jours, siècle doux et poli,
„ Le zèle antique est par trop amolli.„

Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors; non, ce puissant appui
Du grand Newton, le sage Maupertuis
Ne s'est servi d'aucun secours magique:
Si son travail a perfectionné
Un art ingrat, dont le calcul stérile
Est du succès rarement couronné,
Son but tendoit à vous le rendre utile.

Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans
Rapidement fendre le sein de l'onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
Tous les besoins du luxe de ces temps?
C'est le calcul, aidé de la boussole,
Qui leur soumet Neptune ainsi qu'Éole:
Gardez-vous donc, dans de faux jugemens,
De condamner l'élite des savans.

Un gros Prelat à démarche tardive,
Dans ce moment plein d'insolence arrive;
Et la Mollesse avec l'Oisiveté,
Sembloient avoir, avec leurs mains douillettes,
Pétri son teint, tout brillant de santé.

Ce confesseur de toutes les caillettes
Sur un sopha recueillit ses esprits;
Car ce saint homme, excédant sa portée,
Avoit gravi, sans aide, la montée:
Il prétendoit, avec un doux souris,
„ Que le Très-Haut, quoique prudent et sage,

„ Donne aux élus les peines en partage ;
„ J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement
„ *In extenso* contre tout mécréant ;
„ Je l'ai conclu, pour soutenir mon thème,
„ En prononçant un terrible anathème.

C'est fort bien fait, répondent nos fripons ;
Lorsqu'on n'a pas de puissantes raisons,
Pour ramener un rebelle à l'Église,
Le plus court est qu'on l'anathématise.

„ Vous le voyez, répartit le prélat,
„ Quels sont les soins de mon épiscopat :
„ J'ai fait des saints l'histoire intéressante ;
„ Mais que dit-on de mes nouveaux sermons ?
„ On vend partout cette oeuvre édifiante.

Ils sont très-beaux, mais ils sont un peu longs ;
Et Massillon vous rend de grands services,
Il vous fournit de bons et forts secours.

„ Observez bien, du déluge à nos jours,
„ En les peignant, j'ai foudroyé les vices ;
„ J'ai condamné ces spectacles d'horreur,
„ Bal, opéra, redoute, comédie.

Vous les avez sans doute vus, Monsieur ?
Dis-je en tremblant. „ Dieu garde ! de ma vie.

Quoi ! vous, Prélat qui ne connoissez rien,
Vous décidez et du mal et du bien ?
Allez ouïr déclamer sur la scène
Ces beaux morceaux que Molière a laissés,
Où nos défauts par lui sont terrassés ;
Il n'est rien là ni d'impur ni d'obscène :

En badinant ils savent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir:
Quand les sermons fulminans que vous fîtes,
N'ont jusqu'ici point fait de prosélytes,
Tartuffe au moins charme jusqu'en ce jour;
De ses grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démasquant la folle hypocrisie:
La comédie est comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir:
Là se présente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule,
L'impertinent, le Marquis, le pédant,
Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

Mon gros Prélat étoit près de répondre,
Lorsque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre:
En moins de rien maîtresses du discours,
Toutes parloient de sentimens d'amours;
Et décidoient en tranchant la dispute,
Cent questions en moins d'une minute:
M'appercevant qu'ils n'alloient pas finir,
Je me sauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien: tout ce monde profane,
Disois-je alors, est fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'est un aveugle arbitre des couleurs:
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités figure l'Ignorance!
Elle paroît au palais de Thémis,

En long manteau bien doublé de fourrure ;
N'ayant d'yeux que ceux de ses commis,
Elle est toujours dupe de l'Imposture.

On la reçut dans les camps des guerriers,
Chez Loewenhaupt, chez Cumberland qu'elle aime,
De gros chardons lui servent de lauriers :
Elle a par fois voyagé en Boheme ;
Là, du vieux Brogle elle ordonna les camps,
Elle accoucha de ses succès brillans :
L'occasion s'échappe devant elle ;
Mais tous ses soins sont pour la bagatelle.

Cette idiote entre chez tous les grands ;
Elle engendra menins et courtisans ;
Son bras hardi changea bien, sans scrupule,
Un diadême en bonnet ridicule :
Plus d'un pays par elle est gouverné ;
Mais son triomphe est surtout dans l'Église ;
Tout tonsuré, par elle endoctriné,
Lui fait ses voeux d'éternelle sottise,
D'aveugle foi, d'horreur pour les savans.
Oui, la fortune, en caprices bizarre,
S'y prend si mal, que l'homme de talens
Est très-souvent supplanté par l'ignare :
Chez nous, ailleurs et dans tous les climats,
C'est, en deux mots, l'histoire des Midas.

DISCOURS

SUR

LA FAUSSETÉ.

Maudit soit le mortel dont la sombre malice
La première eut recours aux traits de l'artifice!
Qui foulant à ses pieds l'auguste Vérité,
Du fard de la vertu couvrit sa fausseté!
De ses yeux clignotans la timide paupière
Ne soutint point l'éclat des feux de la lumière;
Triste ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondoient son dessein par le secret conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laissa la Vérité, sans culte, dans son temple,
Depuis chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite simple au crime fut vendu.
Le fourbe, osant encore aspirer à l'estime,
Usurpa follement le nom d'esprit sublime;
Il resta peu d'amis; et la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguisement, difficile à connoître,
Confondit l'ami vrai, l'imposteur et le traître.
Elle ose impunément abuser l'univers;
Elle croit que ses traits, loin d'être découverts,
Échappent au public, dupé par sa finesse;
Et sa sécurité se fonde sur l'adresse.

„ Il suffit (me disoit un jeune homme éventé,
De son esprit brillant fortement entêté,)
„ Il suffit à mes voeux, pour m'assurer de plaire,

„ De changer à propos d'air et de caractère :
„ Taciturne, Caton, avec mes bons parens,
„ Aussi fou que la Lippe avec les jeunes gens ;
„ Quelquefois débitant des propos de morale,
„ Ou pourceau d'Épicure et vrai Sardanapale ;
„ Maître de ma personne et sûr de mon maintien,
„ Pantomime accompli, savant comédien ;
„ De mes fins agrémens le public idolâtre,
„ Docile à mes désirs, s'attroupe à mon théâtre ;
„ Lorsque je tiens à tout, mon coeur ne tient à rien ;
„ Je flatte tout le monde et plais par ce moyen.
„ Le siècle est fait ainsi ; le monde que j'abuse,
„ Prétend être abusé ; sa volonté m'excuse ;
„ Je parviens à mon but, en me jouant de lui :
„ On siffleroit partout l'homme franc aujourd'hui ;
„ La simple vérité sent trop l'impolitesse,
„ La cour a, pour l'ouïr, trop de délicatesse ;
„ On craint le sobriquet d'honnête homme grossier ;
„ Le courtisan surtout doit faire son métier :
„ La mode est notre loi ; le temps, qui nous consume,
„ Asservit les vertus et tout à la coutume.

Quoi ! la mode auroit droit de détruire à son gré
Le lien des mortels de tous le plus sacré ?
La bonne foi seroit sujette à son caprice ?
On verroit succomber la vertu sous le vice,

Et le fourbe à ses pieds fouler la probité?
Le monde périroit sans la sincérité.

Toi-même le premier, que l'erreur environne,
Si, sans penser, ton ame au crime s'abandonne,
Qu'un scélérat plus fin, pratiquant tes leçons,
Te tende un piége adroit, et par ses trahisons
De sa fausse amitié te rende la victime,
Que tu déclameras alors contre le crime,
Contre la fausseté qui prête à l'ennemi
Les couleurs, les dehors qu'a le sincère ami!
Ah! que tu maudiras ces vaines accolades,
Et ces convulsions de fausses embrassades,
Ces complimens menteurs, ces protestations,
Des sentimens du coeur froides allusions!

Crains d'un perfide ami la douceur affectée;
Dans ses déguisemens c'est un autre Protée;
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion,
Il change de couleurs comme un caméléon;
A quoi connoîtras-tu le motif qui l'inspire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conspire?

Nous devinons, au moins, à l'air des animaux,
S'ils sont amis de l'homme, ou bien méchans et faux:
Le paisible mouton, en bêlant, broute l'herbe,
Le lion rugissant paroît fier et superbe,
Le sanglier farouche écume de fureur,
Le lièvre doit surtout sa vîtesse à la peur,
Le tigre au regard faux est sanguinaire et traître,
Le chien, qui nous caresse, est fidelle à son maître.

Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus ni forfaits;
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
A juger des dehors, notre esprit prend le change.

Dans ce doute cruel, soupçonneux, incertain,
Tu te défierois de tout le genre humain.
Dans ton humeur chagrine, à bon droit misanthrope,
Fuyant la compagnie et détestant l'Europe,
Et voyant, sous tes pas, des abymes ouverts;
Tu trouverois ici l'image des enfers;
Eh quoi! si tu vivois chez des anthropophages,
Pourrois-tu redouter de plus cruels outrages?

Non; tout est confondu dans la société,
Tout périt, en un mot, sans la sincérité.
Comme on voit de joueurs la compagnie inique
Par une volte adroite enfler sa bourse étique,
Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés;
Ainsi nous verroit-on et trompeurs et trompés.
Tu flattes tes défauts, lâche, par ta caresse;
Ah! tremble, malheureux, de quitter la sagesse:
La fausseté te plaît: redoute ses progrès;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance est légère;
De l'artificieux le perfide est le frère:
Dans ce dédale obscur, privé de la raison,
Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahison.

Ainsi, du haut d'un roc à cime blanchissante,
Tombe et tourne un amas de neige étincelante;

Son volume s'accroît et grossit en roulant,
Bientôt on le verra finir en s'écroulant.

Ainsi du premier crime est la suite fâcheuse;
Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse,
Augmente à chaque instant notre perversité;
Et d'écoliers, docteurs dans la méchanceté,
En étendant partout la pratique des vices,
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du *) Florentin le disciple profond;
Entourés de filous, nous nous armons de ruse;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuse:
Et colorant ainsi les vices de son coeur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur;
Il modela long-temps sa morale farouche
Sur César Borgia, Mahomet et Cartouche;
Ses mots entortillés ont un sens captieux;
Il est profane un jour, l'autre religieux;
Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécille;
Mais dans l'art des fripons ce scélérat savant
A caché sous des fleurs les piéges qu'il nous tend.

Ce n'est que pour un temps que prospère le fourbe;
Son esprit tortueux, fallacieux et courbe,
Toujours obscurément le conduit à son but;
Le prestige finit dès son premier début,
De sa duplicité les ressorts se découvrent,

*) Machiavel.

Le charme disparoît, tous les yeux enfin s'ouvrent.
Qu'il rampe obscurément, en horreur chez les siens,
Parmi le dernier rang des derniers citoyens !
Que ce serpent, couvert d'ordure et de poussière,
Croupisse dans la fange et craigne la lumière !

Maîtres de l'univers, simulacres des Dieux,
Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux,
Comment tolérez-vous l'infame politique
Que dans vos cabinets la trahison pratique ?
O temps ! ô moeurs ! ô honte ! illustres scélérats !
Le Ciel n'a couronné que des princes ingrats.
Ah ! si l'Honneur étoit errant, sans domicile,
Il faudroit qu'en vos coeurs il trouvât un asile ;
Il faudroit retrouver chez vous la Vérité,
Et toutes les vertus de la Divinité :
Les princes bienfaisans en sont la vive image ;
Mais la Duplicité, mutilant leur visage,
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.

La bonté fait les Dieux ; le crime, les Démons ;
Choisissez de ces deux, des vertus ou des vices ;
Ou soyez nos tyrans, ou soyez nos délices ;
Il n'est aucun milieu qui vous semble permis,
Un prince vertueux ne peut l'être à demi :
Un peuple à l'oeil de lynx sans cesse vous contemple ;

Vos moeurs à l'univers doivent un grand exemple;
Le public trop facile et trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos vices imbu,
Sur vos traces.... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare:
Respectons dans nos vers la pourpre et la tiare.

L'honnêteté se peint de différens crayons;
Ce sont des traits de flamme et d'éclatans rayons.

Pour tromper un rival, Mazarin par finesse
Voulut charger Fabert d'une fausse promesse;
Mais Fabert refusa ce méprisable emploi:
„ N'n, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi,
„ Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
„ Pour y donner du poids, commandez et je vole;
Modèle des humains! ah! puissé-je en mes vers
Publier tes vertus au bout de l'univers!

Ainsi cet Électeur, source de notre gloire,
Aussi grand dans la paix qu'au sein de la victoire,
Dans un jour de combat émule dangereux,
Se montra des François l'ennemi généreux:
Un scélérat *) s'offrit d'assassiner Turenne;
„ Je sais vaincre, dit-il, et ne sais point trahir „.

La Vérité déteste une finesse infame:
Son discours est pour nous le miroir de son ame;
Elle joint avec art à la sincérité
Les grâces, la douceur, l'antique urbanité.

*) Ce malheureux s'appelloit Villeneuve.

Ne soutenez donc plus, esprits souillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes,
Que le grand art du monde est d'être fourbe et fin ;
Et que la Vérité, fâcheuse au genre humain,
Décrépite harpie, est faite pour déplaire:
Allez, voyez Camas, vous direz le contraire.

AUX MANES DE CÉSARION.

Qu'entends-je? Juste Dieu ! Quelle affreuse nouvelle ?
Césarion n'est plus ! le livide Trépas
Tranche de sa faux cruelle,
Le fil de ses beaux jours, ses charmes, ses appas.
Quel affreux désespoir ! Ami tendre et fidelle !
Je sens mille poignards qui me percent le coeur:
Ah ! ce coeur déchiré palpite de fureur;
Tu n'ès plus ! c'en est fait, ma perte est éternelle,
Mon amour, qui te suit jusqu'aux bords du néant,
Au delà du trépas te respecte et t'honore;
Oui je t'estimai vivant,
Et je te chéris encore.
Tu vis, sans t'ébranler, la Mort qui nous détruit;
Dans ce moment affreux dont frémit la nature,

Ton courage étonnant te soutient, te conduit,
Et ton ame juste et pure
Méprise des enfers la frivole imposture,
Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.
Si durant tes beaux jours tu suivis Épicure,
Par un généreux effort,
Tu surpasses Zénon au moment de la mort.
Hélas! qu'est devenu ce coeur si magnanime?
Cet esprit tendre et sublime?
Vit-il encor? n'est-il plus?
Grand Dieu! Quel affreux abyme!
Tout est anéanti, l'esprit et ses vertus:
S'il respiroit encor, son ombre ou sa pensée
De l'empire des morts se seroit élancée
Vers le séjour des vivans,
Pour soulager mes tourmens.
Ah! triste souvenir! Regret plein d'amertume!
Stoïcisme insensé, vainement on présume
De se munir par toi contre les coups du sort:
J'ai cru mon ame impassible,
A tout malheur insensible;
Je suis détrompé: ta mort....
Juste Dieu! quel coup terrible!
Ciel! ma douleur mortelle et m'égare et me perd.
Grand Dieu! ton moment suprême!....
Dans ce désespoir extrême,
Ma raison inutile en de si grands revers,
Conspirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reste seul, sans toi, dans ce vaste univers;

Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux coeurs unis, ne formant qu'un seul coeur,
S'entre-communiquoient leurs plaisirs et leurs peines,
Et ne pouvoient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût et même usage;
Notre tendre amitié nous rendoit tout commun;
Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un différent importun.
Les Jeux et les Plaisirs t'accompagnoient sans cesse;
Et ton esprit, nourri des plus galans écrits,
Avoit l'art d'ennoblir par sa délicatesse
Les bruyans transports des Ris:
Digne, par ta politesse,
D'être mis au niveau des célèbres esprits
Dont s'applaudissoit la Grèce,
Ou dont se vante Paris:
Plus digne, par ton coeur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié:
Si je savois jouer de la lyre d'Horace,
Je ferois retentir les échos du Parnasse
Des regrets de ce coeur toujours au tien lié,
Disant: Césarion passe
Achate et Pirithoüs,
Pylade, Oreste et Nisus:
J'immortaliserois, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Les éclatantes vertus

Qui brilloient dans ta belle ame.
Mais, Dieu! je vois le jour, et tu ne le vois plus?
Il n'est donc que trop vrai: la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébété
Et l'homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, vertu ni dignité;
Sur les rives du Cocyte,
Il n'est vice ni mérite;
Ce qui n'est plus n'ayant qu'été,
J'y vois dans l'égalité
Hector, Achille et Thersite.
Vers ce séjour obscur j'avance promptement;
Mes heures et mes jours volent rapidement:
Ma carrière, à plus de la moitié remplie,
Me présente sa sortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là, dans cet asile sombre,
Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir constamment.
Tandis que le Destin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du coeur l'empreinte de tes traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte;
Sous tes funèbres cyprès,
J'irai, sur ta cendre éteinte,
Renouveller mes regrets,
Mon désespoir, mes alarmes;
Te vouer ces soupirs pour moi si pleins de charmes,
Mes tendres vers et mes pleurs,
Et joncher ton tombeau des myrthes et des fleurs

Qu'auront arrosés mes larmes.
Qu'heureux est le mortel qui peut d'un front serein
Voir de l'affreux trépas les cruelles approches,
Et qui subit son destin,
Sans terreur et sans reproches!

A

LA BARONNE DE SCHWÉRIN,

SUR SON MARIAGE

AVEC

LE SCHULTHEISS LENTULUS.

Daignez recevoir ce fromage,
Comme prémice de l'hommage
De Messieurs les Treize Cantons.
Il est vrai que peu nous pensons;
Mais lorsque notre ame sommeille,
L'Amour en sursaut la réveille:
O pour l'amour, nous le sentons;
Aussi nous nous réjouissons,
De ce qu'en ce jour d'allégresse,
Lentulus vous fera Suissesse:
Suissesse est un titre d'honneur:
Il vaut mieux que celui d'Abbesse,
D'Excellence, de Votre Altesse:

Bien

Bien en voudroient de tout leur coeur,
Qui pourroient bien n'en tâter guère;
Car jeune Suisse, en sa vigueur,
Vaut mieux que prince octogénaire :
Mais, pour vous, gardez-vous-en bien,
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suisse on vous marie,
De votre nouvelle patrie,
Il est temps de savoir les lois.
Sachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui, par leurs charmes adorables,
Subjuguent et bergers et rois,
Nos Suisses galans et affables
Ont assuré les plus beaux droits.
Tout peu façonnés que nous sommes,
Il n'est point, parmi tous les hommes
Des Pantins ou Topinamboux,
En fait de preuves de tendresse,
En fait de fidelles époux,
(Exceptez-en la politesse)
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorsqu'une femme ou maîtresse
Sent de la caduque vieillesse
Sur elle appesantir les coups;
Alors, pour comble, sa tristesse
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, (comprenez-vous?)
Peau tannée et gorge flétrie,
Cheveux grisons, branlantes dents,
Dos convexe, et genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,

Qui ne trouvent plus de chalands
Dans toute notre Suisserie.
Eussiez-vous cent fois plus d'appas
Que Vénus n'en eut en sa vie,
Que l'amante de Ménélas,
Ou la bonne * * * * *:
Ah ! ce qui n'est plus, on l'oublie;
Vieille, vous ne nous plairez pas:
C'est pis encor; car la police,
Et la vénérable justice
Très-vivement vous poursuivront;
Et gravement vous soutiendront,
Que par infernale malice,
Vous voilà dans la vétusté.
Ah! que d'esprits profonds en Suisse,
En physique, en moralité!
Ils disent : la malignité
Des femmes fait le caractère;
D'où vient qu'une jeune beauté
Devient une vieille sorcière.
Ceci bien plus vous surprendra :
Chez nous on ne vit, ni verra
De radoteuse ridicule :
Dès que jeunesse abandonna
Personne qui la posséda,
Sitôt la justice la brûle,
Sans repentir et sans scrupule:
Car, chez nous, sorcières on a,
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug, ou bien à Berne,
Vos divins charmes on verra ;

Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcières on reléguera,
Et désormais plus n'y croira.
Oui, par vous la Suisse embellie
Se corrigeant de son erreur,
En abjurant son hérésie,
Et chantant la palinodie,
Avouera de tout son coeur,
Qu'il n'est d'autre sorcellerie
Ni de prestige suborneur,
Que la séduisante magie
Des yeux de ce sexe vainqueur.

LE
MIRACLE MANQUÉ.

Conte.

Je veux chanter, sur ma vielle profane,
Un conte vrai qui surpasse Peau-d'âne.
Objets usés, que nos tendres ayeux
Trouvoient si beaux, à présent chassieux;
Je vous implore, éternelles grand'mères,
Que chaque hiver assemble autour des feux,
Dignes suppôts des contes merveilleux.

Et vous aussi, Mesdames les sorcières,
Dans ce beau champ conduisez-moi des yeux;
Et vous, surtout, dont l'art et la puissance

Força l'enfer, et frappa dans Endor
Les yeux d'un roi, par un prophète mort.

Messieurs les saints, souffrez par bienséance,
Que je vous place ici selon le tour.
O vous, des Cieux les sombres interprètes!
Doubles fripons, menteurs, et pis, prophètes!
Enseignez-moi les captieux discours,
Dont vous saviez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux cafard, cagot et triple saint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.

Les vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes et catarres,
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin,
A droite, à gauche, énormes maladies:
Et peu touchés de l'amour du prochain,
Distribuoient nombre d'apoplexies;
La faculté, maudissant leur essaim,
Laissoit mourir et perdoit son latin;
Tous les quartiers chantoient leurs élégies,
Invectivant contre Éole et Destin.

Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivoit avec deux soeurs;
(Qui du beau temps fabriquoient la nouvelle,
Faisoient par an deux almanachs menteurs,
Où se trouvoit l'histoire peu fidelle,
Ou bien plutôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au firmament.)

Gromaticus, docteur d'astrologie,
Du bon Phébus faisoit le substitut;

Et renommé savant dans la magie,
De chaque fou recevoit le tribut,
Seul revenu dont long-temps il vécut;
Lorsque la Mort, qui faisoit sa récolte,
En tapinois sur le champ l'accola,
Subitement en un seul tour de volte,
Sur le carreau roide mort le coucha.

D'abord grands cris; ses bonnes soeurs pleurèrent,
Et à la fois si fortement hurlèrent,
Qu'à ce grand bruit leurs voisins s'éveillèrent:
Un peuple entier chez le mort s'assembla;
Les plus sensés point on ne consulta,
Mais seulement les douègnes, les commères,
Qui décidoient de toutes les affaires,
Sur certain cas très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime et de raison.

Dans cette foule et parmi le tumulte
D'un grand concours de peuple curieux,
Paroît soudain une figure occulte,
A l'oeil hagard, à l'air fastidieux,
Bouche béante, et face triste et sombre;
Du noir enfer sembloit sortir cette ombre;
Chacun le prit pour un magicien,
Pour un démon, pour un anti-chrétien:
L'auroit-on cru? ce farfadet sinistre,
A large audace, à rabat de ministre,
Étoit, dit-on, grand théologien.
D'abord, du mort les deux soeurs l'entourèrent,
De les aider humblement le prièrent;

Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
Sans autre avis, résolument décide,
Qu'en invoquant le céleste **,
On nourrira ce cadavre livide,
De restaurans, de bouillons et de vin;
Le piquera par une cantharide,
Pour rappeler son esprit clandestin:
„ Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
„ Et l'esprit-fort, encor plus ridicule;
„ Ces scélérats crèveront de chagrin,
„ Voyant le mort ressusciter demain.

L'invention fut partout applaudie;
Et tout s'empresse alors dans la maison:
L'une, à la hâte, apporte l'eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie;
Là, près du feu, on réchauffe un bouillon,
De tous côtés c'étoit beau carrillon;
Tous les parens chez le mort s'empressèrent,
Si rudement des coudes se choquèrent,
Qu'à terre on vit sauter plus d'un flacon,
Que se choquant des fioles se brisèrent.

Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de temps succéder le reflux;
On vit ici se presser par la porte,
D'un peuple fou la nombreuse cohorte;
Il entre, il sort, et par le défilé,
Lassé de voir, il s'étoit écoulé.

Le saint alors dévotement s'avance;
„ Ne perdez point, leur dit-il, patience;
„ Tout doit, à gré, dans peu nous réussir;
„ Pour le présent laissons, par bienséance,

„ Au pauvre mort le loisir de dormir
„ Sortons; demain il faudra revenir.„

Après qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que sa soeur, bonne et sainte Nitouche,
L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant,
Chacun s'en fut, rempli de ce spectacle,
Et curieux de l'inouï miracle,
Qu'opéreroit le pieux charlatan.

Ce jour enfin, pour leurs souhaits, arrive;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur cousin;
On le revit, hélas! toujours de même,
Roide, immobile et le visage blême;
Le saint revint, et fortement promit,
Que par l'effet de son pouvoir suprême,
On reverroit le mort sortir du lit;
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.

Enfin pendant huit jours on attendit;
Point de miracle; on attend le quinzième;
En espérant on va jusqu'au vingtième;
Mais pas un mot que le bon saint leur dit,
Pour le malheur du mort ne s'accomplit:
Quel fut hélas! l'abattement énorme,
Lorsque voulant juger du fait en forme,
Jusques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il sentit.... fais-en la conjecture,
Ami lecteur; je sais que tu m'entends;
Et volontiers de cette image impure

Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref, on vit bien qu'il étoit enfin temps
Que le bon mort fût mis en sépulture;
Et le cafard, malheureux en augure,
Devint depuis la fable des parens.

Lorsqu'une fois on est en train de croire,
L'esprit se plie à toute absurdité;
La fable alors passe pour vérité,
Et le mensonge est égal à l'histoire :
On s'étourdit ; on reçoit toute erreur
Qu'un cerveau creux engendra par boutade :
Quand une fois le bon sens bat chamade,
Adieu raison, à jamais serviteur !

LE SERIN
ET
LE MOINEAU.

FABLE.

On se fait des grandeurs une très-fausse idée;
Les estime le plus qui les connoît le moins :
Telle ame, de leur soif se trouvant possédée,
Perd, pour les acquérir, et son temps et ses soins.
Dans tous les états de la vie,
On trouve du haut et du bas,
Et tel, dont le bonheur inspire de l'envie,

Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
Écoutez sur ceci le conseil charitable,
Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

Un jour, dans un grand bourg, certain Moineau banal,
Des plus galans Moineaux redoutable rival,
Le plus estimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Voloit, de ses rapides ailes,
A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,
Palais du seigneur suzerain:
Il apperçoit, au fond d'une gentille cage,
Juché dessus son bois, un merveilleux Serin,
Qui le ravit par son ramage.
„ Hélas! se disoit-il, du peuple des oiseaux
„ Au beau Serin échut le meilleur appanage;
„ A l'abri des saisons, à l'abri de l'outrage;
„ Logé comme un seigneur, il ignore mes maux:
„ Tandis que mouillé par l'orage,
„ Je grelotte sur des roseaux,
„ Il vit en très-grand personnage,
„ Il se mire dans des trumeaux:
„ Son bon maître l'aime à la rage,
„ Il le nourrit de sucre ou d'excellent biscuit:
„ Tandis qu'en ce maudit village,
„ A coups de feu l'on me poursuit,
„ Que j'erre comme un misérable,
„ De cent caresses on l'accable.
„ Sort cruel! où m'as-tu réduit?

„ Que ne suis-je né son semblable?
Notre gentil Serin, quoique sans truchement,
Comprit maître Moineau, et l'on sent bien comment:
Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fût-il même tant soit peu sot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiseaux à la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans son dialecte d'oiseau:
„ Ami, ta cervelle est timbrée;
„ Parlant avec esprit, tu raisonnes bien mal:
„ Ma cage richement dorée
„ Te rend en secret mon rival:
„ Ah! dans la plus superbe cage,
„ Ces fers et ma captivité
„ Me font sentir le poids d'un pénible esclavage.
„ Que m'importe la vanité?
„ Sois satisfait de ton partage.
„ Point de bonheur sans liberté.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour par le droit de naissance
Le sceptre de nos rois, leur glaive, et leur balance,
Vous le sang des héros, vous l'espoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un soldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les alarmes,
Vous appelle à la gloire, et vous instruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations;
Apprenez leur usage et par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes:
Que ma Muse en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros,
De leurs talens acquis et de leur vigilance,
De leur valeur active et de leur prévoyance,

Et par quel art encor un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.
Mais ne présumez pas que dangereux poëte
Entonnant des combats la funeste trompette,
Ébloui par la gloire, ivre de son erreur,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modèle,
Je veux un héros juste, un Tite, un Marc-Aurèle,
Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur,
Que la vertu couronne ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire.

O bienfaisante Paix, et vous Génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des cieux!
Détournez de nos champs, des cités, des frontières,
Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrières,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes voeux sont reçus au temple des destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il désire,
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contens
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs;
Que sur son tribunal Thémis en assurance,
Réprime l'injustice, et venge l'innocence;
Que nos vaisseaux légers, fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents et les flots;

Que tenant dans ses mains l'olivier et l'égide,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuse paix rompt les augustes noeuds,
Rois, peuples, armez-vous, et que le Ciel propice
Soutienne votre cause, et venge la justice.
C'est à toi, Dieu terrible, à toi, Dieu des combats,
A m'ouvrir la barrière, à conduire mes pas.
Et vous charmantes soeurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux.
J'entreprends de placer par une heureuse audace,
Le Dieu de la victoire au sommet du Parnasse;
Je veux armer vos fronts de casques menaçans.
Ma main ne peindra point le transport des amans,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,
Ni des coeurs des héros les indignes foiblesses;
Que le chantre du Pont, dans ses douces erreurs,
Vante le Dieu charmant qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flatteurs accens les Grâces soient sensibles;
Je ne vous offrirai que des objets terribles,
Vulcain, qui sous l'Etna par ses brûlans travaux
Forge, à coups redoublés, les foudres des héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,

Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les temps le destin des États.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,
Qui du fer et du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquille courage,
Réparer le désordre, et prompt dans ses desseins
Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matières sublimes,
Il faut vous arrêter aux premières maximes.

Ainsi quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons,
A diriger leur vol aux champs des aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mère en s'élevant les porte sur son aile.

O vous! jeunes guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mère,
N'allez point vous flatter, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits:
Passez, sans en rougir, par les derniers emplois;
Durement exercés dans un travail pénible,

Du fusil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens
Que le Dieu des guerriers enseigne à ses enfans;
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'oeil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercez,
Apprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fièrement à grands pas intrépides,
Sans flotter, sans ouvrir et sans rompre vos rangs;
Tirez par pelotons en observant vos temps;
Prompts sans inquiétude, et pleins de vigilance,
Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
Attendez le signal, et marchez sans tarder:
Qui ne sait obéir ne saura commander.

Tel sous Louis de Bade exerçant son courage
Finck*) de l'art des héros a fait l'apprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des soldats composent les ressorts,
Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi pour fournir aux superbes jets d'eau
Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immense machine
Qui rend la Seine esclave, et sur les airs domine;
Cent pompes, cent ressorts à la fois agissans
Pressent dans des canaux les flots obéissans;
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée,

*) Le Maréchal Finck, mort en 1736.

Qu'une soupape cède, ou foible ou détraquée,
La machine s'arrête, et tout l'ordre est détruit.

Ainsi dans ces grands corps que la gloire conduit,
Que tout soit animé d'un courage docile ;
La valeur qui s'égare est souvent inutile,
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains
Font tomber les lauriers qu'avoient cueillis vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne sont pas sans gloire,
C'est-là le premier pas qui mène à la victoire ;
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas,
Soldat vous apprendrez à régir des soldats ;
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez sous vos lois un bataillon nombreux ;
Présidez à sa marche et gouvernez ses feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, et s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes et grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant sur trois rangs ;
Sur plus de profondeur leurs rivaux, pleins d'audace,
Résistant un moment leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il

Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal,
Que son front hérissé pointant la bayonnette,
Étonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveler vos combattans altiers,
La mort aux champs de Mars moissonne les guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin des hommes forts, robustes:
Mars veut que sans quitter leurs rangs et leurs drapeaux
Ils portent en marchant les plus pesans fardeaux;
Des corps moins vigoureux, vaincus de lassitude,
N'atteindroient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes sourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions
Dont il faut repeupler nos braves bataillons.
Si voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aspirez au nom de fameux capitaine,
Des armes connoissez les emplois différens,
A les bien manier exercez vos talens.
Au combat du Lapithe il faut savoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Apprenez à dompter la fougue des chevaux,
Qu'un nouveau *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse.
Que votre front pressé ne se plaigne jamais,
Lorsque sur lui le casque a sillonné ses traits.
La valeur sans adresse est tôt ou tard trompée:
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable, et prompte en ses effets,
Épouvante et détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combattant à cheval,
Son vain bruit se dissipe, et ne fait point de mal;
Parez quand il le faut vos coursiers sur la croupe;
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe,
Serrez vos cuirassiers, et que votre escadron,
Des autres peu distant, garde le même front.
Faites-vous enseigner par un guerrier habile
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'oeil, par ses conversions,
Il prend, quitte, reprend d'autres positions,
Se transporte soudain, se forme avec vîtesse,
Dans des terrains divers manoeuvre avec souplesse;
A l'ordre de ses chefs attentif et soumis,
Sur les ailes des vents fond sur ses ennemis,
Et de son choc serré les pousse et les renverse,
Les poursuit dans les champs, les force et les disperse.

La Grèce la première a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers,
Là naquirent jadis l'ordre et la discipline;

La phalange aux Thébains a dû son origine;
Miltiade, Cimon, sage Épaminondas,
Vous fîtes des héros de vos moindres soldats;
L'art suppléoit au nombre, et l'audace aguerrie,
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie.
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grèce éternisez le nom.
Regardez ce héros, ce Roi de Macédoine,
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine;
Mais riche en espérance, et fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait Darius;
Il subjugua l'Asie, et sa forte phalange
Asservit la Granique, et l'Euphrate, et le Gange.

Des bords de l'orient le formidable Mars
Dans le sénat romain porta ses étendards:
Ce peuple de guerriers, amoureux des alarmes,
Apprit de ce Dieu même à manier les armes;
Il combattit long-temps ses belliqueux voisins,
A le favoriser il força les destins;
Étrusques et Sabins, vaincus par sa vaillance,
Gouvernés par ses lois, accrurent sa puissance;
Fière de ses exploits l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions;
Rome de ses rivaux imitatrice heureuse,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuse,
Ses camps furent changés en d'invincibles forts;
Le Danube les vit, et trembla pour ses bords.
Rome ainsi triompha du Germain, de l'Ibère,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,

De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenseurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les États qui composoient le monde:

Mais cette discipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Césars n'étoit plus en vigueur;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, et de pillage avides,
Ravagèrent l'empire en proie à leurs fureurs.
Vainement le Romain chercha des défenseurs,
Et ce puissant État, touchant à sa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique discipline.

Cet art qui se perdit, après un long déclin,
Sortit de son tombeau sous le grand Charles Quint;
Sous ce guerrier fameux la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave infanterie;
L'ordre l'avoit soumise à sa sévère loi,
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejetant l'insolence,
Exercé par Maurice à venger son offense,
Apprenant à combattre, apprenant à servir,
Le Batave fut libre en sachant obéir;
Et l'exemple imposant de ce grand capitaine
Développa bientôt les talens de Turenne,
Qui apprit aux François le grand art des héros,
Dont le sage Louis seconda les travaux;
Le militaire alors eut ses lois et sa règle;

Mais Louis dans sa cour méconnut un jeune aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone et de Mars,
Eugène, le soutien du trône des Césars.

Sous ce savant guerrier Dessau, dans son jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentissage,
Et les Dieux protecteurs des camps autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Prussiens.

Voilà comme en tout temps l'art que je vous enseigne,
A soutenu les Rois, a maintenu leur règne,
Et si la discipline en est le fondement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur et de son importance.
On ne peut l'acquérir que par l'expérience:
Malheur aux apprentis dont les sens égarés
Veulent, sans s'appliquer, franchir tous les degrés!

Tel étoit Phaéton, ce jeune téméraire:
A lui prêter son char il contraignit son père;
Sans qu'il sût gouverner des coursiers si fougueux,
Sans savoir le chemin qu'ils tenoient dans les cieux,
Du char de la lumière il prit en main les rênes,
Parcourant égaré des routes incertaines;
La foudre le frappa, du vaste champ des airs
Son corps précipité s'abyma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace,
Phaéton périt seul par sa funeste audace,
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'État doit courir vos hasards.

CHANT SECOND.

Quand sur cet univers la Discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Sur les palais des rois répand leurs étincelles ;
Alors envenimant leur funestes querelles,
La vanité, l'envie, et l'animosité
Chassent de leurs conseils la paix et l'équité ;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous leurs démêlés se vident par la force.

Par ses premiers succès le monste encouragé,
Avide encor du sang dont il a regorgé,
Invoque par ses cris le Démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent partout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de soufre et de bitume ;
Ces immenses cités, où les heureux sujets
Jouissoient des plaisirs, des arts, et de la paix,
Sont pleines de soldats, de machines et d'armes ;

Ces guerriers rassemblés respirent les alarmes,
La trompette guerrière éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le Dieu de Cythère,
Fait respirer l'amour à la nature entière,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux coeurs audacieux;
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue.
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons,
Que les prés émaillés par des fleurs différentes,
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes,
Que les bleds verdoyans embellissent nos champs,
Dès que Flore aux humains annonce le printemps,
Ces guerriers préparés contre des coups sinistres,
Des vengeances des rois redoutables ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur,
Et tout pleins du désir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légère;
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre,
Et de leurs laboureurs les champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné cette troupe guerrière
S'assemble pour camper sur un front de bandière.

Sitôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, et croître, en peu de temps,

Places, maisons, palais de cette ville immense ;
L'élite de l'État y tient sa résidence,
Le travail y préside, il élève ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres, ni du bois ;
Tout soldat est maçon ; cet architecte habile
Fait, transporte, et refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art, et des talens,
Pour choisir son terrain, et pour prendre ses camps,
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée ?
Formez-vous le coup d'oeil sur des signes certains,
Faites un bon emploi des différens terrains.
Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là des vallons, des champs, ou des terres coupées ;
Dans des occasions et des temps différens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps ;
D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête ;
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose, et veiller lorsqu'il dort ;
En vous tous ces guerriers placent leur confiance,
Leurs destins sont commis à votre prévoyance ;
Répondez à leurs voeux par votre habileté,
Le soldat de vous seul attend sa sureté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,

Avide de combats campez-vous dans la plaine,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens,
Placez pour sureté des corps sur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois et des rivières,
Couvrez de cet abri les villes nourricières.
Il faut que votre corps, sur deux lignes rangé,
Occupe son terrain avec art ménagé;
L'infanterie au centre, et surtout sur les ailes
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons menacent du trépas,
Font le corps de bataille, et vos coursiers ses bras;
Des deux côtés sans gêne il faudra les étendre;
Attentif aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps,
Dans un terrain contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans, dont la course légère
Fait sous leurs pieds adroits disparoître la terre,
Et soulève dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauroient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terrains sont égaux pour votre infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts et les retranchemens,
Elle attaque ou défend, avec même avantage,
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde, et vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçans, et la grêle, et la foudre,
Renverse les épis, et les réduit en poudre.

Tels ces braves guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée;
Un bois, une rivière, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès:
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes,
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux,
Fièrement attentif à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arène, il s'élance, il s'arrête,
Il refuse les flancs et présente la tête,
Gravez dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa foiblesse est un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion, illustré par la fable,
Achille au talon près étoit invulnérable;
Vous l'êtes sans vos flancs; donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le sort peut relever vos foibles adversaires;
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hasardeux;
Vous suppléez au nombre, et par votre science
Vous choisissez des camps propres pour la défense,
Dans d'épaisses forêts, sur le sommet des monts,
Ou derrière un torrent plaçant vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout ; qu'une route inconnue
Pour sortir de ce poste ouvre une libre issue ;
Alors maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort et les événemens ;
L'ennemi, que votre art a su rendre immobile,
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut dans ces camps,
Selon les lois de Mars ranger les combattans.
Soutenez par le feu la ligne de défense,
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au coeur des assaillans.
Derrière ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des cuirassiers la cohorte brillante ;
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne et forcent sa valeur,
Ebranlez vos coursiers ; que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi par l'art du chef le docile terrain
Contre un danger pressant prête un secours certain,
Ainsi l'habileté corrige la fortune ;
Mais la prudence est rare, et l'audace est commune ;
Varron fut un soldat, Fabius un héros.

Tel s'élevant aux cieux le sommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée assembler les nuages,

Il entend à ses pieds éclater les orages,
Son front toujours serein, où se brisent les vents
Méprise le tonnerre et ses bruits impuissans.

Tel du haut de son camp bravant le sort contraire,
Un héros de sang froid voit son fier adversaire,
Épuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le Dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez partout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Postes que la nature a seule ainsi taillés:
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connoître;
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi dans un lieu fort le fier Léonidas
Se défendit long-temps avec peu de soldats;
Un monde de Persans, aussi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles;
La Grèce par son art sut confondre Xerxès
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi se disputant la victoire et l'empire,
Transportant les hasards d'Ausonie en Épire,
Le héros du sénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchise un temps balança les destins.
Monts de Dyrrachium, où Rome étoit campée,
Vous forçâtes César à respecter Pompée!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur,
Le sénat triomphoit, Pompée étoit vainqueur;

Mais trop facile aux voeux d'une jeunesse ardente,
Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
A peine quitta-t-il son poste avantageux,
Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux,
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique
Où César soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous Montécuculi, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire et du Rhin,
Qui tintes par vos camps, en savant capitaine,
La fortune en suspens entre vous et Turenne,
Mes vers oublîroient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimeroit ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez sa campagne,
Où ses marches, ses camps sauvèrent l'Allemagne,
Où se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les François, et brava leurs travaux;
Mais ne présumez pas qu'il se tînt immobile:
Quoiqu'un camp vous paroisse une superbe ville,
La guerre veut souvent d'autres positions,
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir partout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés se mettant en colonne,

Forment en s'avançant quatre corps différens,
L'infanterie au centre, et les coursiers aux flancs;
Sous leurs pieds dans les airs s'élève la poussière;
L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerrière
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords africains ces énormes serpens,
Tout armés et couverts d'une écaille brillante;
A cet aspect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre, et prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaisir Bellone vous regarde,
Poussez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas, sachez la soutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourroit vous en punir.
Semblable à ce fanal qui précéda Moyse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.

Il est plus d'un moyen de transporter les camps;
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le besoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallèle.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs,
Condé s'est vu battu, Turenne eut des malheurs.
Alors il faut céder à ce destin contraire,
On peut en reculant tromper son adversaire,
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer.

Si sans confusion il sait se retirer.
Son bagage escorté part, et prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons;
Ce héros gagne ainsi, sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En passant les forêts, et les monts des Germains,
Varus négligea trop le soin de ses Romains,
Il oublia de l'art les règles salutaires,
Ses camps étoient peu sûrs, ses marches téméraires,
Il guida ses soldats en d'affreux défilés,
Où par Arminius ils furent accablés.
Frappé de leur destin le pacifique Auguste
S'écria dans l'effort d'une douleur si juste,
„ O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions.„
S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il auroit plutôt dit, „ Général incapable,
„ Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable.„

Voilà quels sont de l'art les principes certains,
Pour mouvoir de grands corps, et choisir des terrains;
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décident du destin des rois et des États.
Vous, illustres guerriers, guides de nos soldats,
Apprenez par mes vers les lois de la tactique,

Et par leur théorie allez à la pratique.
Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

CHANT TROISIÈME.

Vous avez parcouru les arsenaux de Mars:
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendards,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime,
Si maître de son art il ne tend au sublime.

Suivez-moi dans son temple, observez, pénétrez
Ses mystères divins, de la foule ignorés;
Loin des sentiers battus, où rampe le vulgaire,
D'un pas sage et hardi marchez au sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des héros, d'abymes entourés?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce palais sacré la superbe étendue?
Son faite est dans l'Olympe, au delà du soleil,
Où des Dieux immortels s'assemble le conseil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la Discorde avec la Mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lancent en vain sur vous des regards foudroyans;
La Gloire vous rassure et sa voix vous appelle,
La Gloire ouvre le temple, avancez avec elle.

Je

Je vois les chastes soeurs dans ces parvis sacrés ;
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés:
Un compas à la main j'apperçois Uranie,
Qui mesurant la terre et sa forme aplatie,
Nous dépeint en petit, par ses crayons diserts,
Les différens États que contient l'univers ;
Chaque point sur la terre a son ordre et sa place ;
D'un hémisphère à l'autre elle a marqué la trace.
Sanson avec Vauban, ses dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les esprits ;
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrières,
Les pays, les cités, les monts, et les rivières,
Les forts que l'on doit prendre, et ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin c'est Calliope en caressant la Gloire,
Des rois et des héros elle conte l'histoire ;
Ses jeunes auditeurs, attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muse, en traitant des matières si hautes,
Leur montre à profiter des succès et des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majestueux,
Qui chasse du parvis les coeurs présomptueux?
Elle enseigne aux guerriers, d'un ton de voix sévère,
Les devoirs de l'honneur et d'un mérite austère,
Condamne l'intérêt, et la férocité,
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,

Étouffe dans ses mains les serpens de l'envie,
Et veut pour l'État seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous. Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du Génie,
Paroît le Dieu terrible en toute sa splendeur:
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur,
Le tranquille Sang-froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant travail qui jamais ne repose,
La Ruse à l'oeil malin, qui féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échappe, et reparoît comme un autre Protée:
L'Imagination aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets, que Pallas examine.
Plus loin les yeux baissés, et le maintien discret,
On voit l'impénétrable et fidelle Secret;
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le trône est entouré de lauriers éternels,
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,

A ses vrais favoris, qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
Couronnes des héros, c'est vous dont les appas
Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats!
Les autres passions sont pour vous étouffées.
Dans ce temple brillant, décoré de trophées,
Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du Dieu distinguer les statues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là sont ces deux héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés,
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom est encore occupée.
Là paroît Miltiade, Alcibiade, Cimbr...
Paul Émile, Quintus, Fabius, Scipion,
Plus loin, le grand Henri, Condé, Villars, Turenne,
Là Montécuculi, de Bade, Anhalt, Eugène,
L'heureux Gustave Adolphe, et le grand Électeur.

Là sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante et nouvelle;
Son front est ombragé d'une palme immortelle:
C'est ce fameux Saxon, le héros des François,
Que la Mort dans son lit abattit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers, voici l'Expérience:
Par d'immenses travaux elle acquit la science;
Son front est ombragé de cheveux blanchissans,
Ses membres recourbés sentent le poids des ans;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du temps qui nous détruit affronte les injures;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup Scipion sauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée attirant Annibal,
Le força de combattre en son pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaste génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Ausonie,
Peut-être eût défendu son pays ravagé,
Il eût sauvé l'État, mais ne l'eût point vengé.

La Discorde, en troublant la maîtresse du monde,
Dans les divers partis en héros fut féconde:
Voyez Sertorius, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer;
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui possède son art
Du destin de la guerre écarte le hasard.
Un guerrier plus ardent, moins sage, et moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr asile,

Eût cherché ses rivaux, qui dans leur camp nombreux
Amenoient la Fortune, et Pompée avec eux.

Ici le grand Condé, fils chéri de Bellone,
De la France étonnée assure la couronne.
Il falloit arrêter par des coups éclatans
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne et la France,
L'audace du héros fit plus que la prudence;
Un chef plus circonspect, et moins entreprenant,
N'auroit point hasardé ce combat important;
L'Espagnol enhardi par le François timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du nord, où règnent les hivers,
Cette flotte étrangère avancer sur nos mers;
Elle porte Gustave et le sort de l'Empire:
Des Germains divisés la discorde l'attire,
La prudence le guide, et Mars est avec lui;
Des peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie
Dont Vienne menaçoit la fière Germanie.
Gustave s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert.
Là, soit que le destin protége son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs.
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,

Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent princes outragés ;
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire.
Si la Parque fatale, au sein de la victoire,
N'eût arrêté sa course, et tranché son destin,
L'Empire auroit nourri deux maîtres dans son sein.

Là regardez Eugène, et sa marche hardie,
Quand l'empire des lis tenoit la Lombardie ;
Les Alpes au héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin ;
Marsin, qui défendoit une trop vaste enceinte,
Vit partout son armée à la fuite contrainte,
Et par ce seul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triste Italie à son foible empereur.

Suivez ce grand Eugène, aux champs de la Hongrie,
Du Danube en sa marche il longe la prairie,
Il assiége Belgrad, et voit les Musulmans
A leur tour l'assiéger dans ses retranchemens ;
Il pousse ses travaux, il resserre la place,
Du Visir téméraire il méprise l'audace,
Il le laisse avancer par un travail nouveau,
Il lui laisse le temps de passer un ruisseau ;
Alors sans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ses cuirassiers fondent en assurance,
Tout fuit devant ses pas, le Turc plein de frayeur,
Cède le champ de gloire et Belgrad au vainqueur.

Sortez de l'Élysée, ombre illustre et chérie,
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos descendans,
De l'art qui vous fit vaincre, instruisez vos enfans:
Enfans de ce héros, je vous donne pour maîtres,
Non des guerriers obscurs, mais vos propres ancêtres.

Électeur généreux, c'est donc vous que je vois?
Vos peuples sont encor tout pleins de vos exploits;
C'est à leurs cris touchans, c'est à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout sanglant abandonnant la rive,
L'Elbe nous vit soudain voler à leur secours.

L'État étoit en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageoient nos contrées,
Ils brûloient nos cités au pillage livrées,
Wrangel, fier d'un succès qui n'avoit rien coûté,
S'endort dans son triomphe avec sécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paroît, un Dieu pour nous propice:
Venir, voir, triompher, fut l'ouvrage d'un jour:
Le Suédois consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.

O champs de Fehrbellin ! témoins de ses hauts faits,
Vous vîtes les Suédois attaqués et défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel, et plus grand encore en ses heureux destins,
Guillaume dans ce jour, au dessus de sa gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire:
Il pardonne à Hombourg dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat, séduit par la valeur;
Il fait grâce aux captifs, à ces bandes altières,
De l'État désolé cruels incendiaires;
Mais s'il sait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageoient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avoient apportée.

Ces exploits sont suivis par des exploits nouveaux:
La Prusse à son secours appelle ce héros;
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter secondent son audace,
Et Thétis, étonnée aux bruits de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis;
Il vient, et son nom seul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur insolente;

Il vient, il est vainqueur, tout fuit devant ses pas,
Et sans même combattre il venge ses États.

Ce héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, nourisson de Mars, vous servir de modèle;
Sans cesse étudiez, comme cet Électeur,
Les différens pays où vous guide l'honneur.
Digérer vos projets c'est remplir votre attente,
L'imagination souvent est imprudente;
Ne comptez jamais seul, et sachez supposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer;
Vos dessins sont manqués, si par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.

Ce Roi, qui des destins éprouva les excès;
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès,
Si dans des champs déserts conduisant son armée,
Le Czar ne l'eût battue, affoiblie, affamée.

Que le foudre, en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi, lorsque de Dieu la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'univers par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.

CHANT QUATRIÈME.

Lorsqu'au siècle de fer, siècle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenoit lieu de justice,
Contre de fiers voisins, au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes cités :
Bientôt pour asservir des citoyens rebelles,
L'autorité des rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts et des remparts nouveaux
Sur la cime des monts, aux confluens des eaux;
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontières.

Tel que du double rang de ses dents carnassières,
Le lion rugissant présente avec fierté
Le terrible appareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puissant État la frontière assurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La guerre en tous les temps fut le premier des arts;
Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance:
La Grèce et l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avoient imaginé de plus puissans secours,
Que l'épaisseur des murs et la hauteur des tours.
De ces lieux élevés ils défendoient les brèches,
En employant la fronde ou décochant des flèches,
Des pierres écrasoient les soldats assaillans.
Lorsqu'on serroit de près ces défenseurs vaillans,
Lorsqu'on battoit un mur par des béliers terribles,

De bitume et de poix les masses combustibles
Tomboient sur la machine, et des traits meurtriers
Perçoient les assaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittoient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siége fameux,
Qui fit périr Priam et ses fils malheureux,
J'honore d'Ilion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre;
Mais ce sujet si beau, par Virgile chanté,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et Mételle employer la valeur et la ruse,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez Archimède éluder ces assauts,
De la ville et des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains et brûler leurs machines.

Marseille de ses forts, jusqu'alors indomptés,
Repoussa de César les assauts répétés;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les siéges des Romains, tous longs et meurtriers,
Suspendoient les destins des plus fameux guerriers.
Long-temps après César, le Démon de la guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre:
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux;
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,

Qui s'élevant aux cieux par une courbe immense,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abyment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel font sortir le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux, et d'un essor rapide,
Au même instant que l'oeil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la brèche praticable.

Ces miracles de l'art, à nos jours réservés,
Par le Dieu des combats aux siéges approuvés,
Se font par le charbon, le soufre, et le salpètre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connoître,
L'industrie inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours;
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous célèbre Vauban, favori du Dieu Mars,
Vous le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparoisse à nos guerriers novices;
Montrez-leur par quels soins, et par quels artifices
Vous avez assuré les places des François,
Contre les bras germains, et les canons anglois;
Comment votre savoir, par des routes nouvelles,
A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines distances,
Ils sont environnés par des fossés immenses,
Les bastions voisins flanquent les bastions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons;
Au milieu des fossés, et devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines,
Ces ouvrages coupés par sa savante main,
Par un nouveau rempart disputent le terrain;
Autour de ces travaux, dans un plus vaste espace,
L'enveloppe s'élève, elle couvre la place;
Devant sont des fossés, là le chemin couvert,
La palissade enfin, qui montre un front altier,
Et ce glacis sanglant, que défend le courage,
Théâtre des combats, théâtre du carnage.
Que d'utiles travaux, de secours étonnans,
L'homme a tirés des arts soumis à ses talens!
Qui ne diroit, à voir les remparts de la France,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas, voyez ces souterrains;
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abymes,
Le salpêtre et la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, et de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables.

Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les agresseurs.
L'attaque a sa méthode; un chef expert et sage
A travers les périls s'ouvre un libre passage;
Il entoure les forts par ses guerriers nombreux;
S'il craint des ennemis les projets hasardeux,
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
N'ose forcer son camp, et secourir la ville,
La terre se remue, et tous les combattans,
En creusant des fossés, font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités insignes,
Dans un terrain étroit ont resserré leurs lignes:
Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords;
Il faut aux ennemis opposer des efforts,
Et ménager de plus une forte réserve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Munissez-vous toujours de vivres abondans,
Et méprisez alors l'effort des assaillans.

Étudiez le foible et le fort de la place,
Et contre elle tournez vos soins et votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Dans la main le niveau, la règle et le compas:
Approchez par détours du pied des citadelles,
Et creusez dans les champs de longues parallèles:
Il faut que ces travaux, avec art dirigés,
N'offrent point d'ouverture au feu des assiégés;
L'airain vomit alors son redoutable foudre,
Bientôt les boulevards tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts, qui s'élançoit sur vous,

Est réduit au silence et respecte vos coups ;
Dans son chemin couvert, l'ennemi sans asile
Cède aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur ;
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde ;
Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent,
Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre souterraine ;
Que le mineur caché fouille et perce avec peine,
Que la sape en avant, par des chemins précis,
Vous mène en sureté sur le pied du glacis ;
Pour ne point hasarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos assauts près de la palissade ;
Alors, maître absolu de ce sanglant terrain,
Qu'on y mène d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
A l'aide du sapeur les boulevards s'écroulent,
On comble les fossés à force de travaux,
Et les assauts cruels succèdent aux assauts.

Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Poursuivant les fuyards, ont emporté la place.
Ainsi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux François, au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valencienne.

Observez le soldat, il faut qu'on le retienne ;

Les tigres, les lions sont plus humains que lui,
Quand il suit furieux le soldat qui l'a fui ;
Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent, sans discipline,
Porté par ses fureurs au comble des excès,
Vous le verrez souillé de meurtres, de forfaits.

Tout général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terrains,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains.
La voix de l'univers, contre lui réunie,
Oubliant ses exploits, maudit sa tyrannie.

Tilly, en combattant pour l'aigle des Césars,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars;
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de Mémoire ;
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Éternisent sa honte, et non pas ses exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image ;
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits,

On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet espoir fut promptement séduite;
Sous le trompeur appât d'une trêve hypocrite
Tilly les endormit dans les bras du repos:
Morphée avoit sur eux répandu ses pavots ;

Sur

Sur ce puissant rempart qui l'avoit défendue,
La garde mollement sur l'herbe est étendue;
D'autres pour leurs maisons abandonnent leurs forts:
Un fantôme éclatant, sorti des sombres bords,
De l'olive de paix leur présente la tige;
On l'embrasse, on accourt, enfin tout se néglige.

Tout dort, mais Tilly veille, il dispose ses corps,
Il précède l'aurore, il s'approche des forts,
Sur ces puissans remparts, privés de leur défense
L'Autrichien cruel monte sans résistance.
Ah! peuple malheureux, qu'un fantôme éblouit,
La trahison approche, elle vient, la paix fuit,
La Mort, l'affreuse Mort, paroît dans ces ténèbres,
Et couvre la cité de ses ailes funèbres;
La Rage ensanglantée, et ses sombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
La Nature en frémit; le Ciel dans sa colère
Fait en vain retentir, éclater son tonnerre.

Rien n'arrête Tilly, les soldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent.
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent,

Tilly, tranquille, et fier de ses affreux succès,
Conduit leur cruauté, préside à leurs forfaits;
Ils forcent les maisons, ils enfoncent les temples,
Le moins féroce même imite ces exemples,
Celui qui leur résiste, et celui qui les fuit,
Ne sauroient éviter le fer qui le poursuit;

Près de sa mère en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Égorgé sur son sein tombe et meurt avec elle ;
En défendant son fils le père infortuné
Expire sans venger ce fils assassiné,
On ne voit en tous lieux que des objets horribles;
Ces monstres furieux, à la plainte inflexibles,
Dans un asile saint, inutile en ces temps,
Massacrent sans remords trois cents vieillards tremblans.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez-vous, cruels ? Quelle rage inconnue!
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux ?
Vous êtes des démons et non pas des héros.

Déjà sur le palais la flamme se déploie;
Malheureuse cité, tu péris comme Troie.
L'embrasement s'accroît, il gagne en peu de temps,
Il s'élève en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge, ou que le feu dévore.
O crimes, ô fureurs, que la Nature abhorre !

Tel qu'on peint de l'enfer les tourmens et les feux,
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux,

Où du plus foible espoir les sources sont tariès,
Les malheureux humains, en proie à des Furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés:
Tels, et plus effrayans, dans ces momens funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes;
Plus d'habitans, de murs, de temples, ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairoit tes débris.

Et de cette cité, jadis si florissante,
Que les arts et la paix rendirent si brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit souffert,
De cette ville immense il restoit un désert,
Où le soldat cruel, fatigué du carnage,
S'applaudissoit encore du meurtre et du pillage,
Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux détestés,
Couvroit de corps sanglans ses bords épouvantés.

Tilly fut-il heureux en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'étoit plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de sa fureur,
En lui représentant tant d'images funestes,
Sembloit le menacer des vengeances célestes.

CHANT CINQUIÈME.

Pallas, qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers ses prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des alarmes,
Vous sachiez conserver tout l'honneur de vos armes.
Lorsque le froid hiver, aux cheveux blanchissans,
Des cavernes d'Éole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphyre,
Sur Pomone et Cérès vient usurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles et des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;
Lors enfin que les camps, étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes aquilons;
Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils suspendent un temps leurs courses triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
Les chefs des deux partis, par l'hiver désarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asiles,

Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat, aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré,
La fatigue à la fin l'affoiblit et l'épuise,
L'art peut le garantir contre toute surprise.

Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi qui voudroit vous troubler,
Que des postes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puissante,
Passages, défilés, bois, chemins importans,
Se garnissent d'abord par des détachemens;
Sous les ordres du chef, un prudent capitaine
Garde cette frontière, et préside à la chaîne.
Les agiles dragons, les rapides housards
Observent l'ennemi, préviennent les hasards,
L'inquiètent sans cesse, et leur avis fidelle
De sa moindre démarche apporte la nouvelle;
Par leurs soins répétés ses desseins reconnus,
Sont soudain découverts, et soudain prévenus.

Quand sur tous les détails qu'exige la défense,
Vous aurez consulté les lois de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence sévère
Procure aux combattans une paix passagère,
Leur chef judicieux, loin de rester oisif,
Dans les bras du repos peut se montrer actif.

C'est peu dans vos quartiers d'assurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée :
Il vous faut remplacer ces soldats genéreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux :
La victoire a coûté ; ces ombres immortelles
Veulent des successeurs, et des coeurs dignes d'elles ;
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours ;
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appât d'un métal suborneur
On tire de son champ l'indigent laboureur :
Du Roi qu'il va servir il ignore l'outrage ;
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage
La fière discipline et le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre peu décide ;
Votre force peut rendre un ennemi timide :
Rassemblez avec soin de rapides coursiers ;
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux, et dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles,
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter ;
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidelle,
Par une maladie à la longue mortelle,

Se sent deux fois par jour vivement assaillir ;
S'il manque de secours, on le voit défaillir ;
Les fils de Galien y perdroient leur science,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance ;
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers, et de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle et livide ;
Il amène avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La foiblesse, la peur, la misère effroyable,
Le sombre désespoir, la mort inexorable ;
Et dans ce camp désert, peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans?

Prévenez ce malheur, disposez tout d'avance,
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naissante année
Le chef pas ses travaux règle sa destinée,
L'officier généreux, tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le myrte aux lauriers ;
Sa fidelle moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence.
O jours! ô doux momens, par la crainte achetés !
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,
Quel plaisir de revoir, à l'abri des alarmes,

L'époux qui fit couler et qui tarit ces larmes,
D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
D'attendrir ce grand coeur aux dangers insensible
De baiser tendrement cette bouche terrible,
Qui hâtoit des soldats le redoutable effort,
Qui par ses fiers accens précipitoit la mort!

Tandis que sur le sein de sa fidelle amante
Se panche du héros la tête triomphante,
Bénissans ses exploits, joyeux de son retour,
On voit autour de lui les fruits de son amour;
L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages guerriers se rendent immortels;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels:
De ces foibles enfans les naïves caresses
A ce père chéri prodiguent leurs tendresses,
Ils tiennent en jouant, dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains,
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse:
Bientôt des pas du père ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs et parfaits, ces doux ravissemens
Qui naissent de l'estime, où le coeur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe,
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours:

De ces chastes liens écartant la mollesse,
Ce généreux amant est tendre sans foiblesse;
Son coeur ne connoît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle, il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs, dans cette jouissance,
Compagne du devoir et de la tempérance,
Son corps robuste et sain n'est jamais abattu,
Son amour innocent anime sa vertu;
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Retourner dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la saison des fleurs,
Aux postes avancés les généraux s'empressent,
Ils forment leurs projets, les camps se reconnoissent,
Les élèves d'Euclide arpentent les terrains,
Pour rassembler les corps désignent les chemins.
Le chef toujours actif veille sur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en sait l'avantage,
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent;
La mère des succès, la sage méfiance
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ses sens fatigués donne un nouvel essor.
Souvent elle lui dit: „ Craignez votre adversaire,
„ Pesez tout ce qu'il fait, et tout ce qu'il peut faire,

„ Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
„ Autour du général, des oreilles, des yeux,
„ Qui l'observent partout, qui percent ses mystères,
„ Qui sachent ses desseins, ses projets militaires,
„ Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
„ Ce métal corrupteur qui séduit les humains:
„ Jugez en étranger de vos plans, de vous même.
„ A vos arrangemens donnez un soin extrême.
„ Croyez-vous vos quartiers en pleine sureté?
„ Sur ces monts fondez-vous votre sécurité?
„ Croyez-vous que le corps qui tient cette rivière,
„ Qui défendant son bord garde votre frontière,
„ Ne soit point en péril de se voir insulter?
„ Sur vos positions n'allez point vous flatter;
„ Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
„ Servoit de boulevard à la fierté romaine,
„ Ces monts dont on craignoit le passage fatal,
„ Ne purent arrêter les progrès d'Annibal;
„ Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles:
„ L'audace des héros opère des miracles:
„ Il arrive, il descend par de nouveaux chemins,
„ Étonne, attaque, et bat les généraux romains.

Vendôme s'assuroit sur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand suivant des chemins inconnus jusqu'alors,
Eugène de l'Adige osa franchir les bords,
Et, non moins vigilant que hardi capitaine,

Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.
Remarquez ces torrens dans ces tristes saisons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons;
L'ennemi quelque jour, plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers en franchira l'espace;
Alors surpris, confus, séparé, consterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un seul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos succès et votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé;
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé,
Mais votre troupe alors, avec la confiance,
Perd son respect pour vous et son obéissance,
L'abattement succède au désir des combats,
Tout est découragé, le chef et les soldats;
Cet échec après soi traîne de longues suites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ses poursuites.

Bournonville battu, mais fier de ses renforts,
Du Rhin majestueux passa les larges bords;
Devant lui les François, sous les lois de Turenne,
Gagnoient en reculant les monts de la Lorraine;
Sans consulter son art, sans craindre des revers,
Le Germain se sépare avant les froids hivers,
Il divise ses corps, il cantonne en Alsace,
Il hâte par ses mains le sort qui le menace.
Tandis qu'il s'abandonne à la sécurité,
Que l'aigle des Césars se croît en sureté,

Turenne se rassemble au revers des montagnes,
Il les passe, il paroît, il fond dans les campagnes,
Tombe sur Bournonville, enlève ses quartiers,
De ses soldats épars il fait des prisonniers,
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

L'hiver peut procurer de rapides succès,
La saison du repos peut hâter vos progrès;
Qu'assemblé par l'audace et par la vigilance,
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance;
Dès qu'il les a surpris, l'adversaire éperdu
Le rend victorieux sans avoir combattu;
Que la rapidité se joigne à la conduite,
Dissipez l'ennemi, précipitez sa fuite,
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tout temps
Le Destin seconda les chefs entreprenans.

Tel parut aux Saxons ce conquérant rapide,
Qui couvroit Stanislas de sa puissante égide;
Lorsque s'abandonnant à ses tendres désirs,
Auguste de Vénus partageoit les plaisirs
Avec le tendre coeur de sa jeune maîtresse,
Se couronnoit de pampre, et rempli d'allégresse
Oublioit son devoir, la Pologne, et son camp, *)
L'Alexandre du Nord à lui vient à l'instant;
Des fêtes de Bacchus il trouble les mystères;
Les Bacchantes, l'Amour, les guerriers mercenaires,

*) Affaire de Pintchoff.

Tout fuit devant ses pas, et le Saxon chassé
Consent qu'Abdolonime au trône soit placé.

Telle des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans son vol apperçoit sur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitans,
Sans crainte des dangers dans la campagne errans,
Elle tombe sur eux, jette des cris de joie,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.

CHANT SIXIÈME.

Le Dieu de la victoire a daigné par ma voix
Enseigner de son art les rigoureuses lois;
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers.
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons sur cette mer, si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter:
Je vous guide au combat, troupe illustre et guerrière.

Voilà ce champ fameux, voilà cette carrière
Où tant de généraux ont trop tôt succombé,
Où Guillaume bronchoit, où Marsin est tombé,
Où d'autres essoufflés, sans force et sans ressource,
N'atteignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abattit Pompée, ici finit Pyrrhus,
Là périt Annibal, Mithridate, Crassus,
Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher Alexandre, César,
L'impétueux Condé, le sublime Turenne,
Gustave, Luxembourg, Villars, Maurice, Eugène.

O vous, jeunes guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amans qui courtisent la Gloire
Très-peu sont couronnés des mains de la Victoire;
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie,
Contre cent Rois ligués sa valeur se déploie,
Diomède est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,
Hector combat Patrocle, il lui prend cette lance
Qui du fils de Pélée exerçoit la vengeance:
Mais le sort l'abandonne après tant de bonheur,
Le Troyen dans Achille a trouvé son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer dans l'art de Mars novices;
Dans nos camps par Bellone à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un chef foiblement éclairés?

Mais malgré mes conseils, dans votre ardeur première,
Comme un coursier fougueux, lâché dans la carrière,
Vous brûlez de courir et de vous signaler;
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre et ses douces amorces,
Éprouvez avant tout vos talens et vos forces,
Et ne prenez jamais des voeux ambitieux
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain possédez-vous la force d'un athlète
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette,
Admiré par le peuple, applaudi par les sots,
Et de ses bras nerveux terrassant ses rivaux;
Quand vous ressembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des Dieux, qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe, en leur rebellion,
Soulevèrent l'Ossa sur le mont Pélion;
Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon suffrage;

Taille, force, valeur, tout est insuffisant,
Minerve exige plus d'un général prudent.

Il faut que son esprit, guidé par la sagesse,
Soit vif sans s'égarer, et prudent sans foiblesse;
Qu'il agisse à propos, que maître des soldats,
Il les fasse mouvoir dans l'horreur des combats,
Au désordre à l'instant qu'il porte un prompt remède,
Et ranime le corps qui s'épuise ou qui cède;
Qu'en guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les secours divers dont l'armée a besoin;
Qu'en ressources fécond, toujours infatigable
Par sa faute jamais le Destin ne l'accable.

Formez-vous donc l'esprit, surtout le jugement;
Attendez tout de vous, rien de l'événement,
Soyez lent au conseil, c'est-là qu'on délibère,
Mais lorsqu'il faut agir paroissez téméraire,
Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'État sont en votre puissance,
Des soldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du général,
Ils volent aux dangers dès le premier signal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur un lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abat, s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu! sur ces champs de bataille,
Regardez ces mourans, ces tristes funérailles,

Et

Et parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes,
Leurs parens éplorés, leurs épouses en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Plutôt que de souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que de jouir d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monumens,
Moins dus à vos exploits qu'à vos égaremens!
Qui voudroit à ce prix gagner la renommée?

En père bienfaisant conduisez votre armée,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans,
Ils aiment leurs pasteurs, et non pas leurs tyrans;
Leurs jours sont à l'État, leur bonheur est le nôtre,
Avare de leur sang sacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'État les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux et ceux de l'adversaire
Il faut savoir fixer le destin de la guerre,
Alors sans balancer, sans chercher de détours,
Disposez, attaquez, et prodiguez leurs jours;
C'est-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse,
Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse.

Un sage général, dont Bellone est l'appui,
Combat quand il le faut et jamais malgré lui,
Rempli de prévoyance, et sûr de sa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il pense en général, il s'expose en soldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat;
Le sort des assaillans est toujours favorable.

L'effort du fier bélier, par son choc redoutable,
S'ouvre un libre passage, et renverse les tours
D'où l'assiégé tremblant croit défendre ses jours:
Le mur long-temps battu cède au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des destins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos guerriers seront les assaillans.
Si malgré tous vos soins la Fortune légère
Passe de vos drapeaux à ceux de l'adversaire,
Opposez aux revers un front toujours serein,
Par votre habileté corrigez le destin,
Des guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme et grand tant que dure l'orage:
Comme une sombre nuit, par son obscurité,
Des feux du firmament relève la clarté,
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne désespérez point, sûr des secours de l'art,
La sagesse toujours triomphe du hasard.

Si Villars fut forcé de se battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite ;
Souvent un seul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il étoit Villars devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manières;
Ceux, connus sous le nom d'affaires régulières,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux
D'affaires de détail sont les sanglans théâtres,
Le terrain bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer,
Leur front qui s'élargit, s'étend et se déploie?
L'un dans l'instant formé va fondre sur sa proie:
Des escadrons serrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux:
Dans d'épais tourbillons de soufre et de poussière
On voit briller de loin la lame meurtrière,
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici l'infanterie, ayant perdu ses ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles ;
Cent tonnerres d'airain annoncent le trépas;
Les corps victorieux s'avancent à grands pas.
Sur leur front menaçant brille la bayonnette,
L'ennemi consterné médite sa retraite,

Des bataillons entiers l'attaquent dans le flanc,
Il craint, il cède, il fuit, la terre boit son sang;
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Ils lancent le trépas sur la troupe alarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards:
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion,
Il poursuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever son ouvrage.
Ainsi le grand Eugène, à ce fameux village *)
Où Tallart et Marsin s'étoient très-mal postés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Bleinheim vit des François l'audace désarmée.
Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrain!
L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi près d'Almanza quand les lis triomphèrent,
Que les lions bretons à leurs efforts cédèrent,
Au trône de Castille, au trône d'Arragon
Barwick par ses exploits plaça l'heureux Bourbon.

Voici d'autres combats: là sur cette colline
Dont le sommet au loin sur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?

*) Hoechstaett.

La poussière de loin s'élève dans les airs,
L'ennemi marche; il vient, il se forme, il se range,
Il place sur un front sa puissante phalange,
Son terrain se refuse aux efforts des coursiers,
Derrière sa bataille il met ses cuirassiers;
Le chef s'avance seul, il doit tout reconnoître,
Il peut vaincre en ce jour par un coup d'oeil de maître,
S'il fait des lieux, des temps un choix prémédité,
S'il prend son ennemi par son foible côté;
De sa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie;
Dans son poste attaqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande et s'enfuit éperdu,
Le désordre est partout, le vainqueur en profite,
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand Condé fut vainqueur à Fribourg,
Ainsi devant son Roi, dans un aussi grand jour,
On vit près de Laffeld le valeureux Maurice,
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter ses étendards.

Tel est de nos combats l'ingénieux système,
Tous les camps retranchés sont attaqués de même;
Souvent leurs boulevards, sans prudence tracés,
Ont de foibles appuis, ou de mauvais fossés,
La moitié des soldats tient des lieux inutiles,

Cloués à leurs terrains ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manoeuvrer ses corps,
Et peut en liberté diriger ses efforts.

Rien n'arrête un héros quand Bellone le guide.
Si dans un camp choisi son ennemi timide,
Des maux qu'il a soufferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté,
Et se fait du terrain un invincible asile,
Ce héros le contraint, par sa manoeuvre habile,
A donner ces combats qu'il avoit évités;
Il marche à ce dessein vers les grandes cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie,
Il paroît menacer trois villes à la fois,
Elles sont dans l'attente et craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les coeurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et la force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'allaite:
Un chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans, qu'il voit environner.

Lorsque, pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan et les travaux;

Du Rhône les Romains occupoient le rivage,
Il feint, marche plus bas, et se fraye un passage,
Il sait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le Consul, qui le croit arrêté.
Soutien de mes rivaux, digne appui de ta Reine,
Charles, d'un ennemi, sourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces flots majestueux, cette rivière immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendoient ses bords,
S'opposèrent en vain à tes nobles efforts;
Qu'attendez-vous, guerriers, d'un sage capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête Lorraine,
Charles en quatre corps sépare ses soldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparoit pas;
Son pont construit soudain seconde son audace,
Il surprend les François, il pénètre en Alsace.

Oublîrai-je, Louis, le grand jour de Tolhus,
Ces Bataves postés, attaqués et vaincus
Tes guerriers dans le Rhin, sous tes yeux, à la nage
Gagner en combattant l'autre bord du rivage?

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre coeur aspire à la sublime gloire,
Sachez vaincre, et surtout user de la victoire;
Le plus grand des Romains par ses succès divers,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'univers,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoi Louis, dont l'ame égale,
Douce dans ses succès, soulage les vaincus,
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus;
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme,
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme;
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un Dieu.

Suivez, jeunes guerriers, ces illustres modèles,
Alors la Renommée, en étendant ses ailes,
Mêlant à ses récits vos noms et vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la Vertu, du haut de l'empirée,
Retrouvant des héros dignes du temps d'Astrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré, bâti pour l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits dont les savans travaux
Enrichirent l'État, trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons rois, les magistrats augustes,

Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux,
Si vous vous élevez jusqu'au faîte des cieux;
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerrière
Vous ouvrant des héros la fameuse barrière,
Excitant vos travaux du geste et de la voix,
Par l'appas des vertus sut hâter vos exploits.

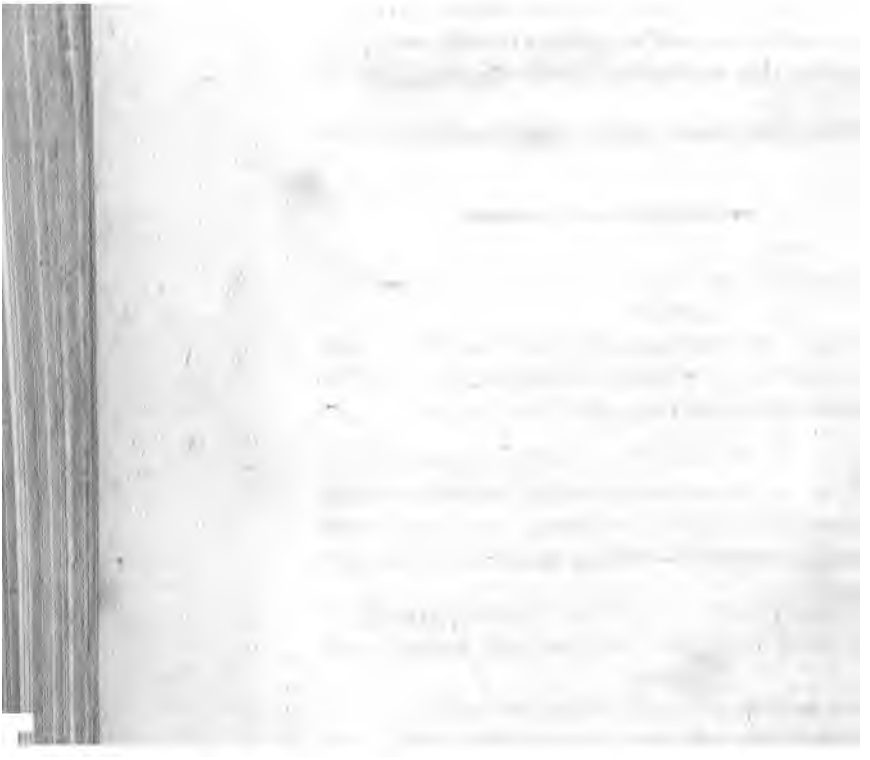


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IV.

POÈSIES.

Odes.

à la Calomnie. . . . . Pag. 5
à Gresset. 12
La Fermeté. 14
La Flatterie. 18
Le rétablissement de l'Académie. . . 23
La Guerre de 1747. 27
Les troubles du Nord. 30
aux Prussiens. 35
à Maupertuis. 37
à Voltaire. 42
sur la Gloire. 45
sur le Temps. 48

Épitres.

Épître à mon Frère de Prusse. . . 51
- - *à Hermotime, sur l'avantage des lettres.* 58

TABLE

Epître sur la gloire et sur l'intérêt. Pag. 69
- - *à Rottembourg, sur les voyages.* . 81
- - *à d'Argens, sur la foiblesse de l'esprit humain.* 92
- - *au Comte Gotter. Combien de travaux il faut pour satisfaire des épicuriens.* 103
- - *à Maupertuis. La providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espèce.* 115
- - *à mon Frère Ferdinand, sur les voeux des humains.* 126
- - *à Still, sur l'emploi du courage, et sur le vrai point d'honneur.* . . . 136
- - *au Général Brédow, sur la réputation.* 146
- - *à ma Soeur de Suède.* . . . 156
- - *à Podewils, sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit faire.* . 165
- - *à ma Soeur de Bareuth, sur l'usage de la fortune.* 173
- - *à Schwerts, sur les plaisirs.* . 182
- - *à Algarotti.* 190
- - *à Finck. La vertu préférable à l'esprit.* 197
- - *à Chazot, sur la modération dans l'amour.* 205
- - *au Maréchal Keith. Imit. du L. III.*

de Lucrèce. Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une autre vie. . . . . . Pag. 214

Épître à Darget. Apologie des Rois. . 226

- - *à mon Esprit.* 237

Épitres familières.

Épître à mon frère Henri. . . . 249

- - *à Poellnitz.* 258

- - *à Fouquet.* 262

- - *à la Comtesse de Camas.* . . 267

- - *à Jordan.* 272

- - *à ma Soeur de Bareuth.* . . 280

- - *à Maupertuis.* 285

- - *à d'Argens.* 288

- - *à Maupertuis.* 293

- - *à Césarion.* 300

Pièces diverses.

Stances. Paraphrase de l'Ecclésiaste. . 304

Stances à Voltaire. 307

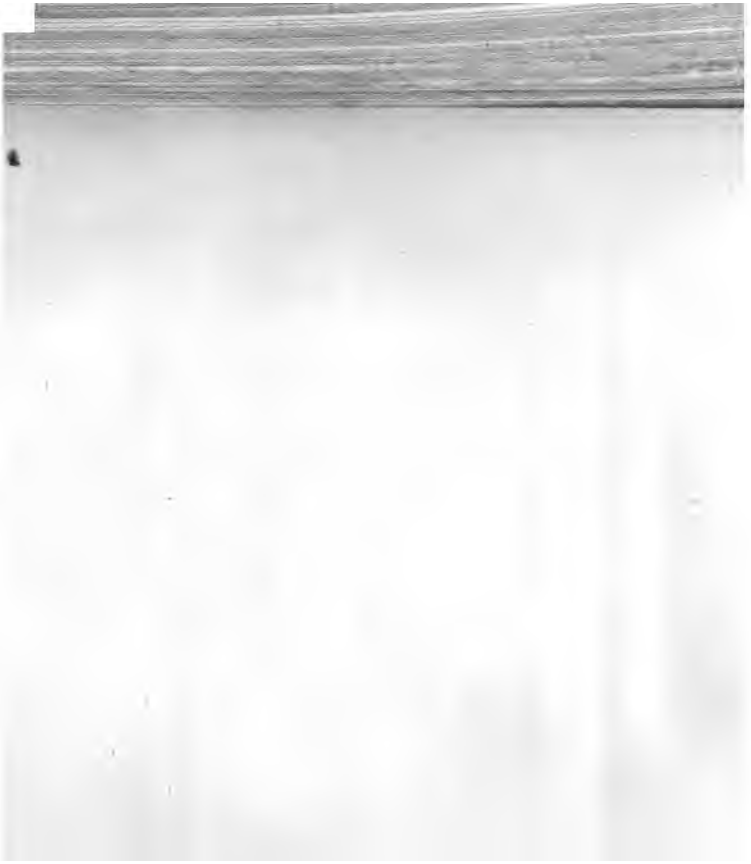
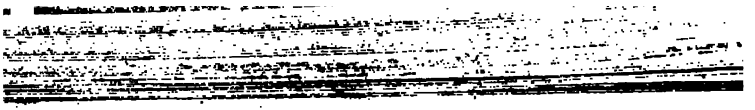
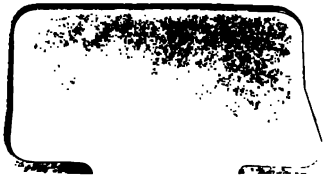
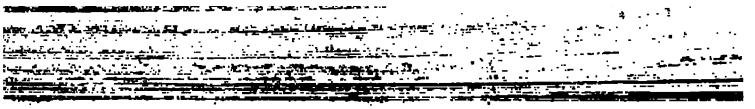
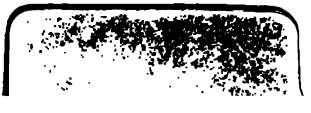
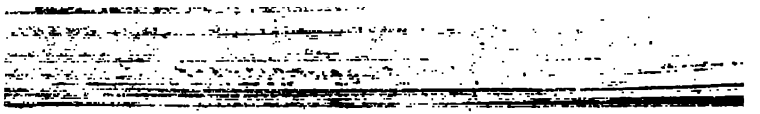
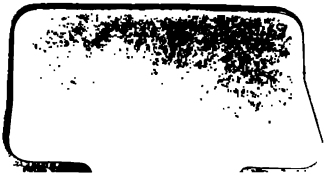
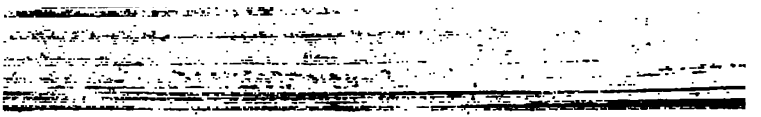
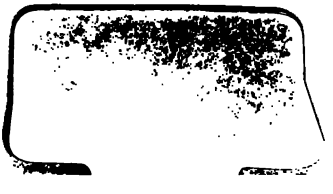
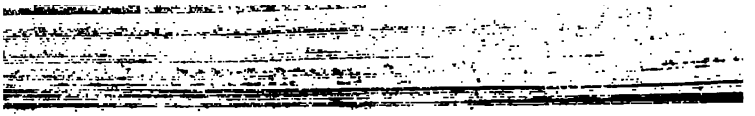
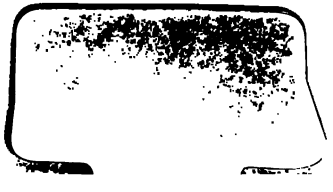
Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer. 308

Stances irrégulières sur la tranquillité. . 310

Vers faits dans la campagne du Rhin en 1734. 315

Discours sur les ignorans. . . . 318

Discours sur la fausseté. 325

TABLE DES MATIÈRES.

Aux Manes de Césarion. . . Pag. 332
A la Baronne de Schwérin sur son mariage avec le Schultheiss Lentulus. . 336
Le miracle manqué : Conte . . . 339
Le serin et le moineau : Fable. . . 344
L'ART DE LA GUERRE, en six Chants. . 347